



BEN BOVA

Colonie

1



BEN BOVA

Colonie

Tome I

Ce roman a paru sous le titre original :

COLONY

Traduit de l'américain par Michel DEUTSCH

À Barbara

Il ne s'agit pas actuellement d'une attaque de nerfs, l'heure n'est pas aux vacillements des âmes faibles. Mais nous sommes à un grand tournant de l'histoire de la pensée scientifique. Nous affrontons une de ces crises qui ne se produisent qu'une fois tous les mille ans... À ce carrefour, avec, devant nous, la perspective des progrès à venir, nous devrions nous féliciter de vivre à cette époque et de participer à l'enfantement de l'avenir.

VI. Vernadski, 1932.

Je ne voudrais pas avoir l'air de dramatiser mais la seule conclusion que je puisse tirer des informations dont je dispose en tant que secrétaire général est qu'il reste peut-être dix ans aux pays membres de l'Organisation des Nations Unies pour régler une fois pour toutes leurs vieilles querelles et créer une collaboration globale afin de mettre un terme à la course aux armements, d'améliorer l'environnement humain, de désamorcer l'explosion démographique et de prendre l'élan nécessaire pour consentir aux efforts exigés par le progrès. Si cette coopération globale ne se réalise pas dans les dix ans à venir, je crains fort que les problèmes que j'ai évoqués prendront alors des proportions si effrayantes qu'ils échapperont à notre contrôle.

*U. Thant, secrétaire général
des Nations Unies, 1969.*

LIVRE I

MAI 2008

Population mondiale : 7,25 milliards d'habitants

1

Le concept, le projet et jusqu'au terme d'« Île Un » dérivent des recherches menées dans les années 1970 par le professeur Gérard O'Neill à l'ancienne université Princeton. À l'origine, il envisageait Île Un comme une colonie spatiale installée sur une orbite lunaire que l'on monterait dans le vide en se servant de matériaux recueillis sur le satellite. Sa capacité prévue était de dix mille résidents permanents. C'était gigantesque selon les critères de l'époque et les gens en eurent le souffle coupé. Pourtant, l'Île Un du projet O'Neill n'était pas plus colossale que l'un des supertankers qui sillonnaient l'océan en un temps où le pétrole devait être transporté d'un bout du monde à l'autre.

Tel était le rêve d'O'Neill, et que de sarcasmes ne suscita-t-il pas ! Mais les gros consortiums, eux, n'en rirent pas. Et, à l'aube du troisième millénaire, quand ils prirent finalement la décision d'édifier une colonie spatiale, le rêve d'O'Neill parut bien étriqué à côté de la réalité.

*Cyrus S. Cobb,
enregistrement en vue d'une
autobiographie officielle.*

— Pas si vite ! Je suis une fille des villes, moi ! s'exclama-t-elle.

David Adams s'arrêta et se retourna. La pente herbeuse qu'ils escaladaient n'était pourtant pas tellement raide. Il y avait un peu partout des érables au tronc mince et des bouleaux auxquels on pouvait s'accrocher pour s'aider. Mais Evelyn était à bout de souffle et elle commençait à en avoir assez. *Il fait du cinéma*, songea-t-elle. *Le jeune mâle viril et musclé dans le jardin d'Éden !*

David, le visage fendu d'un large sourire, lui tendit la main.

— Vous avez dit que vous vouliez visiter la colonie d'un bout à l'autre.

— C'est vrai, répondit Evelyn en haletant, mais je n'ai pas envie d'attraper une crise cardiaque en prime.

Il la saisit fermement par le poignet et la prit en remorque.

— Quand on sera un peu plus haut, ce sera plus facile. La gravité sera moins forte. Et la vue mérite quelques efforts.

Elle opina mais bougonna dans son for intérieur : *Il sait qu'il est beau. Un corps d'athlète, une musculature en béton... C'est pour cela qu'ils l'ont choisi comme guide, il n'y a aucun*

doute. À sa vue, toutes les hormones féminines explosent !

David lui rappelait les playboys hawaïens qui, depuis quelque temps, envahissaient les plages anglaises : le même corps puissant et élancé, le même visage séduisant à l'ossature accusée, le même sourire éclatant. Il était vêtu – et, cela, Evelyn ne s'y était pas attendue – pour affronter le grand air : un short grossier, une chemisette aux plis lâches à col ouvert qui révélait son thorax musclé, des chaussures de randonnée en cuir. Le tailleur jupe courte d'Evelyn était parfaitement à sa place dans un bureau, un restaurant ou dans n'importe quel endroit civilisé mais, ici, il paraissait on ne peut plus incongru. Elle avait déjà ôté sa veste qu'elle avait fourrée dans le sac qui se balançait à son épaule mais, néanmoins, elle crevait de chaud et suait comme une bête.

N'empêche que son sourire est fascinant ! Mais il y avait aussi autre chose chez lui... quelque chose de... de différent. Est-il possible que ce soit lui ? Est-il possible que je sois déjà tombée dessus ? Si c'est bien lui et qu'on l'a chargé de me faire faire la visite du propriétaire, ce serait une curieuse coïncidence ! Mais une petite voix murmurait dans la tête de la jeune fille : *Les coïncidences, ça n'existe pas. Méfie-toi !*

Ces yeux bleus, ces cheveux couleur des blés ! Quelle drôle de combinaison avec cette peau légèrement olivâtre. Est-ce un gène méditerranéen ? Est-ce qu'ils peuvent aussi déterminer la teinte de l'épiderme ? Pourtant, il a quelque chose de... *On dirait un peu une vedette de cinéma. Il est trop parfait. Pas la moindre anomalie. Pas de défauts, pas de cicatrices. Même ses dents sont blanches et régulières.*

— Faites attention !

David glissa un bras autour de la taille d'Evelyn pour l'aider à franchir un minuscule ruisseau bouillonnant qui traversait le sentier.

— Merci, murmura-t-elle en se dégageant. *Il sait qu'il est une belle image. Ne te laisse pas posséder par ce visage d'archange, ma petite vieille.*

Ils continuèrent de grimper en silence au milieu de chênes et d'épicéas alignés au cordeau et régulièrement espacés. *Et ses dents ! Ce n'est pas vrai ! C'est une girl-scout en fleur qu'ils auraient dû charger de ce travail, pas une journaliste.*

David l'observait : *Pourquoi Cobb m'a-t-il choisi pour lui faire faire la visite ? se demandait-il. Tient-il en si piètre estime mon travail pour m'avoir mis sur la touche et m'avoir chargé de jouer les boy-scouts avec elle ?*

Il fallait qu'il se contrôle pour que son expression ne trahisse pas sa mauvaise humeur. La visiteuse avait toutes les peines du monde à le suivre avec ses chaussures à bouts découpés. Pris d'une impulsion subite, il déclencha d'un coup de langue le communicateur inséré dans sa dernière molaire et murmura d'une voix si basse que personne ne pouvait l'entendre en dehors de l'émetteur miniature : « Evelyn Hall, arrivée la semaine dernière. Dossier, je vous prie. »

À peine eut-il fait quatre pas que la pastille réceptrice microscopique implantée derrière son oreille se mit à grésiller : « Evelyn L. Hall. Vingt-six ans. Née à Londres-Métropole. Études dans divers établissements d'État du grand Londres. Sortie de l'université polytechnique de Plymouth. Diplômée de l'école de journalisme. Documentaliste, puis reporter à *l'International News Syndicate*. Terminé pour la vie professionnelle. Mensurations... »

David coupa l'ordinateur d'un nouveau coup de langue. Les renseignements d'état civil ne l'intéressaient pas. Il lui suffisait de la voir. Elle était presque aussi grande que lui – un mètre soixante-quinze – et on devinait à sa silhouette épanouie et bien étoffée qu'elle menait un combat constant contre les kilos. Ses cheveux couleur de miel qui flottaient sur ses épaules

étaient maintenant en bataille. Des yeux d'aigle-marine pétillants, intelligents, inquisiteurs. Et une jolie frimousse. Sans ce regard scrutateur, toujours en mouvement, elle aurait ressemblé à une enfant innocente. Mais, vraiment, elle était jolie. Un visage vulnérable, presque fragile.

— On aurait dû m'avertir qu'il faudrait faire de l'alpinisme, ronchonna-t-elle.

David éclata de rire.

— Allons ! Ce n'est pas une montagne. On n'en a pas construit de ce côté de la colonie. Cela dit, si vous tenez vraiment à faire de la varappe...

— Il ne manquerait plus que ça ! s'exclama-t-elle en repoussant les mèches emmêlées qui lui tombaient dans les yeux.

Son tailleur était fichu. Plein de taches d'herbe, imbibé de sueur. Quel salaud, ce Cobb ! Parce que tout ça, ç'avait été l'idée du « maire » d'Île Un.

— Il faut absolument que vous voyez la colonie, avait tonitrué la vieille baderne comme s'il haranguait les foules. Que vous la voyez réellement, je veux dire. Vous allez la sillonner, la sentir. Je vous trouverai un guide...

Si c'est de cette façon qu'il traite tous les nouveaux, c'est un miracle qu'il y ait des gens qui décident quand même de s'installer ici à demeure. À moins... à moins que je n'aie droit à des attentions particulières parce qu'il se doute de la raison de ma présence ? Evelyn prenait conscience pour la première fois de sa vie qu'une enquête journalistique pouvait être non seulement dangereuse mais aussi affreusement fatigante.

Elle suivait en tirant la jambe l'homme des bois musclé qui l'entraînait par monts et par vaux, à travers les forêts coupées de ruisseaux. Ses vêtements étaient dans un triste état, ses souliers bons pour la réforme, elle avait des ampoules, son sac cognait contre sa hanche et son irritation grandissait à chaque pas.

— On va bientôt arriver. (La gaieté de David ne faisait que l'exaspérer davantage.) Vous ne vous sentez pas plus légère ? La gravité dégringole très rapidement, ici.

— Non.

Elle ne se sentait pas assez sûre d'elle-même pour être plus explicite. Si elle lui disait ce qu'elle pensait réellement de ce bled, ils la réexpédieraient tambour battant sur la Terre par la première navette.

David marchait maintenant à sa hauteur. Le terrain s'était considérablement aplani et la progression était quand même moins pénible. Des buissons de la taille d'un homme poussaient de part et d'autre du sentier, pleins de fleurs énormes, grosses comme des citrouilles, qui éclataient de tous leurs rouges, de tous leurs orange, de tous leurs jaunes.

— Qu'est-ce que c'est que ces fleurs ?

La respiration d'Evelyn était redevenue presque normale. David plissa le front. Il émit un claquement de langue, les yeux fixés sur les fleurs.

Comme cicérone, il se pose un peu là ! Il me fait faire la visite guidée grand luxe et il ne sait même pas...

— C'est une forme mutante de l'*Hydrangea* commune, dit David en penchant curieusement la tête de côté comme s'il répétait les paroles de quelqu'un. *H. macrophylla murphiensis*. L'un des généticiens des premiers temps de la colonie dont le violon d'Ingres était la botanique a essayé d'inventer une nouvelle souche de fleurs de prestige qui n'auraient pas seulement des couleurs spectaculaires et inédites mais seraient aussi auto-pollinisantes. Il n'a que trop bien réussi dans son entreprise : pendant plus de trois ans, ses hydrangeas modifiées ont menacé d'envahir les terres arables de la colonie. Grâce à une équipe spéciale de biochimistes et de biologistes moléculaires, on est parvenu à confiner l'espèce en altitude

à la pointe extrême du cylindre principal.

Il récite ça comme un robot, se dit Evelyn.

David lui sourit et reprit sur un ton plus normal :

— Le jardinier amateur en question ne s'appelait d'ailleurs pas Murphy, à propos. Il n'a pas voulu que la nouvelle variation porte son nom et le Dr Cobb a baptisé cette plante d'après la loi de Murphy.

— La loi de Murphy ?

— Personne ne vous l'a expliquée ? « Si quelque chose doit mal tourner, ça tournera mal. » C'est cela, la loi de Murphy. Et, ajouta David d'une voix plus grave, c'est la première et la plus importante des règles qui régissent notre existence, ici. Si vous décidez de vous installer définitivement dans la colonie, rappelez-vous la loi de Murphy. Elle peut vous sauver la vie.

— Si je décide de m'installer ? répéta Evelyn. Parce que vous en doutez ? Enfin quoi ! on m'a admise comme résidente permanente, oui ou non ?

— Bien entendu, répliqua David avec toutes les apparences de la surprise et de l'innocence. Ce n'était qu'une manière de parler.

Il n'empêche qu'Evelyn s'interrogea : *Qu'est-ce qu'il sait exactement ?*

Ils se remirent en marche entre la double muraille de fleurs resplendissantes. Elles n'avaient pas beaucoup de parfum mais c'était autre chose qui tracassait Evelyn... quelque chose qui manquait.

— Il n'y a pas d'insectes !

— Pardon ?

— On n'entend pas de bourdonnements d'insectes.

— Les insectes sont rares à cette altitude. Nous avons des abeilles dans les champs cultivés, évidemment, mais nous n'avons pas ménagé notre peine pour ne pas être infestés par les nuisibles – les mouches, les moustiques porteurs de maladies. Il y a dans les profondeurs du sol des vers de terre, des scarabées et tout ce qui est nécessaire pour l'enrichir et maintenir sa fertilité, évidemment. Il faut beaucoup de bestioles pour que la terre soit féconde. Il ne suffit pas de faire de l'épandage avec la poussière lunaire. La Lune est stérile, c'est un astre mort.

— Il y a longtemps que vous habitez ici ? s'enquit Evelyn.

— J'ai passé toute ma vie sur la colonie.

— Vraiment ? Vous y êtes né ?

— J'y ai passé toute ma vie, répéta David.

Evelyn tressaillit imperceptiblement. *C'est bien lui !*

— Et ils vous ont affecté aux R.P. ?

— R.P. ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Les relations publiques. Est-ce que vous ne savez pas...

— Ah bon ! (David lui sourit.) Non, je ne fais pas partie de la section relations publiques. D'ailleurs, il n'en existe pas en dehors du Dr Cobb lui-même.

— Alors, votre rôle consiste uniquement à servir de guide aux nouveaux venus ?

— Non. Je suis prévisionniste... enfin, j'essaye de l'être.

— Prévisionniste ? Au nom du ciel, qu'est-ce que c'est que ce métier ?

Mais elle cessa brusquement de penser à sa question. Ils venaient de négocier le dernier tournant du sentier et le panorama qui s'offrait soudain à sa vue lui coupait le souffle.

Ils étaient au sommet d'une haute colline. À cette altitude, il aurait dû y avoir du vent, mais s'il y en avait, Evelyn ne le sentait pas. Son regard embrassait toute l'étendue de la colonie.

Île Un.

Des terres fertiles, des successions de reliefs boisés, des ruisseaux sinueux, des clairières

herbues, de petits bois, des bâtiments éparpillés ici et là, des lacs bleus miroitant au soleil. Evelyn avait presque l'impression qu'elle tombait, que le décor verdoyant qui s'étendait à perte de vue était un aimant qui l'attirait. Très loin, le paysage se confondait avec la brume. Elle distinguait le bouquet de tours d'un village, les voiles blanches de bateaux qui sillonnaient le plus grand des lacs. Là, un pont délicat enjambait une rivière, plus loin des ailes diaphane tournoyaient doucement dans l'air limpide. Dans les lointains bleutés s'étiraient des champs géométriques.

Elle savait qu'Île Un était un gigantesque cylindre flottant dans l'espace. Elle savait qu'elle se trouvait à l'intérieur d'un immense tuyau. Elle se rappelait le briefing qu'elle avait subi et les chiffres tourbillonnaient dans sa tête. La colonie mesurait vingt kilomètres de long sur quatre de large. Le cylindre effectuait une rotation complète toutes les quelques minutes afin de maintenir une pesanteur artificielle équivalente à la gravité de la Terre. Mais les chiffres ne voulaient rien dire. C'était trop grand, trop vaste, trop colossal. C'était... oui, c'était un *monde*, une terre riche et fertile, une oasis de beauté et de paix qui défiait toutes les tentatives que l'on pouvait faire pour la mesurer et lui assigner des limites.

Un monde de plein droit ! Vert, où l'œil respirait, un monde vibrant d'espoir où l'on avait la place de marcher, de remplir ses poumons d'air pur, de jouer, comme autrefois en Cornouailles et dans le Devon quand les gris tentacules des mégalofoles n'avaient pas encore envahi les collines verdoyantes.

Evelyn s'aperçut qu'elle tremblait. *Il n'y a pas d'horizon !* Le sol s'incurvait vers le haut, c'était vertigineux. Il s'élevait, s'élevait ! Elle leva la tête et vit au-dessus d'elle que la terre continuait au-delà du ciel bleuté émaillé de nuages. C'était un monde interne. Elle vacilla sur ses jambes.

De longues et éclatantes zébrures de lumière sabraient la verte étendue. C'étaient les fenêtres solaires. Faites d'un verre renforcé à l'acier qui concentrait la lumière du soleil réfléchi par les miroirs titanesques installés à l'extérieur de l'énorme corps tubulaire de la colonie, elles étaient réparties à intervalles réguliers le long du cylindre.

C'était trop phénoménal pour avoir un sens. Les collines, les arbres, les fermes, les villages qui montaient à l'assaut du ciel, qui escaladaient le zénith, qui l'enveloppaient en formant un cercle parfait, ces champs verdoyants, ces fenêtres éblouissantes, et d'autres champs, encore, qui se perdaient dans l'azur brouillé...

Elle sentit le bras de David autour de ses épaules.

— Vous avez eu un coup de vertige. J'ai eu peur que vous ne tombiez.

— C'est... c'est quand même assez stupéfiant, vous ne trouvez pas ? murmura-t-elle avec gratitude, d'une voix faible.

Il opina et lui sourit. D'un seul coup, Evelyn retrouva sa colère. *Non, pas vous ! Cela ne vous stupéfie pas ! Ce spectacle, vous en avez l'habitude depuis que vous êtes venu au monde. Vous n'avez jamais eu à vous battre pour vous insérer dans une file d'attente ou à mettre un masque uniquement pour traverser une rue en restant en vie...*

— C'est vrai que c'est un panorama qui vous secoue, dit David aussi calmement que s'il lisait un bulletin météorologique. Aucune image au monde ne peut vous préparer à cette réalité.

Evelyn se surprit à pouffer.

— Christophe Colomb ! Cela l'aurait rendu fou ! Il a déjà eu assez de peine à faire admettre aux gens que la Terre était ronde. S'il avait vu ce... ce monde... Tout est inversé !

— Si vous voulez voir des gens se tenir debout à l'envers, j'ai un télescope chez moi.

— Oh non ! Je ne suis pas encore mûre pour cela.

Ils se tenaient au faîte d'une colline escarpée. Le silence était fantasmagorique. Pas le moindre pépiement d'oiseaux. Pas de camions grondant sur une proche autoroute. Evelyn se força à lever à nouveau les yeux, à regarder le sol qui s'incurvait au-dessus d'elle, à se convaincre qu'elle était à l'intérieur d'un cylindre dû à la main de l'homme, à un tube géant de plus de vingt kilomètres de long suspendu dans l'espace à quatre cent mille kilomètres de la Terre, dessiné par des paysagistes, rempli d'air, un paradis mécanique abritant une élite composée de quelques gens très riches alors que des milliards d'êtres croupissaient dans la misère sur la vieille Terre à bout de souffle, surpeuplée.

— Aimeriez-vous connaître d'autres données sur la colonie ? lui proposa David. Elle a pratiquement la même longueur que l'île de Manhattan mais comme nous pouvons utiliser la quasi-totalité de l'enveloppe interne du cylindre, nous disposons, en réalité, d'une surface plus de quatre fois supérieure à celle de Manhattan...

— Et une population de cent fois inférieure à celle de Manhattan !

Si la réplique avait irrité David, il n'en laissa rien paraître.

— L'un des avantages de la colonie, c'est justement la faible densité de sa population, enchaîna-t-il comme si de rien n'était. Nous n'avons aucune envie de nous retrouver enlisés et étranglés comme c'est le cas des villes de la Terre.

— Que savez-vous des villes de la Terre ?

— Sans doute pas grand-chose, répondit David avec un haussement d'épaules.

Ils se turent à nouveau. Evelyn se retourna pour contempler une fois encore le paysage. *Toute cette immensité ! Ils pourraient loger un million de personnes. Et plus encore.*

Finalement, David lui tendit la main.

— Venez. Ça a été une rude journée pour vous. On va se rafraîchir et se reposer.

Elle le dévisagea. *Après tout, il est peut-être humain.* Elle ne put s'empêcher de lui sourire.

— Par là, fit-il en désignant du doigt un autre sentier qui se tortillait et disparaissait au milieu des arbres.

— Il va encore falloir grimper ?

Il s'esclaffa.

— Non, c'est à deux pas et, la plupart du temps, on descendra. Si vous voulez, vous pouvez ôter vos chaussures.

Evelyn, dont les pieds étaient endoloris, retira ses souliers avec satisfaction et les accrocha par les talons à la courroie de son sac. L'herbe était fraîche et soyeuse. Ce sentier était, lui aussi, bordé de ces étranges buissons d'hydrangeas aux couleurs somptueuses. Ils suivirent un ruisseau qui dévalait en direction de la forêt qu'ils avaient traversée tout à l'heure en montant.

Elle s'est sérieusement égratigné l'épaule, se dit David dans son for intérieur. Évidemment, elle n'était pas entraînée pour une course pareille. *Cobb nous a pris de court, tous les deux. Avec lui, il y a toujours des surprises.*

Soudain, il revit l'expression d'Evelyn quand elle avait vu pour la première fois la colonie tout entière se déployer sous ses yeux. *La récompense valait bien l'effort.* Son étonnement, son émerveillement, son éblouissement... Oui, cela valait bien qu'il eût lâché son travail pour une journée. *Mais pourquoi Cobb m'a-t-il fait jouer les guides ? J'étais presque sur le point d'avoir une vue d'ensemble, de comprendre où tout cela aboutit... et il m'oblige à perdre une journée à me promener dans les bois.*

Evelyn observait le jeune homme à la dérobée. Il paraissait parfaitement détendu, parfaitement sûr de lui. Elle aurait voulu lui faire un croche-pied ou glisser un ver de terre dans sa chemise rien que pour voir comment il réagirait.

Il ne pense pas que ça en vaille la peine, méditait David. Il n'a jamais eu beaucoup d'estime pour le prévisionnisme mais c'est la première fois qu'il s'immisce dans mon travail. Pourquoi maintenant, alors que je suis presque arrivé à débrouiller l'écheveau des corrélations fondamentales ? Est-ce qu'il craint que je découvre quelque chose qu'il ne veut pas que j'apprenne ?

Maintenant, les arbres étaient davantage espacés. C'étaient surtout des pins avec, ici et là, quelques bouleaux au tronc argenté. Un parfum de résine imprégnait l'air. De temps en temps, des rochers gris et grêlés affleuraient à travers l'herbe épaisse. Quelques-uns arrivaient presque à hauteur d'épaule bien que la plupart fussent de dimension beaucoup plus modeste.

— Ils ont un drôle d'air, ces rochers.

— Comment ? fit David, brusquement interrompu dans ses réflexions.

— Les rochers... ils sont bizarres.

— Ils viennent de la Lune.

— Mais toute la colonie est faite de matériaux lunaires, n'est-ce pas ?

— En effet, jusqu'au moindre gramme. Depuis la coque extérieure jusqu'à l'air que nous respirons, tout provient de la surface de la Lune. Le minerai que nous en ramenons est raffiné dans nos fonderies. Mais ces rochers n'ont subi aucun traitement. Les paysagistes ont pensé que cela donnerait un intérêt supplémentaire au paysage.

— C'étaient sûrement des Japonais.

— Comment le savez-vous ?

Evelyn se mit à rire et secoua la tête. *Quinze pour moi !*

— Eh bien, nous sommes arrivés, annonça David quelques instants plus tard.

— Où ça ?

— Chez moi. (Il écarta les bras et pivota sur lui-même.) C'est ici que j'habite.

— Vous vivez en plein air ?

Ils étaient devant une large mare où le ruisseau qu'ils avaient suivi se déversait avant de reprendre sa course et de dévaler dans la forêt. Les pins et les bouleaux s'arrêtaient un peu plus loin. Le sol était tapissé d'herbes et de fougères et, ici et là, on voyait se hérissier les mêmes roches grises. L'une d'elles, énorme, beaucoup plus haute que lui, se dressait à droite de David. Il tendit la main vers elle.

— Voici ma maison. Elle est en plastique et conçue pour avoir l'air d'un rocher. Ce n'est pas très grand à l'intérieur mais je n'ai pas besoin de beaucoup de place.

Le salaud ! Il m'a conduite chez lui !

Se méprenant sur l'expression d'Evelyn, David poursuivit :

— Évidemment, je passe beaucoup de temps dehors. Pourquoi pas ? Quand il pleut, on est prévenu deux jours à l'avance. La température ne descend jamais au-dessous de quinze degrés centigrades... presque soixante degrés Fahrenheit.

— Nous utilisons l'échelle Celsius, répliqua Evelyn sur un ton acariâtre. Vous dormez à la belle étoile ? demanda-t-elle, sceptique.

— Cela m'arrive, mais rarement. Nous ne sommes pas des Néandertals.

Oui ! Et je parie que ton lit est assez large pour deux, pas vrai ?

— Un bon bain pour vous détendre, ça ne vous tenterait pas ? Je vais mettre vos vêtements dans le nettoyeur et vous préparer un verre.

Evelyn évalua rapidement les probabilités. Se prélasser dans un bon bain chaud... c'était une occasion à ne pas manquer. Jamais ses pieds à vif ne lui pardonneraient de la laisser passer.

— Un bain, oui, ça me paraît être une riche idée.

Après, quand j'aurai récupéré mes vêtements, on pourra toujours voir pour le verre. Une soudaine crampe d'estomac vint à point pour lui rappeler que son dernier repas se perdait dans la nuit des temps.

David lui fit faire le tour du rocher factice. La porte en plastique était si bien camouflée qu'il fallait beaucoup d'attention pour distinguer le rectangle mince comme un cheveu qui la délimitait.

C'était une garçonnière de célibataire. D'épais tapis d'un rouge ardent. Les murs incurvés étaient couleur crème. Pas de fenêtres mais deux écrans pour le moment opaques au-dessus du bureau installé à côté de la porte. Le centre de la pièce était occupé par une cheminée ouverte surmontée d'une hotte. Rouge à l'extérieur, elle était couverte de suie à l'intérieur. Un peu plus loin, un lit bas grand format.

Ah, ah ! se dit Evelyn. *À suspension hydraulique, en plus !*

Un coin cuisine strictement utilitaire, une petite table ronde flanquée de deux chaises et quelques poufs orientaux éparpillés un peu partout. Pas d'autre meuble. C'était net et propre mais austère. Tout était parfaitement rangé. *Comme ses dents, l'animal !* Pas un seul livre, pas le moindre papier qui traînait.

David s'approcha du lit et posa sa main sur le mur. Une porte s'ouvrit, révélant un placard. Il en sortit un ample peignoir gris et le lança à Evelyn qui le rattrapa avec adresse.

— La salle d'eau est par là, dit-il en désignant une autre porte quasiment invisible. Balancez-y vos vêtements. Je les mettrai dans le nettoyeur.

Evelyn opina et entra dans la salle d'eau. David se dirigea vers le coin cuisine. *Pourquoi est-elle aussi nerveuse ?* se demanda-t-il en ouvrant le meuble de rangement encastré au-dessus de l'évier.

La porte se rouvrit, Evelyn surgit, l'air furibond.

— Il n'y a pas de baignoire ! Il n'y a pas de douche ! Rien !

David la regarda fixement.

— Vous n'allez pas vous baigner dans les toilettes ! Il y a la mare pour cela.

— Quoi ?

— Pour se récurer, on se sert du vibreur, lui expliqua-t-il avec agacement. Ce truc en métal avec un flexible accroché au mur. La crasse est extirpée et aspirée par infrasons. On emploie le même système pour nettoyer les vêtements. (Il tapota le nettoyeur installé sous l'évier.) L'eau est trop précieuse pour être gaspillée.

— Il y avait des baignoires et des douches dans mon pavillon.

— C'était le pavillon de quarantaine. Ce matin, on vous a attribué un logement permanent et, là, il n'y a ni baignoire ni douche, vous verrez.

— Mais vous avez parlé d'un bain..., protesta Evelyn.

— Oui, dans la mare. Une fois que vous serez propre.

— Je n'ai pas de maillot.

— Moi non plus. Personne ne sera là pour nous épier. Mon voisin le plus proche demeure à cinq kilomètres.

L'expression d'Evelyn se durcit.

— Et vous ?

— J'ai déjà vu des femmes nues. Et vous avez sans doute déjà vu des hommes nus, vous aussi.

— Moi, vous ne m'avez jamais vue toute nue ! Et je me moque des coutumes tribales en honneur dans votre Éden. Et je n'ai pas de goût pour l'exhibitionnisme !

Une Anglaise bégueule ! C'est bien ma veine !

— Bon, bon, fit à haute voix David sur un ton conciliant. Voilà comment nous allons procéder. Vous allez me passer vos vêtements par l'entrebâillement de la porte de la salle d'eau...

Elle avait l'air aussi méfiant que le Dr Coob quand une délégation terrienne se présentait dans l'intention d'« inspecter » la colonie...

— ...Et je les mettrai dans le nettoyeur. Après, je sortirai et je plongerai dans la mare.

— Tout nu ?

— Si ça peut vous faire plaisir, je garderai mon short. Mais vous me permettrez quand même d'enlever mes bottes, j'espère ? Les types de la protection de l'environnement font une vraie maladie quand on se baigne avec des chaussures pleines de boue.

— D'accord, fit la jeune fille toujours réticente.

— Je me passerai au vibreur dehors et je piquerai une tête. Quand vous serez prête, vous n'aurez qu'à crier. Je tournerai la tête, je fermerai les yeux, je me boucherai les oreilles et je disparaîtrai sous l'eau. Ça vous va ? Et ensuite, quand vous serez entrée à votre tour dans l'eau et si je ne me suis pas noyé, nous nous octroierons une agréable et réconfortante baignade. L'eau est toujours chaude, vous savez. Et je ne m'approcherai pas à moins de deux cents mètres. Cela vous convient-il ?

Evelyn sentit qu'un sourire lui retroussait les lèvres.

— Cette mare n'a pas deux cents mètres de large.

— Enfin, je ferai de mon mieux.

Il a l'air terriblement sincère !

— Ce n'est pas que j'aie l'intention de faire dans la pudibonderie mais, chez nous, on ne se baigne pas tout nu avec des gens qu'on ne connaît pas.

— À chacun ses coutumes. Ici, tout le monde se baigne nu. Je n'avais pas pensé que cela vous choquerait.

Se sentant un peu gourde mais encore remplie d'appréhension, Evelyn s'enferma dans la salle d'eau et commença à ôter ses vêtements imprégnés de sueur. *Est-ce que ce sont ses scrupules ou les miens qui me gênent ?*

Mais, finalement, c'était sans importance. Elle était ici pour enquêter et quand elle aurait son papier, elle quitterait l'Île Un. Elle sourit. *Ce serait un bien meilleur article si je pouvais voir à quoi il ressemble sans ce short ridicule.*

Nos conclusions seront les suivantes :

1. Si l'actuelle tendance à l'accroissement de la population mondiale, de l'industrialisation, de la pollution, de la production alimentaire et du tarissement des ressources se poursuit au même rythme, les limites de la croissance de cette planète seront atteintes au cours des cent prochaines années. Le résultat le plus probable sera une... chute brutale et incontrôlable de la démographie et de la capacité industrielle.

*Meadows, Meadows, Randers et Behrens,
Les limites de la Croissance,
Universe Books, 1972.*

Les poings sur les hanches, Denny McCormick balaya d'un regard courroucé l'aire de stationnement des véhicules. Il n'y avait plus rien : pas un camion, pas une voiture.

— Merde ! gronda-t-il. Et moi qui croyais que ces salopards commençaient à m'avoir à la bonne !

Sanglant, le soleil basculait à l'horizon, transformant le ciel en cuivre fondu. *Oui, il fait presque assez chaud pour faire fondre du cuivre !* se dit-il en essuyant son visage en sueur. Il ne craignait pas la chaleur, d'habitude, mais il était furieux que l'équipe ait fichu le camp sans rien lui laisser, pas même un électrocyclo pour rentrer à l'hôtel. Il allait lui falloir regagner Bagdad sous cette chaleur à crever !

Quand même, le *shamal* brûlant – un vrai gueulard de haut fourneau – avait cessé de souffler sur le chantier. L'air sec était torpide.

— Ce gredin d'Abdul aura de mes nouvelles ! grommela McCormick. Je vais le foutre à la porte. Ça lui apprendra !

En réalité, il était déçu parce qu'il était persuadé que les travailleurs arabes avaient fini par l'accepter. Depuis quelques semaines, ses rapports avec eux avaient pris un tour amical. *Peut-être qu'ils n'y ont pas pensé, tout bêtement. Après tout, la gestion du parc automobile, ce n'est pas leur affaire.*

À nouveau, il contempla le chantier. Le palais commençait à prendre forme. Même les lavandières qui allaient chaque jour au fleuve faire leur lessive et jacasser se rendaient compte qu'une merveille était en train de naître. Elles restaient des heures entières à béer. Le haut mur incurvé longeant la berge était déjà terminé. Les tours, à l'autre bout du chantier, le seraient avant huit jours.

Avec un soupir où la satisfaction se mêlait à l'irritation à l'idée de la partie de jogging qui l'attendait, Denny s'épongea le front et se mit en marche en direction du pont qui enjambait le Tigre. Des filets de transpiration s'infiltraient dans sa barbe rousse, glissaient le long de son cou, lui coulaient sur la poitrine. Mais le soleil ne tarderait pas à se coucher et ce serait, enfin, la fraîcheur du soir.

Tout en traversant le site poussiéreux, plat comme la main, il tapota les touches de son communicateur de poignet et examina, en plissant les yeux, les chiffres qui s'inscrivaient sur le minuscule voyant. Tout collait parfaitement. Il y avait un léger dépassement de devis, mais,

compte tenu de la façon dont l'opération avait démarré, ça se passait admirablement bien.

Les ouvriers irakiens avaient difficilement admis de devoir obéir à un étranger. (Pas seulement un étranger, *inch'allah* ! Un infidèle, un chrétien... un *Irlandais* !) Et puis, peu à peu et non sans réticence, ils avaient fini par le respecter. Progressivement, les quolibets et les murmures derrière son dos s'étaient raréfiés. Apparemment, ils ne comprenaient pas comment un homme de descendance irlandaise pouvait être canadien. Pour eux, il était l'*Ah-reesh*. Mais, maintenant, ils l'appelaient l'architecte du calife.

— S'ils t'aiment tellement, pourquoi ne t'ont-ils pas laissé une bagnole pour rentrer ? demanda Denny aux toits et aux tours qui se pressaient de l'autre côté du fleuve, ensanglantés par le couchant.

Quand ils avaient vu leur travail devenir une réalité concrète et belle, ils avaient réagi avec leur fierté et leur enthousiasme d'Arabes.

— Reconstruire le palais d'Haroun al-Rachid ? Mais personne ne sait à quoi il ressemblait.

— Ne vous en faites pas pour ça, mon garçon, avait répondu son patron. Les têtes d'œufs de l'archéologie seront là pour vous guider et vous ne manquerez pas d'« experts » locaux qui ne demanderont pas mieux que de vous donner des conseils.

— Voyons, Russ, c'est de la folie !

— Non, c'est de la politique. Le Gouvernement mondial tient absolument à faire quelque chose pour l'Arabie hachémite afin qu'elle ne soit pas jalouse de l'Arabie saoudienne. Autrement, le désert prendrait feu et flamme. Bagdad a besoin d'un bon lifting. Il lui faut redorer son blason.

— Alors, laissez-moi lui fabriquer un complexe industriel comme celui qu'on a monté à Dacca.

— Non, pas cette fois. Vous allez reconstruire le palais d'Haroun al-Rachid, le calife des *Mille et une Nuits*. D'après les pronostics des ordinateurs, c'est ça dont ils ont besoin pour relancer leur économie.

— Vous voulez donc transformer Bagdad en un super Luna-Park comme vous l'avez déjà fait à Elseneur ?

— Ne soyez pas aussi méprisant, mon petit Denny. Ça fait beaucoup mieux marcher le tourisme et le commerce que des complexes industriels que les autochtones ne sont pas capables d'administrer. Faites-moi quelque chose de bien et vous aurez votre part du prochain fromage.

— Et qu'est-ce que ce sera ?

— Babylone. Avec les jardins suspendus et tout le toutim. Nous allons reconstruire entièrement la cité antique, tout comme les Grecs ont reconstruit leur Acropole.

Du coup, comme Russ s'y était attendu, Denny avait eu l'eau à la bouche. Il avait été profondément déçu que le gouvernement grec n'ait pas autorisé des étrangers à travailler sur le projet du nouvel Acropole bien que ce programme fût financé par le Gouvernement mondial.

— Babylone, avait répété Russ. Ces derniers temps, les Irakiens sont devenus très jaloux de leur vieille culture. Ils veulent faire revivre leurs gloires passées. Si vous vous en tirez bien avec le palais du calife, ils vous supplieront de prendre la direction du programme babylonien.

Les chiffres qui scintillaient sur le communicateur étaient automatiquement transmis par satellite relais au quartier général du Gouvernement mondial, à Messine. *Nous aurons terminé vers la fin de l'année. Ensuite on passera à Babylone et, après, ce sera le truc le plus terrible de tous : Troie.*

Le soleil baignait de sa lueur rouge les murailles fraîchement sorties de terre du palais que Denny construisait. Il leva le bras et suivit des yeux l'ombre étirée de ses doigts qui frôlaient presque la base du rempart, puis il se tourna vers le pont sous lequel roulait majestueusement le Tigre. La vieille cité de Bagdad s'étalait sur la rive opposée. La voix des muezzins, amplifiée par les haut-parleurs aux sonorités grêles, vibrait dans l'air étouffant et lourd :

— Venez à la prière, venez à la prière... venez à la maison de la prière. Allah est grand. Il n'y a pas d'autre dieu qu'Allah...

Les tours à gradins de l'International Hôtel se dressaient au-dessus des toits et des dômes aux tuiles polychromes de la vieille ville. Une douche, du linge frais et – surtout ! – deux bouteilles de bière glacée y attendaient Denny.

Le chemin le plus court passait par le souk, ce merveilleux bazar bruyant, odorant, encombré, qui était déjà le centre de la vie de Bagdad longtemps avant la naissance d'Haroun al-Rachid lui-même. C'était un endroit peu recommandé pour les étrangers. Il était facile de s'y perdre et plus facile encore d'y perdre son portefeuille mais Denny l'avait traversé bien des fois et tout le monde savait qu'il n'avait jamais plus de quelques *fiils* sur lui.

N'empêche que des hommes avaient été tués pour une poignée de *fiils*. Ou moins encore.

Il faisait plus frais sous les hautes arcades du souk. Même là où les tailleurs de pierre et les souffleurs de verre ne plantaient pas leurs auvents en pleine rue, de vieilles bâches tendues modéraient les ardeurs du soleil. Mais les ruelles puaient l'urine et le crottin.

La foule paraissait moins nombreuse que d'ordinaire. Et moins bruyante.

C'est l'heure de la prière, songea Denny. Et la plupart des gens rentrent chez eux pour souper.

Toutes les échoppes étaient ouvertes comme à l'accoutumée. Elles l'étaient toujours. Les boutiquiers mangeaient sur place ou s'absentaient un bref instant pour monter à l'étage où leurs invisibles épouses avaient préparé le repas. Denny suivit la ruelle étroite et sinueuse des chaudronniers, réglant machinalement son pas sur le rythme assourdissant et éternel des marteaux frappant l'enclume. Chaque artisan étalait ses chefs-d'œuvre à la vue des passants. Les *ghoum-ghoums*, ces énormes cafetières de cuivre d'une contenance d'une dizaine de litres, étaient omniprésentes.

Les mendiants étaient à leur place habituelle, dans tous les coins, le long de tous les murs, jeunes et vieux, accroupis dans la poussière. Psalmodiant d'une voix nasillarde, ils demandaient l'aumône au nom d'Allah. On aurait dit un mauvais enregistrement.

Denny nota qu'il n'y avait pour ainsi dire pas de cadavres. C'était un jour faste. Et pas la moindre bande d'enfants. D'ordinaire, ils fondaient comme des essaims de mouches sur les étrangers, partant du principe que tout étranger était cousu d'or. Ils quémendaient des cigarettes, quelques piécettes, se proposaient indifféremment comme guides, gardes du corps, entremetteurs ou putains. Mais, aujourd'hui, les gosses brillaient par leur absence.

Denny en éprouvait un vague malaise. C'était comme s'il manquait un longeron à un pont à arches multiples, c'était une anomalie que l'on ne remarquait pas consciemment d'emblée mais qui vous donnait l'impression de quelque chose qui ne tourne pas rond.

Au coin de la rue des marchands de fruits, une gitane dansait. Il y avait là l'éternelle buvette, l'une des préférées de Denny, qui prit une chaise branlante et s'assit à l'une des tables de la terrasse.

La fille était jeune, pas plus de quinze ans, et si elle avait un corps de femme faite, il était parfaitement dissimulé sous les plis ondoyants de sa *dichdacha*. Mais elle n'était pas voilée et son visage animé, à mi-chemin de l'enfance et de la maturité, était ravissant. Pieds nus dans

la poussière, elle oscillait et virevoltait au son aigre de la flûte dans laquelle soufflait un garçon, encore plus jeune, assis en tailleur, le dos appuyé au mur de la buvette. Au milieu de la rue, une demi-douzaine d'hommes regardaient. Il n'y avait personne à la terrasse en dehors de Denny.

— L'architecte du Calife ! s'exclama l'homme à la barbe en bataille qui était le patron. Qu'est-ce que je peux vous proposer aujourd'hui ?

Quelques mois auparavant, il avait décidé d'employer l'International English pour parler avec Denny dont l'arabe mettait à mal les tympanes raffinés.

— De la bière, répondit McCormick sans se faire d'illusion.

L'autre entra immédiatement dans le jeu.

— Hélas ! Allah dans Sa sagesse a interdit aux hommes civilisés de s'enivrer.

Denny, les yeux fixés sur la danseuse, sourit.

— Mais c'est que je ne suis pas un homme civilisé. Je suis un barbare venu d'un ténébreux pays septentrional où le froid oblige les hommes à boire des boissons alcoolisées.

— Alors, c'est une bien triste vie que la vôtre !

— J'ai quelques raisons de me plaindre. Mais, dis-moi, n'est-il pas vrai que le Coran interdit aux adeptes de l'Islam de boire du fruit de la vigne ?

— C'est la vérité.

Le vieillard observait la danseuse, lui aussi, mais aucune émotion ne se lisait sur son visage ridé.

— Mais la bière, mon ami, n'est pas fabriquée avec du raisin. Aussi, pourquoi un barbare, voire un homme civilisé, ne pourrait-il pas s'en abreuver à sa guise ?

Le patron toisa Denny et sourit, révélant des dents jaunies par le thé et pourries par les sucreries.

— Je vais voir ce que je peux faire, dit-il en rentrant dans son antre.

Denny, qui savait d'avance que tout cela finirait par un verre de thé sucré, le suivit des yeux. Il remarqua que plusieurs hommes étaient aux aguets à l'intérieur, massés derrière les fenêtres que masquaient de lourds rideaux, et il eut l'impression que ce n'était pas la fille qu'ils regardaient mais lui.

Le musicien continuait à tirer de sa flûte des soupirs plaintifs et la petite continuait de danser. La sueur perlait à ses joues mais personne ne lui lançait la moindre piécette, personne parmi les spectateurs ne souriait.

Le propriétaire réapparut avec, sur un plateau de cuivre, une bouteille de bière déjà ouverte et un de ces verres allongés utilisés pour boire le thé.

— Allah a jugé bon de vous prodiguer de la bière, dit-il en posant le tout sur la table.

Denny était trop surpris pour lui demander d'où venait cette canette. C'était la première fois qu'il voyait de la bière dans le souk.

— Grâce soit rendue à Allah, se contenta-t-il de dire. Et à toi aussi.

Le vieil homme s'inclina imperceptiblement et battit à nouveau en retraite. Denny remplit son verre et goûta. C'était de la bière importée d'Europe orientale. Pas fraîche. *Mais c'est de la bière !* s'émerveilla-t-il.

Après une dernière virevolte, la petite danseuse tomba à genoux dans l'attitude traditionnelle de la mendicité. Les Arabes qui avaient assisté à sa prestation s'éloignèrent sans lui prêter davantage attention. Elle lança un regard triste au musicien – *son jeune frère, probablement*, songea Denny – et se releva lentement en repoussant une mèche que la sueur collait à son front.

— Viens ici, lui cria l'architecte.

Elle se tourna vers lui avec hésitation et Denny lui fit signe.

— Viens t’asseoir.

Il tapota la chaise voisine au cas où elle ne comprendrait pas l’anglais. Elle s’approcha et s’arrêta, plantée de l’autre côté de la table, l’air méfiant, presque effrayée.

— Est-ce que tu parles anglais ? lui demanda McCormick en souriant pour la mettre en confiance.

— Oui.

Une voix d’enfant, haut perchée et incertaine. Elle aurait été jolie si elle avait été propre – d’immenses yeux noirs, des cils qui n’en finissaient pas, des lèvres charnues et sensuelles, mais la poussière des rues incrustait son visage.

— Assieds-toi, répéta-t-il. Tu t’es rudement fatiguée. Veux-tu prendre un verre de thé ?

Elle s’assit sur la chaise qu’il lui indiquait, si près que McCormick fut assailli par l’odeur aigre de son corps. Le petit frère resta accroupi à l’écart.

Le vieillard fit une nouvelle apparition et Denny lui demanda du thé pour la fillette.

— Et auriez-vous encore de la bière, par hasard ?

— Je vais voir.

— Oh ! Apportez donc aussi quelque chose à manger pour notre jeune danseuse pendant que vous y serez – une pâtisserie par exemple.

La gitane ne souriait pas, elle ne réagissait pas mais son regard ne cessait d’aller de Denny à son frère.

— Comment t’appelles-tu ?

— Médina.

— Et lui, c’est ton frère ? Il te ressemble un peu.

— Oui, c’est mon frère.

— J’aimerais te donner un petit quelque chose pour ta danse.

Il fouilla ses poches.

— Non. (Les yeux de la danseuse s’écarquillèrent.) S’il vous plaît...

Denny finit par extirper un billet chiffonné qu’il posa sur la table.

— Non ! s’exclama-t-elle à nouveau, manifestement terrifiée. Je ne peux pas accepter. À cause du mauvais sort.

— Mais pourquoi dansais-tu ? Ce n’était pas pour qu’on te donne de l’argent ?

— Si.

— Eh bien, prends.

— Le mauvais sort ! murmura-t-elle sur un ton farouche – comme si elle cherchait à se convaincre elle-même plus que qui que ce soit d’autre, se dit Denny.

Sa main fine aux ongles cassés et noircis glissait vers le billet froissé comme animée d’une volonté propre.

— Pourquoi parles-tu de mauvais sort ?

— La mort... la mort est sur vous.

Denny sentit ses sourcils se hausser presque au ras de ses cheveux.

— La mort ? Qu’est-ce que tu veux dire ?

Elle s’arracha à la contemplation de la coupure et vrilla son regard à celui de McCormick qui songea qu’avec des yeux pareils, elle devait briser bien des cœurs.

— On entend dire des choses dans le souk.

— Par exemple ?

— Il y aura un chrétien, un homme grand avec une barbe rousse, un étranger venu pour construire le palais du calife...

— C'est moi, fit-il en hochant la tête.

Elle jeta un coup d'œil affolé autour d'elle – sur la rue maintenant déserte, sur son frère, sur la fenêtre obscure du café.

— Il ne sortira pas du souk vivant, acheva-t-elle.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ?

— C'est la rumeur qui a couru aujourd'hui. Le grand chrétien à la barbe rouge ne quittera pas le souk vivant.

Denny fit mine de rire mais sa gorge était singulièrement sèche.

— C'est ridicule.

Il s'empara de la bouteille de bière. Elle était vide.

— C'est la vérité, riposta l'adolescente.

— Mais qui voudrait me tuer ? Et pourquoi ?

Elle ne répondit pas. Pris d'un brusque mouvement d'impatience, Denny cogna sur la table avec la bouteille et cria :

— Patron ! Ça vient, oui ou non ?

Le tenancier sortit de l'établissement, les mains vides. Cette fois, il ne souriait plus. Il dit quelque chose en arabe à la danseuse. Denny comprit les deux premiers mots : « Va-t'en ! » et une référence à *Ah-reesh*. La fillette fila sans demander son reste, suivie de son petit frère.

— Monsieur, prenez garde à ne pas vous laisser exploiter par ces gens-là. Ils vous enjôlent avec des contes à dormir debout et ils vous prennent tout votre argent.

Denny se leva, pêcha au fond de sa poche les derniers *fihs* qui lui restaient et les jeta sur la table.

— C'est tout ce que j'ai. Elle ne m'aurait pas pris grand-chose.

Le vieil homme regarda longuement les billets, puis il dévisagea Denny. Sous la blanche broussaille de ses sourcils, ses yeux bordés de rouge étaient tristes.

— Vous feriez peut-être mieux de repartir par le même chemin que vous avez pris pour venir et de ne pas vous promener dans le souk ce soir. L'heure est maléfique, pleine de présages funestes.

Lui aussi, il est au courant.

— Vous avez peut-être raison.

— Votre argent, lui rappela le patron comme Denny faisait mine de s'en aller.

— Gardez tout. Ce sera pour la bière... et pour votre conseil.

Il s'éloigna d'un pas vif dans la ruelle des chaudronniers. À un moment donné, il se retourna – juste à temps pour voir trois solides gaillards en dishdasha noire et turban à damiers jaillir du café en bousculant le vieillard planté sur le pas de sa porte et lui emboîter la pas.

Les marteaux des chaudronniers s'étaient tus. Le soleil était couché et, malgré les quelques lampes qui brillaient, la venelle sinueuse était obscure et inquiétante.

Est-ce que c'est vrai ou est-ce que je me laisse impressionner par les légendes du cru ? s'interrogea Denny. *Une petite traîne-semelles de gitane me fait son numéro et voilà que, maintenant, j'ai les mains qui tremblent.*

Mais quand il regarda derrière son épaule, les trois hommes étaient toujours là.

Pourquoi moi ? Qu'est-ce qui se passe, bon Dieu de bon Dieu ?

Tout en marchant, il forma le numéro de son bureau sur son communicateur. La réponse de l'ordinateur s'inscrivit en lettres rouges et lumineuses sur le minuscule voyant : VEUILLEZ INDIQUER VOTRE NOM, L'HEURE ET LE NUMÉRO OÙ ON POURRA VOUS JOINDRE. NOUS VOUS RAPPELLERONS DANS LA MATINÉE.

Tandis que le message s'effaçait pour se réimprimer, mais en caractères arabes, cette fois, Denny lâcha un juron. Alerter la police ? Allons donc ! pour qu'elle s'aventure dans le souk, il fallait qu'il y ait déjà au moins un cadavre sanglant gisant dans la poussière.

Hâtant le pas, il composa le numéro de son chef de chantier. Pas de réponse. Il essaya alors le bureau des antiquités, maître d'œuvre du palais qu'il construisait. À nouveau, ce fut un répondeur automatique qui se manifesta.

Les hommes qui le suivaient avaient, eux aussi, accéléré l'allure. Ils se rapprochaient et Denny se rendit compte qu'en revenant vers le chantier, il leur facilitait la tâche. Là-bas, il n'y aurait personne. Ils pourraient le tuer sur le pont ou sur le site même, l'enterrer sous les murs qu'il était en train d'édifier et on ne retrouverait jamais son corps.

Couvert de sueur, il se mit à courir et composa le numéro d'appel de l'antenne locale du Gouvernement mondial. Trois lettres rouges apparurent sur l'écran : oui ?

Il rapprocha le bracelet électronique de ses lèvres et dit d'une voix haletante dans le micro miniaturisé :

— Passez-moi la Sécurité. C'est urgent !

— Sécurité écoute, fit instantanément une voix masculine au timbre grave.

C'est au moins un être humain !

— Ici Denny McCormick du...

Il fit brutalement halte et manqua de déraiper dans une flaque de boue à la vue d'un second groupe de trois hommes qui lui bloquaient le chemin.

— Oui, monsieur McCormick. Que pouvons-nous faire pour votre service ? demanda la voix tenue.

Rien, comprit Denny.

Avisant à sa gauche un vieil escalier de pierre qui grimpait à l'assaut d'une façade, il se rua vers lui. Les trois individus s'élancèrent ventre à terre à sa poursuite en beuglant.

Dès qu'il eut atteint la terrasse, il se mit à courir mais, trente mètres plus loin, le toit s'achevait abruptement sur un mur aveugle servant de soutènement à l'une des arches qui enjambaient la rue. Quand il se retourna, il vit les six hommes qui fonçaient droit sur lui. Alors, sans réfléchir davantage, il sauta. Une chute de deux étages ! Mais la boue qui recouvrait le sol amortit le choc et Denny, après un roulé-boulé magistral, se releva et reprit sa course. Cette fois, au lieu de prendre la direction du chantier, il s'enfonça à l'intérieur du souk. *Est-ce que le vieux m'a tendu un piège ?* se demanda-t-il avec fureur tout en détalant.

Il ne tarda pas à se perdre dans le dédale des ruelles obscures. Mais, et c'était déjà ça, il avait semé ses poursuivants.

Si seulement je réussissais à retrouver la rue des Chaudronniers... ou même les échoppes des marchands de tapis...

Mais, dans les sombres venelles, toutes les boutiques étaient closes. Pas âme qui vive. C'était la première fois que Denny voyait le souk totalement fermé. On aurait dit que le quartier avait été entièrement évacué. Mais il savait que ses habitants étaient dans les maisons, qu'ils étaient aux aguets, toutes portes verrouillées, qu'ils attendaient le dénouement, l'instant où sa vie serait soufflée comme une chandelle. Et aucun ne lèverait le petit doigt pour porter secours à l'étranger, à l'homme marqué pour la mort.

Il aurait voulu leur cracher sa fureur, mais c'était en silence qu'il s'enfonçait à grands pas dans les ruelles désertées.

Soudain, il distingua deux jambes en haut d'un mur. Instinctivement, il se jeta dans une rue latérale et, se faisant aussi petit que possible, se coula dans l'encoignure de la première porte sur laquelle il tomba. Son cœur cognait dans sa poitrine.

Il vit passer devant lui les assassins armés de couteaux aux longues lames effilées.

Alors, il émergea de sa cachette et rejoignit la rue qu'il avait quittée. Quand il leva la tête, il aperçut un turban à damiers sur une terrasse. Qui disparut mais pas assez vite pour lui échapper.

Dieu du ciel ! Il y en a partout !

En approchant de la rue suivante, il hésita. Un coup d'œil en arrière : personne. Il se plaqua contre la surface rugueuse du mur pour inspecter précautionneusement la ruelle qui coupait la venelle. Les deux Arabes qu'il avait mystifiés quelques instants plus tôt se rabattaient sur lui. L'un d'eux examinait les porches, l'autre avançait à grands pas... droit sur Denny. Il avait une petite radio collée à l'oreille.

Le fugitif aspira un grand coup, serra les poings et attendit. *Cela ne ressemblera en rien à une bagarre de chantier. Ils veulent ta peau.*

Quand le premier des deux Arabes arriva à l'intersection, Denny bondit et lui expédia un coup de pied dans le bas-ventre. L'autre poussa un cri et se plia en deux. L'architecte en profita pour l'assommer d'un jab sur la nuque avant qu'il eût touché terre et il s'empara du couteau. Le complice chargea alors en brailant. Denny l'attendit de pied ferme. Il fit même un pas dans sa direction. L'Arabe s'immobilisa à quelques mètres de lui, l'arme prête.

Oui, tu peux te payer le luxe d'attendre que tes copains s'amènent pour t'aider à étripier la volaille, hein ?

Avec un rugissement de rage qui le surprit lui-même, il se jeta sur l'aspirant tueur désorienté qui tenta de battre en retraite mais, plongeant comme un demi de mêlée, Denny lui fit une clé aux jambes qui le déséquilibra, pivota sur lui-même et enfonça son poignard dans l'épaule de son adversaire qui exhala un cri de douleur et lâcha son arme. Maintenant, la lame était à quelques centimètres de la gorge de l'Arabe aux yeux écarquillés par la souffrance et la terreur.

Denny lui cracha en pleine face, le désarma et prit ses jambes à son cou. *Domage que je ne connaisse pas assez bien le gaélique pour l'injurier comme il faut !*

Il tourna au coin de la rue sans rien voir et continua de courir jusqu'au moment où il eut l'impression que sa poitrine allait éclater. Alors, il s'arrêta, se plia en deux, un couteau dans chaque main, et, haletant péniblement, il s'efforça de reprendre son souffle.

Il leva la tête. Au-delà des arceaux de la ruelle, il distinguait, à sa droite, la lune presque à son plein qui dérivait, sereine, dans le ciel ténébreux. *Arrête de ricaner en me regardant,* lança-t-il à l'adresse de l'Homme dans la Lune. Juste à la verticale, une étoile luisait sans clignoter : Île Un qui montait à son zénith.

Peut-être que je pourrais maintenant lancer un appel...

Mais quand il se retourna, il comprit qu'il était trop tard. Debout sur un toit voisin, un homme parlait dans sa radio portative. Denny était acculé dans une sorte de cour ceinturée par de hauts murs et l'alignement des échoppes hermétiquement closes. Trois rues s'ouvraient devant lui et dans chacune d'elles un groupe d'assassins avançait lentement, convergeant sur lui.

Trois... cinq... huit en tout. Neuf avec l'autre qui est sur le toit. Neuf contre un. Je suis mal parti. Je dois être fichtrement important pour que l'on ait mobilisé toute cette armée ! Mais pourquoi ? Pourquoi moi ?

Une partie de lui-même s'étonnait : il n'éprouvait ni peur, ni affolement, ni même de colère à l'idée que quelqu'un prenait tant de peine pour le faire passer de vie à trépas. Il tremblait mais c'était d'excitation – une excitation presque joyeuse. *Bon Dieu ! pensa-t-il. Faut-il que nous soyons encore restés des guerriers païens derrière notre vernis de courtoisie*

et d'aimable verbiage !

Et, lançant à pleins poumons un inintelligible cri de guerre, il chargea dans la rue du milieu où il n'y avait que deux hommes.

Ils firent front. Quand il fut à bonne distance, il se jeta, le poignard droit levé, sur l'un des Arabes, l'obligeant à esquiver, et doubla d'un coup du poignard qu'il tenait de la main gauche. Un cri de douleur fusa et il se rendit compte que c'était de sa propre gorge qu'il sortait. Fulgurante, une souffrance brûlante le déchira. Ses jambes ployèrent sous lui et il s'écroula. Vision de dents scintillantes, de longues lames perfides qui dansaient au-dessus de lui...

Une lueur éblouissante l'aveugla soudain et les poignards, les visages, tout s'évanouit d'un seul coup.

Son poing crispé sur la plaie qui lui entaillait le flanc, Denny, perdant son sang en abondance, se mit à plat ventre en gémissant et essaya de comprendre ce qui s'était passé. La douleur lui brouillait la vue.

Cette lumière provenait des phares d'une voiture. *Une voiture ? Dans le souk ?* Quelqu'un en uniforme noir... *un chauffeur ?*... se pencha sur lui, attentif, tourna la tête et dit quelques mots en arabe sur un débit précipité. De la voiture, une voix lui répondit.

Le chauffeur prit Denny par les aisselles et le mit debout. La douleur s'intensifia et le blessé cria en portant les deux mains à sa blessure.

— Avancez ! le pressa le chauffeur. Vite !

Chaque fois que Denny faisait un pas, il avait l'impression qu'une pince chauffée au rouge lui fouaillait le ventre. Il s'appuyait de tout son poids sur le chauffeur qui, bien qu'il fût beaucoup plus petit, le soutenait et, moitié le poussant, moitié le halant, l'entraînait vers l'auto. En dépit du vertige qui l'emportait, Denny vit que c'était une gigantesque limousine noire. *Qui diable peut se servir d'un de ces antiques zeppelins ?* se demanda-t-il à travers les affres de la souffrance.

Le chauffeur réussit à ouvrir la portière arrière sans le lâcher et il le poussa au fond du véhicule. Chaque mouvement était une torture mais le martyre de Denny s'atténua quelque peu quand il se courba pour entrer.

Il y avait quelqu'un à l'intérieur qui l'aida à s'allonger sur la banquette. Denny, vidé de ses forces, ne bougeait plus. Il sentit que le chauffeur lui repliait les jambes. La portière claqua. Il faisait noir. Trop noir pour distinguer quoi que ce soit. Une voix de femme lui parvint. Elle parlait en arabe. Il était question d'un médecin. Il y eut une légère secousse quand la voiture démarra. Denny perdit conscience.

Quand il rouvrit les yeux, il était toujours couché sur la banquette de la limousine et la femme, son visage invisible dans l'ombre, était agenouillée à côté de lui. On devait avoir baissé les vitres car le vent de la nuit agitait son épaisse chevelure et sa caresse fraîche effleurait la joue de Denny.

À moins que ce soit elle qui me caresse ?

— Je délire, ce n'est pas possible, balbutia-t-il.

— Chut ! Ne bougez pas. Un médecin va bientôt vous examiner.

Elle parlait bas, d'une voix presque rauque.

La limousine filait dans la nuit. De l'autre côté des fenêtres glissaient les façades de hauts bâtiments modernes. *Rue Rachid ?* En tout cas, le souk était loin.

— Je vais... mettre du sang... partout, dit-il faiblement.

— Cela n'a pas d'importance.

Quand ils traversèrent une place dégagée, la lune éclaira la femme. Jamais Denny n'avait vu visage aussi exquis. Des yeux noirs fendus en amande, des pommettes hautes, un menton

à la fois énergique et délicat, un nez dont le dessin avait toute la noblesse de l'Arabie.
Un ange arabe sorti tout droit du paradis coranique.
Peut-être que je suis mort et qu'on m'a dirigé par erreur chez Mahomet, songea Denny.
Il n'avait aucune intention de demander le registre des réclamations.

Ils s'intitulaient le Gouvernement mondial mais c'était un titre exagérément ambitieux et il y avait certainement des endroits de la Terre où ils ne gouvernaient rien du tout. Les conseils d'administration des grandes multinationales, par exemple.

De Paolo était un homme admirable à sa façon. Il avait fait en sorte que tout le crédit de l'arrêt de la course aux armements et de la destruction des arsenaux nucléaires allât au Gouvernement mondial mais, si vous voulez mon opinion, ce sont les gros consortiums – comme ceux qui ont construit Île Un – qui se sont finalement rendu compte que la guerre nuisait à leurs profits. Quand ils commencèrent à mettre l'embargo sur les fournitures stratégiques, le Gouvernement mondial put « persuader » les nations de renoncer à leur panoplie atomique.

Une phase nouvelle s'ouvrit alors dans laquelle les grandes nations (entendez les consortiums) utilisèrent leur puissance économique contre les petites tandis que le Gouvernement mondial, impuissant, comptait les coups. C'était une guerre planétaire, ni plus ni moins, une guerre économique et écologique où l'on faisait secrètement appel aux manipulations météorologiques et à diverses autres armes d'environnement. Pas toujours secrètement, d'ailleurs.

Nous, sur Île Un, nous étions évidemment sous la coupe des consortiums. Que cela nous plût ou non...

*Cyrus S. Cobb,
enregistrements en vue
d'une autobiographie officielle.*

David, revêtu d'un peignoir bleu ciel, fourrageait dans les placards du coin cuisine mais il ne quittait pas Evelyn des yeux.

Cette baignade avait été agréable et, maintenant, assise devant le feu crépitant qui embaumait le pin, enveloppée dans une serviette de bain corail démesurée, la jeune fille, le regard fixé sur les flammes, paraissait beaucoup plus détendue.

— L'alcool est l'une des rares choses que nous ne produisons pas nous-mêmes, lui expliquait David. Nous devons l'importer. Nous consommons surtout de l'eau-de-vie lunaire en provenance de Séléné. D'après ce que l'on dit, ce serait un mélange de vodka artisanale et de carburant pour fusées. Mais je dois avoir quelques bouteilles de vin de la Terre... et un tord-boyaux fabriqué au Tennessee.

Evelyn s'adossa confortablement aux gros coussins qu'elle avait disposés par terre.

— Vous voulez dire que personne ne possède son petit alambic personnel, chez vous ?

— Pas à ma connaissance, répondit David en secouant la tête.

— J'imagine qu'il n'y a pas de voleurs, non plus ?

Il sourit.

— Et pas davantage de percepteurs.

— Eh bien, ça ne m'étonne pas qu'on surnomme Île Un le Petit Paradis !

David finit par mettre la main sur sa cave.

— Ah ! Voilà. J'ai du chablis californien. Ou bien...

— Le chablis ira très bien.

— Seulement, il n'est pas très frais. Je peux le mettre à rafraîchir, si vous voulez.

— Non, c'est inutile.

— Il va aussi falloir penser au dîner, enchaîna David en se mettant en quête de verres. Vous avez le choix : lapin, poulet ou chèvre.

— Chèvre ? répéta Evelyn avec une grimace de dégoût.

— Ne parlez pas sans savoir. Attendez d'y avoir goûté. C'est meilleur que le mouton...

— J'en doute.

— ...et, ici, les chèvres sont des animaux très utiles : elles éliminent les déchets, fournissent du lait, du crin et de la viande.

— Je préférerai quand même le poulet.

David sortit du réfrigérateur un verre givré qu'il remplit de vin à l'intention de son invitée, se servit un whisky à l'eau et rejoignit Evelyn devant le feu. Quand il s'accroupit pour lui donner son verre, il sentit la chaleur de l'âtre roussir les poils de son bras nu.

Evelyn prit le verre qu'il lui tendait de la main gauche sans cesser de maintenir de la main droite la serviette serrée autour de son corps. L'idée qu'elle se faisait de la pudeur amusa David qui sourit intérieurement. La sortie de bain qui la couvrait comme un sarong révélait avec générosité une ample surface de peau douce et blanche – les épaules, les bras, les cuisses. *Elle a une gorge splendide*, songea-t-il en se demandant quel effet cela ferait de l'embrasser.

Mais au lieu de passer à l'acte, il sortit deux rations de poulet du frigo et glissa les plats tout prêts dans le four à micro-ondes dont il régla la pendule.

— Le dîner sera prêt dans une demi-heure, annonça-t-il en s'asseyant sur le sol à côté d'Evelyn.

— C'est si long que ça ?

— Ça pourrait être cuit en trois minutes mais j'avais pensé que vous préféreriez déguster l'apéritif en prenant votre temps.

Une expression bizarre se peignit sur les traits de la jeune fille qui, finalement, ne put se retenir :

— C'est que je meurs de faim, David ! Je n'ai rien mangé depuis ce matin 11 heures.

— Oh ! Je suis désolé. (Il se leva d'un bond.) Si j'avais su que...

— Vous n'avez pas faim, vous ?

— Si, un peu, mais je peux rester longtemps sans manger.

— Eh bien, pas moi.

Il alla couper quelques tranches de fromage et lui ramena par la même occasion un paquet de biscuits. Quand elle se mit à les grignoter, il remarqua que le bruit qu'ils faisaient sous sa dent couvrait le craquement des bûches. Cela aussi l'amusa. La chaleur combinée du feu et du whisky avaient un effet relaxant et il se sentait bien. Il était assez près d'Evelyn pour pouvoir caresser son épaule nue rien qu'en tendant légèrement la main. Assez près pour humer son parfum. Mais il évitait de la toucher. *Impossible de deviner comment elle réagirait.*

Très vite, il se retrouva allongé sur le dos en train de lui parler de son travail de prévisionniste.

— Alors, cela n'a rien à voir avec la prévision météorologique ? fit-elle.

— Absolument rien. Le prévisionnisme – tel que j'entends le pratiquer – consiste à déterminer toutes les tendances économiques, sociales, technologiques afin de prédire

l'avenir – en détail. De manière assez détaillée, en tout cas, pour que le pronostic soit utilisable.

— Utilisable pour qui ?

David haussa les épaules.

— Pour tous ceux que cela intéresse. Le directoire, sans doute.

— Quel directoire ?

— Le groupe qui est propriétaire d'Île Un. Les cinq plus grandes multinationales de la Terre qui se sont associées en cartel pour construire l'Île.

— Ah oui... et le Gouvernement mondial a essayé de les convaincre de renoncer à la possession de la colonie et à la restituer aux peuples de la Terre.

— Il n'y a guère de chance pour que le directoire en fasse cadeau au G.M. dans la mesure où il contrôle l'énergie que le satellite solaire que nous avons édifié fournit à la Terre.

— Hmm.

Evelyn appuya sa joue sur sa main. La blancheur de son bras nu ressortait sur les motifs bariolés du somptueux coussin oriental sur lequel elle était à demi étendue.

— Êtes-vous un bon prévisionniste ? Est-ce que vos prédictions se réalisent ?

— Je n'ai pas encore commencé à en faire. Pas pour l'usage public. J'essaie de comprendre la nature de toutes les forces en jeu. Après, les prévisions viendront tout naturellement. Comme la pluie qui tombe.

Evelyn haussa un sourcil.

— Mais vous devez sûrement en avoir fait quelques-unes... de temps à autre ?

— Euh... oui, quelquefois.

— Lesquelles, par exemple ?

David réfléchit un instant.

— Eh bien, l'année dernière, j'ai déterminé avec une marge d'erreur d'un demi pour cent le montant du produit régional brut de l'Europe de l'Ouest, de l'Eurasie, du Moyen-Orient et de l'Amérique du Nord. L'écart a été un peu plus important pour la Chine et l'Asie du Sud-Est. Je n'ai fait de prévisions ni pour l'Amérique du Sud ni pour l'Afrique. Il y a trop d'agitation politique, là-bas.

— Ce n'est pas rigolo-rigolo !

— Mais c'est important.

— J'imagine.

— Il est indispensable de connaître le R.R.B. à l'avance si l'on veut établir des plans de développement régional efficaces.

— Faites-moi une prévision, demanda Evelyn en tirillant sur l'ourlet du peignoir de David. Mais plus intéressante.

Il vida le fond de son verre.

— Eh bien, compte tenu du rythme de construction des satellites solaires que fabrique Île Un, nous serons en mesure d'alimenter en énergie tout l'hémisphère Nord en...

— Oh non ! Vos chiffres et vos statistiques, vous pouvez les garder ! C'est une prévision politique que je veux.

— La politique, c'est la bouteille à l'encre. Il y a trop de variables.

— Mais c'est essentiel. Comment voulez-vous obtenir des prédictions exactes si vous ne faites pas intervenir les facteurs politiques ?

— Vous avez raison.

— Vous avez réfléchi à la prévision politique, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Comment procédez-vous ? Vous fourrez toutes les données dans l'ordinateur ?

— Les ordinateurs jouent effectivement leur rôle.

— Qu'est-ce qu'ils disent de la situation politique ?

Il la regarda. Elle lui souriait. Les reflets des flammes dansaient sur ses épaules nues et sur ses longs cheveux blonds.

— Eh bien, on assiste actuellement à une réaction anti-Gouvernement mondial généralisée. Le mouvement est encore faible et manque d'organisation mais il y aura bientôt une éruption violente. Cela commencera en Amérique latine. Après, je pense que ce sera au tour de l'Afrique. Un certain nombre de nations essaieront de faire sécession...

— Mais elles ne peuvent pas !

— Si. À condition qu'elles soient assez fortes et que les facteurs voulus soient réunis.

— Quels facteurs ?

David hocha la tête.

— J'aimerais le savoir. C'est justement ce que je cherche à découvrir. Il existe évidemment un rapport de cause à effet entre le revenu par tête d'habitant et la stabilité politique mais c'est beaucoup plus compliqué que ça. Il semblerait que les phénomènes météorologiques aient des conséquences sur la stabilité politique, surtout dans les pays pauvres où un ouragan peut détruire toute la récolte d'une année...

— Mais le Gouvernement mondial ne laissera sûrement pas des nations rompre leur allégeance. On en reviendrait à la situation d'autrefois, du temps des Nations Unies.

— Le G.M. n'a aucun moyen de les en empêcher à moins de leur déclarer la guerre.

— Mais les consortiums les laisseront-ils proclamer leur indépendance ? Avec les sommes fabuleuses qu'ils ont investies dans des pays comme l'Argentine ou le Brésil... sans compter l'Afrique ?

David sursauta.

— Les consortiums ? Ils ne se mêlent pas de politique.

— Allons donc !

— Marginalement, peut-être. Mais le Gouvernement mondial ne leur permettra jamais d'acquérir une puissance politique capable d'être une force...

La sonnette du four retentit.

— Je crois qu'il faut passer à table.

Evelyn n'abandonna la discussion qu'à contrecœur.

— Je devrais peut-être me rhabiller, non ?

— Vous savez, ce n'est pas un dîner protocolaire, dit David railleur.

— Mes vêtements sont là-dedans ? fit-elle en tendant le doigt vers la machine à nettoyer.

Il alla les récupérer et, tandis qu'Evelyn disparaissait dans la salle d'eau, il mit le couvert et sortit une bouteille de vin blanc du Chili. Il était en train d'apporter les assiettes fumantes quand la jeune fille revint, habillée de pied en cap. Il la fit s'asseoir et servit le vin. Ils trinquèrent et Evelyn se jeta voracement sur son assiette. *Elle mange comme... comme un vautour*, songea David qui la regardait faire.

Elle tenta à plusieurs reprises de ramener la conversation sur les prévisions mais, chaque fois, David changea de sujet. Il méditait sur le poids politique que représentaient les consortiums. *Le directoire a la haute main sur toute l'énergie fournie par les satellites solaires, c'est un fait. Et cela constitue une force politique. Comment ne m'en étais-je pas rendu compte plus tôt ? Je suis stupide. Pas étonnant si le Dr Cobb essaie de me faire changer de métier !*

— C'est délicieux, dit Evelyn, un peu agacée par le silence de David.

— Vous savez, je n'ai rien fait de plus que régler le thermostat du four. Ce sont des plateaux dîners préemballés. On va les chercher dans les magasins des villages.

Et comment des rebelles comme les révolutionnaires d'Amérique latine se procurent-ils leurs armes et leurs munitions ? Si les consortiums voulaient affaiblir le Gouvernement mondial...

Evelyn contemplait sa cuisse de poulet d'un air admiratif.

— Il y a longtemps que je n'ai pas vu quelque chose d'aussi succulent dans la joyeuse Angleterre, c'est moi qui vous le dis.

David fit un effort pour lui donner la réplique.

— Nous n'avons que des produits frais, sans conservateurs ni autres cochonneries. C'est faisable quand on n'a affaire qu'à une petite population.

— Cela ne vous gêne pas de vivre aussi bien alors que, sur la Terre, des milliards de gens ont faim et sont dans la misère ? demanda-t-elle en s'essuyant la bouche avec sa serviette.

— Je ne sais pas. Je n'ai jamais tellement pensé à ça.

— Vous devriez.

— Et vous ? riposta David. Ça ne vous gêne pas de venir vous installer ici en abandonnant ces milliards d'affamés et de misérables à leur sort ?

Elle le dévisagea un instant. Il y avait de la surprise dans les profondeurs océaniques de ses yeux. Enfin, elle baissa la tête sur son assiette et murmura :

— Oui, sans doute, cela devrait me gêner.

Il tendit le bras par-dessus la table et lui prit la main.

— Allons ! Je vous taquinais seulement.

— Ce n'est pas très drôle, vous ne trouvez pas ?

— Écoutez ! Nous faisons des choses formidables, ici, des choses qui rendront des services considérables à la Terre. Nous construisons des satellites solaires...

— Pour fournir de l'énergie à ceux qui ont les moyens de la payer.

David reposa sèchement sa fourchette.

— Il faut bien que quelqu'un paie les frais de construction et de fonctionnement. Figurez-vous que les satellites ne se fabriquent pas tout seuls.

— Total, les riches deviennent encore plus riches tandis que les pauvres continuent de crever de faim.

Il n'y a pas moyen de discuter avec cette fille !

— Et les travaux de biologie moléculaire que nous effectuons sur Île Un ? On est en train de créer des bactéries spécialisées qui fixeront l'azote des plantes céréalières comme le blé et l'orge. Il n'y aura plus besoin de fertilisants. Les cultures vivrières reviendront meilleur marché et le rendement sera amélioré. Et cela fera baisser la pollution...

— Ce seront les grosses et riches exploitations en société qui en bénéficieront en premier lieu et elles pourront ainsi étrangler les petits paysans individuels. La disette sera encore aggravée dans les pays sous-développés.

— Vous êtes têtue !

— Et vous, vous n'avez jamais mis les pieds sur la Terre. Vous n'avez jamais vu la pauvreté, la faim, le désespoir.

David ne trouva rien à répondre.

— Vous devriez y aller, insista Evelyn. Faire un tour en Amérique latine, en Afrique ou en Inde, histoire de voir comment les gens meurent de faim dans les rues.

— Je ne peux pas. On ne me laisserait pas partir.

— Qui ça, « on » ?

— Le Dr Cobb, fit-il avec un haussement d'épaules. C'est lui qui prend toutes les décisions.

— Le Dr Cobb ? Pourquoi vous empêcherait-il de visiter la Terre ? Il ne peut pas vous retenir...

— Oh mais si !

J'ai eu tort de parler de lui. David se sentait brusquement désemparé. *Maintenant, elle va vouloir tout savoir.*

— Expliquez-moi un peu comment il pourrait vous interdire de quitter Île Un ! Vous êtes un citoyen libre, vous avez des droits !

Il leva la main.

— C'est une longue histoire et je ne peux vraiment pas entrer dans les détails.

La soudaine expression de colère d'Evelyn fit place à la simple curiosité.

— Voulez-vous dire qu'il s'agit d'informations confidentielles ? Ou d'une sorte de secret des consortiums que Cobb vous a fait jurer de ne pas dévoiler ?

— Je ne peux pas parler de ça.

— Vraiment ?

— Je suis très content, vous savez. Je n'ai à me plaindre de rien. Je mène une vie très agréable, vous aviez raison de le souligner. Trop agréable, peut-être. Mais je regarde les nouvelles à la télé et mes recherches prévisionnelles m'obligent évidemment à me tenir au courant de tout ce qui se passe sur la Terre.

— Ce n'est pas pareil. Les données économiques et les rapports techniques, c'est bien joli mais ce n'est pas la même chose qu'être sur le terrain.

— Je sais. Peut-être qu'un jour...

Evelyn préféra ne pas insister, à la grande satisfaction de David, et ils achevèrent le repas en silence.

— Il va falloir que je rentre, annonça la jeune fille tandis qu'il mettait les assiettes dans le panier du lave-vaisselle. J'ai eu une journée longue et fatigante et mes parcours d'orientation commencent demain.

Vous pourriez rester là, fit David dans son for intérieur. Mais il dit tout haut :

— D'accord. Je vous raccompagne.

Il alla se changer dans la salle d'eau. Quand il en ressortit avec un short propre et un pull, Evelyn lui demanda de but en blanc :

— On ne va pas refaire tout le chemin à pied, j'espère ?

Elle avait l'air presque terrifiée et il s'esclaffa :

— Non, n'ayez pas peur. J'ai ma bécane.

Elle poussa un intense soupir de soulagement et prit son sac. David sourit et s'effaça pour la laisser passer.

Dehors, il faisait nuit. Les miroirs solaires n'étaient plus dirigés sur les sabords du cylindre et quand la porte se fut refermée avec un déclic, David et Evelyn se trouvèrent plongés dans les ténèbres.

— Il n'y a pas d'étoiles, murmura la jeune fille. Je ne vois strictement rien.

David la prit par le bras.

— Ne vous en faites pas. Votre vision sera accoutumée dans une minute. (Ils se turent. Enfin, le garçon reprit la parole :) Vous voyez ? À gauche, un peu en haut... ce sont les lumières d'un village. Et juste au-dessus de votre tête, il y a une voie commerçante. Votre résidence est par là, plus bas.

— C'est... oui, je vois.

La voix d'Evelyn était désincarnée, vacillante, nerveuse. David se mit en devoir de la

rassurer :

— Il y a des gens qui ont inventé des constellations à partir des lumières qui sont au-dessus de nous en les reliant par des lignes imaginaires qui dessinent des figures. Et il y a même eu un dingue qui s'en est servi pour tirer des horoscopes !

Elle ne rit pas.

— Restez là et ne bougez pas. Je vais chercher le cyclo. Il est à deux pas.

— D'accord.

Mais Evelyn ne manifestait pas une assurance débordante.

David contourna son « rocher » et actionna la commande d'ouverture du garage. *N'y aurait-il donc pas d'obscurité réelle sur la Terre ? J'avais toujours cru que la nappe de smog au-dessus des villes est si dense que l'on ne voit jamais les étoiles.* La porte de la remise coulisssa et ses murs fluorescents s'illuminèrent. Evelyn se précipita vers cette pâle lueur tandis que David sortait la cyclette de cette espèce d'étroit cagibi.

— Il n'y a qu'un seul siège, l'avertit-il. Il va falloir que vous montiez derrière et que vous vous accrochiez ferme.

— Je préfère cela à la marche à pied.

Il se mit en selle et l'aida à s'installer. Elle dut relever sa jupe qui lui arrivait à la hauteur des genoux pour enfourcher la machine.

— Vous êtes prête ?

Elle se cramponna à la taille de David. Il n'y avait rien d'autre pour se retenir. « Prête. » Son souffle caressa la nuque du garçon.

Il tira sur le démarreur et le moteur électrique commença à ronronner. Empoignant le guidon à deux mains, il embraya et l'engin se mit à rouler le long du sentier dont ils avaient fait l'ascension quelques heures plus tôt.

— Vous ne refermez pas le garage ?

— Pas la peine, répondit David en haussant un peu la voix pour que le sifflement du vent qui le giflait ne la couvre pas. Je vous ai dit qu'il n'y a pas de voleurs, ici.

— Évidemment, rétorqua-t-elle. On se demande bien pourquoi il y en aurait.

La bécane n'allait pas très vite mais c'était bon de rouler, de sentir la caresse de la brise, les bras d'Evelyn autour de sa taille, sa joue contre la sienne. David gardait le silence, le moteur vrombissait, le phare projetait une flaque de lumière sur le paysage enténébré.

Sur une impulsion subite, David quitta soudain le chemin et s'engagea sur une piste cahoteuse.

— Il faut absolument que je vous montre quelque chose, lança-t-il à Evelyn sans se retourner. Vous avez eu l'air tellement déçue de ne pas voir d'étoiles !

— Mais je dois rentrer.

— Nous n'en aurons que pour une ou deux minutes.

Le sentier grimpait ferme, c'étaient de vraies montagnes russes et David était obligé de faire des zigzags. Il aurait pu s'épargner ces tours et ces détours et filer tout droit : il lui aurait suffi de mettre la batterie de réserve en service. Mais pas la nuit. Et surtout pas avec un passager qui risquait d'être éjecté.

Ils finirent par arriver en terrain plat et ils aperçurent le lampadaire solitaire de l'aire de parcage devant lequel David arrêta son cyclo, car il se rappelait l'appréhension d'Evelyn dans l'obscurité. Il dégagea la béquille et aida la jeune fille à descendre.

— Par ici, dit-il en la guidant vers l'épais obturateur métallique de la bulle d'observation.

Il n'y avait évidemment pas de lumière à l'intérieur pour éviter les reflets sur les parois de plastoverre qui auraient empêché de voir. Ils entrèrent. David referma le panneau et la lueur

chétive du lampadaire s'évanouit.

Evelyn exhala une exclamation étranglée. Pour la seconde fois.

C'était comme si l'on était au cœur de l'espace. La bulle était en saillie telle une cloque sur la surface du massif cylindre de la colonie et ses parois transparentes les enveloppaient intégralement. On aurait dit que rien ne s'interposait entre eux et les étoiles.

Evelyn tendit le bras en chancelant et David la serra contre lui.

— J'ai cru que je tombais, fit-elle dans un souffle, interloquée.

— La gravité est très faible, ici, expliqua David sans la lâcher.

— Seigneur ! C'est... stupéfiant ! Grandiose ! Ces étoiles... il doit y en avoir des millions !

David aurait pu lui donner le chiffre exact – il lui aurait suffi d'interroger son communicateur – mais il garda le silence. Il regardait l'univers, les astres qui étincelaient, poussière de diamants saupoudrant la nuit infinie de l'éternité, et il essayait de voir ce spectacle avec les yeux d'Evelyn. En vain. Mais il sentait s'accélérer le pouls de la jeune femme et son propre cœur battait plus vite.

— Elles bougent ! Elles tournent !

— C'est nous qui tournons. La colonie est animée d'un lent mouvement de rotation afin de maintenir une certaine force de gravité. C'est cela qui donne l'impression que les étoiles tournent autour de nous.

— Comme c'est étrange...

Il sourit dans l'obscurité.

— D'ici une ou deux minutes, la Lune va se montrer.

Elle se leva dans toute sa majesté. Elle était presque à son plein et sa lumière froide baignait le dôme, éclairant le visage d'Evelyn qui, le sourire aux lèvres, paraissait en proie à une intense surexcitation.

— Mais elle n'a pas le même aspect ! s'exclama-t-elle. Elle a la même taille mais elle a l'air différente.

— Nous sommes à la même distance de la Lune que l'est la Terre. C'est pour cela qu'elle semble avoir le même diamètre apparent.

— Mais on ne voit pas l'Homme de la Lune !

— Parce que notre angle de vision est dévié de soixante degrés par rapport à celui que l'on a sur la Terre. Nous voyons des régions de la surface lunaire qui sont invisibles de la planète. Regardez... cette espèce de gros œil-de-bœuf, en bas. C'est la Mer Orientale. Au-dessus, à droite, tout près de l'équateur, c'est le cratère de Kepler. Et, tout à côté, vous avez Copernic. On ne peut pas les voir tous les deux en même temps depuis la Terre.

— Qu'est-ce que c'est que ces points lumineux ?

— Les mines ouvertes de l'Océan des Tempêtes. C'est de là que viennent tous les matériaux de base de la colonie.

— Où est Séléné ?

— Elle est trop loin vers l'est, on ne peut pas la distinguer. D'ailleurs, il n'y aurait pas grand-chose à voir : elle est presque entièrement souterraine.

— Oh !

Evelyn semblait désappointée.

— Le Dr Cobb a choisi le site L4 pour la colonie parce qu'il tenait à avoir vue sur la Mer Orientale. D'après lui, c'est la plus belle formation du sol lunaire.

— Il est certain que c'est... impressionnant.

— Jadis, il y a des années de cela, quand on a commencé à penser à construire des colonies dans l'espace, on supposait qu'elles seraient installées sur le site L5, de l'autre côté de la

Lune. Mais le Dr Cobb a persuadé le directoire d'édifier Île Un en L4 – pour des raisons d'ordre purement esthétique.

Evelyn lui sourit :

— Et ces espèces d'usuriers véreux qui constituent le directoire se sont rendus à ces arguments... esthétiques ?

David se mit à rire.

— Non, mais le Dr Cobb leur a fait valoir qu'en jetant leur dévolu sur la position L5, ils auraient vue sur l'autre face de la Lune qui est non seulement un panorama sinistre mais qui est, en outre, émaillée de configurations géographiques baptisées de noms russes comme le cratère de Tsiolkovsky et la *Mare Moscoviens*. Et le directoire est encore suffisamment anticommuniste pour se laisser influencer par des raisons aussi ineptes.

— Je n'en suis pas autrement étonnée.

La Lune glissait sereinement dans l'espace sous leurs yeux et David indiqua à Evelyn des sites qui n'avaient guère de signification pour elle : le « coin des physiciens » regroupant les cratères Einstein, Roentgen, Lorentz et quelques autres, les nervures brillantes de Tycho, les montagnes raboteuses à l'éclat éblouissant, la sombre et plate étendue de l'Océan des Tempêtes qui venait lécher le pied des cimes.

Finalement, la Lune disparut et le dôme se retrouva plongé dans le noir. Il n'y avait plus que les étoiles.

David serra Evelyn dans ses bras et l'embrassa. Elle s'abandonna à son étreinte, le souffle coupé, puis le repoussa doucement.

— Il faut vraiment que je rentre.

Elle avait presque l'air de s'excuser.

David eut fugitivement la tentation de pousser son avantage mais, au lieu d'insister, il s'entendit dire :

— Très bien. Retournons au cyclo.

— C'était beau, David. Merci.

— Merci, fit-il à son tour en ouvrant le panneau.

— Merci de quoi ?

Elle était étonnée.

— D'avoir apprécié.

Ils se mirent en marche. Evelyn frissonnait.

— Vous avez froid ?

Elle secoua affirmativement la tête en se pelotonnant sur elle-même.

— Je croyais vous avoir entendu dire qu'il ne faisait jamais froid chez vous.

Ils étaient arrivés au cyclo.

— Il ne fait pas froid. Mais prenez ça. (Il sortit de la sacoche un poncho en peau de chèvre.) Mettez ce vêtement. Il ne faudrait pas que vous vous enrhumiez dès la première nuit !

Elle enfila le poncho.

— Et vous ?

— Je ne m'enrhumé jamais. Je suis immunisé.

— Immunisé ?

David confirma d'un hochement du menton tout en actionnant le démarreur.

— On m'a rendu invulnérable à toutes les maladies connues.

La machine roulait. Evelyn, cramponnée au torse musclé de David, le visage collé sur son dos puissant, se disait : *Oui, c'est bien lui. Tout ce que j'ai à faire, c'est de m'arranger pour qu'il se déboutonne, qu'il parle librement.* Elle se frotta la joue contre l'omoplate de David.

Cela devrait être amusant tout plein !

Quand ils furent parvenus au village où étaient installés les services administratifs et les logements, David arrêta sa mécanique sous un lampadaire pour que la jeune fille fouille dans son sac à la recherche du papier portant sa nouvelle adresse – son adresse définitive.

— Ils m'ont vidée du pavillon de quarantaine ce matin même, tambour battant, pour m'expédier là, expliqua-t-elle en fourrageant dans le mystérieux assortiment d'impedimenta que contenait ledit sac, et avant même que j'aie eu le temps de reprendre mon souffle. Cobb m'a appelée... Ah ! la voici !

David prit connaissance de l'adresse et du numéro de l'appartement et se remit en route. Deux rues plus loin, il fit halte devant un gracieux bâtiment de quatre étages au toit plat hérissé de balcons qui paraissaient flotter dans l'air. Les fenêtres des maisons du village étaient allumées mais il n'y avait pour ainsi dire pas un chat dans les rues calmes bien que, par rapport aux usages de la Terre, il fût encore très tôt.

En silence, Evelyn suivit David dans le hall d'entrée de l'immeuble. Elle lui sourit quand, dans l'ascenseur, il appuya sur le bouton du second.

Elle ouvrit la porte de son appartement en effleurant la plaque d'identification du bout des doigts.

— Voulez-vous un peu de thé ou je ne sais quoi d'autre ? Je n'ai aucune idée de ce qu'il y a comme denrées dans la cuisine.

— Probablement du café. Nous produisons notre propre café, vous savez.

— Cela ne m'étonne pas.

Elle ôta le poncho qu'elle lança à la volée sur le divan et tendit le doigt vers les sacs de voyage posés devant la porte béante de la chambre.

— Je n'ai même pas encore eu le temps de déballer mes affaires.

David remarqua néanmoins que le lit était fait. Prêt à être occupé immédiatement.

— Excusez-moi un instant, voulez-vous ? (Elle entra dans la chambre. Quand elle en ressortit quelques instants plus tard, elle souriait.) Vous aviez raison. Il y a bien un récurateur à ultrasons dans les toilettes mais ni baignoire ni douche.

— Ils vous ont sûrement prévenue pendant votre briefing.

— Je n'y ai sans doute pas fait attention.

David s'assit sur le divan et replia le poncho tandis qu'Evelyn s'occupait du café. C'était un petit studio, le logement classiquement attribué aux nouveaux arrivants : une chambre, un living, une kitchenette, une salle d'eau. Spartiate. Quand même, il bénéficiait d'un balcon et de fenêtres qui donnaient sur de la verdure. Mais c'était la même chose pour tout le monde.

Avant même que David s'en fût rendu compte, Evelyn s'était assise à côté de lui et ils bavardaient en sirotant le café.

— Vous ne souffrez pas de la solitude ? lui demandait-elle. Les autres peuvent aller sur la Terre rendre visite à leurs amis et à leur famille quand ils le veulent. Mais être coincé ici en permanence, ça ne doit pas être drôle tous les jours.

— Ce n'est pas tellement épouvantable. J'ai des amis.

— Votre famille habite-t-elle aussi la colonie ?

Il secoua la tête.

— Je n'ai pas de famille.

— Ah bon ? Elle est restée sur la Terre ?

— Non. Je... je n'ai personne.

— Vous êtes seul au monde ?

— Franchement, je n'ai jamais envisagé les choses sous ce jour mais, au fond, c'est vrai. Je

suis seul au monde.

Evelyn demeura un moment sans parler. *On dirait une petite fille effrayée*, se dit David.

— Moi aussi, je me sens très seule, reprit-elle doucement. C'est... terrible d'être loin des miens, de tous mes amis.

Elle leva son visage vers lui et David l'embrassa. Elle resta quelques instants immobile, serrée contre lui, puis ses lèvres s'ouvrirent et, soudain, elle ne fut plus que passion déchaînée. Son corps se nouait à celui de David qui l'étreignit de toutes ses forces. Ils tombèrent sur le divan à la renverse, allongés côte à côte, et il entreprit de faire glisser sa robe.

— Pas comme ça, murmura-t-elle, un soupçon de rire dans la voix.

Elle se dressa sur son séant tandis qu'il caressait ses jambes souples et lisses et ôta sa robe. Une brève contorsion des hanches et elle fut nue. David commença à déboutonner sa chemise à son tour.

— Tss Tss ! chuchota-t-elle. (Elle l'embrassa à nouveau.) Laisse-moi faire. Étends-toi et ferme les yeux.

Il lui fallut beaucoup plus de temps pour le déshabiller qu'elle n'en avait mis à se dévêtir elle-même mais David n'y trouvait rien à redire. Il sentait sur lui les mains de la jeune fille, son corps, sa langue, la caresse de son épaisse chevelure sur ses cuisses. Il tendit les bras et l'attira à lui. Elle l'enfourcha comme elle avait enfourché la bécane et il explosa en elle.

À présent, il était dans la chambre. Sous un drap léger. Allongée près de lui, le menton dans la main, elle effleurait la poitrine de David du bout des doigts de sa main libre.

— Je crois bien que je me suis endormi, balbutia-t-il.

— Hm-mmm.

Elle se pencha sur lui pour l'embrasser. David répondit du tac au tac et ils refirent l'amour.

Ils étaient l'un contre l'autre. David regardait fixement le plafond qui se perdait dans l'ombre.

— Tu n'as plus peur du noir, maintenant ? fit-il.

— Non. C'est bon. Je te sens contre moi. Je ne suis pas seule.

— Je parie que tu ne dormais jamais sans ton ours en peluche quand tu étais petite.

— Bien sûr. Pas toi ?

— J'avais un terminal près de mon lit. Et, en face de moi, un écran mural. Mais je connais très bien les ours en peluche grâce à mes lectures.

— Tu as toujours été seul ?

— Oh ! je n'étais pas réellement seul. Il y avait toujours des tas de gens autour de moi... des amis, le Dr Cobb...

— Mais tu n'avais pas de famille ?

— Non.

— Pas même une mère ?

Il tourna son visage vers elle. Il n'était pas possible de distinguer l'expression d'Evelyn dans l'obscurité. Il ne discernait que le reflet lunaire de ses cheveux et la courbe d'une épaule nue.

— Je n'ai pas le droit de parler de ça, Evelyn, répondit-il d'une voix lente. Ils ne veulent pas donner matière à de grands articles à sensation avec mon histoire. Les médias se précipiteraient comme un essaim de mouches.

— Tu es le bébé éprouvette.

David laissa échapper un soupir.

— Alors, tu es au courant ?

— J'avais des soupçons. Sur la Terre, je travaillais dans la presse. Il y a des années que la rumeur circule.

— Je suis le résultat d'une sorte d'expérience génétique. Je ne suis pas né comme on naît habituellement. Ma gestation a eu lieu dans le laboratoire de biologie de la colonie. Je suis le premier – et le seul – bébé éprouvette au monde.

Evelyn resta longtemps silencieuse. David attendait qu'elle dise quelque chose, qu'elle le harcèle de questions. Mais non. Rien. Finalement, il lui demanda :

— Est-ce que cela t'embête ? Je veux dire...

Elle lui caressa la joue.

— Mais non, cela ne m'embête pas, grosse bête ! Je me demandais seulement... pourquoi t'ont-ils fait ça ?

Il lui raconta toute l'histoire par bribes. Sa mère appartenait à l'équipe technique qui avait construit Île Un. Elle était morte accidentellement, la poitrine broyée par une plaque d'acier d'une masse inexorable, bien que sans poids, qui s'était désarrimée tandis qu'elle la guidait pour la mettre en place sur la coque extérieure du cylindre.

Avant de mourir, elle avait pu faire savoir au médecin qu'elle était enceinte de deux mois et elle les avait suppliés de sauver le bébé. Elle n'avait pas eu le temps de leur dire qui était le père.

L'équipe biologique était déjà à l'œuvre dans l'un des premiers modules spécialisés de la colonie. Elle avait repris les recherches sur l'A.D.N. que les draconiennes restrictions budgétaires imposées par les pouvoirs publics et l'épouvante absurde de la population qui, hantée par le spectre de Frankenstein, saccageait les laboratoires, avaient étouffé sur la Terre. La colonie était encore loin d'être achevée mais les biologistes avaient bricolé une matrice en plastique pour y placer le fœtus et avait commandé les équipements nécessaires pour qu'il survive.

Le Dr Cyrus Cobb, l'anthropologue à la poigne de fer qui venait d'être nommé directeur de la colonie – à la stupéfaction de tout le monde sauf du directoire et de lui-même – avait passé au peigne fin tous les labos dépendant dudit directoire et réquisitionné le matériel et des spécialistes indispensables. Et le bébé inconnu que personne n'avait réclamé était devenu le grand chouchou des chercheurs.

Les biochimistes l'avaient alimenté. Les généticiens moléculaires avaient testé ses gènes et leur avaient apporté des améliorations dont personne n'avait jamais rêvé. Quand il était « né », le bébé était aussi sain et aussi génétiquement parfait que le permettait la science moderne.

Ces expériences étaient strictement illégales – ou, du moins, extralégales – sur la Terre mais sur la colonie encore en cours d'édification, il n'existait d'autre loi que celle du directoire et elle était souverainement appliquée par Cyrus Cobb qui régnait en maître avec une autorité d'airain et une volonté d'acier. Ayant fait en sorte que le nouveau-né fût physiquement sans défauts, il était, en un second temps, passé à son éducation en commençant dès le premier âge.

— Alors, tu n'as jamais eu ni mère ni père ? demanda Evelyn à mi-voix.

Son souffle chatouillait l'oreille de David qui haussa les épaules sous le drap.

— Je n'ai pas connu ma mère, évidemment. Mais le Dr Cobb a été le meilleur des pères.

— Je suis quand même sûre que...

— Non, c'est vrai. C'est un homme merveilleux. Et je me demande même parfois si... s'il n'est pas mon vrai père. Mon père biologique, je veux dire.

— Ce serait effarant !

— Pour toi, peut-être. Moi, cela me paraît tout à fait normal.

— Mais tu n’as jamais eu de parents proches. Ni sœurs, ni frères, ni...

— Donc, pas de querelles de famille, pas de conflits fraternels. Et toute la communauté scientifique de la colonie était là pour me choyer. Une vraie mère poule ! Je suis toujours un peu sa mascotte et un peu le premier de la classe.

— Sa propriété, plutôt.

— Je ne lui appartiens pas.

— Mais ils ne te laissent pas quitter la colonie, ils t’interdisent d’aller sur la Terre.

David réfléchit, se remémorant toutes les raisons que Cobb lui avait données. *Il n’a pas agi par cruauté. Il n’a jamais été cruel envers moi !*

— C’est que, comprends-tu, je suis encore un élément très important pour le progrès scientifique. Et un élément... sur pied. Ils continuent de m’étudier pour voir ce qu’a donné leur travail. Il leur est nécessaire de me suivre jusqu’à ce que j’atteigne ma maturité complète afin de savoir...

— Pour ça, tu n’as pas de souci à te faire ! l’interrompt-elle en lui tapotant la cuisse. En ce qui concerne ta maturité, je peux, en tout cas, apporter mon témoignage. Je suis bien placée pour ça.

David se mit à rire.

— Oui, mais il y a d’autres complications. Sur la Terre, je n’ai pas de statut légal. Je ne suis citoyen d’aucun pays. Je ne suis inscrit nulle part, je n’ai jamais payé d’impôts...

— Tu peux devenir citoyen du Gouvernement mondial, répliqua fermement Evelyn. Il suffit de signer une demande.

— C’est vrai ?

— Dame !

Il essaya de s’imaginer sur la Terre, à Messine, la capitale du Gouvernement mondial.

— Peut-être, mais quand les médias auront découvert qui je suis, on me regardera comme un monstre.

Ce ne fut qu’après un interminable silence qu’Evelyn chuchota d’une voix presque inaudible :

— C’est exact.

Papa est rentré de Minneapolis cet après-midi avec les papiers signés. Maintenant, c'est la compagnie d'électricité qui est propriétaire de la ferme. Au lieu de donner du blé, la terre verra pousser des antennes qui capteront l'énergie provenant de l'espace.

Maman a pleuré malgré tous ses efforts pour retenir ses larmes. Mais après le temps invraisemblable qu'on a eu pendant tout le printemps, papa n'avait plus guère de solution. Il nous l'a bien souvent expliqué. Je crois d'ailleurs qu'il le faisait pour que maman lui pardonne. Ce n'est pas qu'elle lui en veuille, non, mais... quoi ! la ferme appartient à la famille depuis six générations et maintenant elle va tomber entre les mains d'étrangers, d'une compagnie qui n'utilisera même pas la terre pour ce à quoi elle doit servir – faire pousser des plantes.

Il continue de pleuvoir. Cela dure depuis huit jours de rang. Même si on avait fait les semailles, tout aurait été emporté à l'heure qu'il est. Pas étonnant que les banques n'aient pas lâché un fifrelin ! Il était notoire que la compagnie avait des visées sur nos terres – et celles des voisins – et cela ne les a pas incitées à venir à notre aide.

Ce n'est pas vrai, cette pluie ! Ça dégringole sans discontinuer. Je n'avais encore jamais vu ça. Et maman et papa... la pluie les a liquéfiés, eux aussi. Ils n'ont plus de couleurs, plus de vie. Elle a tout emporté, tout délité.

Journal intime de William Palmquist.

Blanche et calcinée, l'antique cité de Messine somnolait sous l'implacable soleil de Sicile. Le vert intense des oliveraies cernait encore la ville et la Méditerranée miroitait, bleue comme ce n'était pas possible. De l'autre côté du détroit se silhouettaient les collines brunes et trapues de la Calabre, misérables, usées comme les épaules des paysans déguenillés de la région.

La Nouvelle-Messine dominant la vieille ville était, elle aussi, d'une blancheur éblouissante mais ses tours étaient faites de plastique, de verre et d'acier étincelant. Elles se dressaient, hautes et altières, monuments à la gloire du jeune Gouvernement mondial, à l'écart de l'ancienne bourgade épuisée, croupissant dans la misère. Là, pas de mendiants dans les rues, pas d'enfants crasseux sous-alimentés au ventre gonflé errant dans ses larges avenues.

Les tours du siège du Gouvernement mondial étaient reliées entre elles par des passerelles encloses dans des parois de verre. Jamais les hommes et les femmes qui y travaillaient n'avaient à exposer leur épiderme au brasier du soleil sicilien. Jamais ils ne sentaient la caresse de la brise de la Méditerranée, jamais ils ne cherchaient l'ombre providentielle d'un auvent, jamais ils n'affrontaient la poussière des ruelles tortueuses, jamais ils ne respiraient l'odeur contaminée de la pauvreté et de la maladie.

Emanuel De Paolo, debout devant la fenêtre de son bureau au dernier étage de la plus haute tour du complexe du Gouvernement mondial, contemplait les toits de tuiles des maisons humbles et basses de la vieille Messine. Au premier abord, il ne paraissait guère différent des vieillards silencieux, au regard amer, perpétuellement assis devant les porches

et dans les *cantinas* de la vieille cité. Il avait le teint basané, ses cheveux qui s'éclaircissaient étaient d'un blanc de neige et ses yeux charbonneux aussi méfiants que ceux du premier paysan venu.

Mais il n'avait pas les traits lourds et épais du Sicilien de souche. L'ossature de son visage était fine, presque délicate. Il était fluët et d'apparence fragile. Mais ses prunelles de braise flamboyaient comme un feu vivant et l'amertume qu'on lisait dans son regard traduisait la lassitude d'un homme qui, depuis plus de quarante ans, assistait aux luttes que menaient ses semblables pour le pouvoir, à leurs trahisons, à leur cupidité.

Emanuel De Paolo avait jadis été secrétaire général des Nations Unies. Quand le Gouvernement mondial avait été instauré sur les ruines de l'O.N.U., il en était devenu le principal administrateur. Il portait le titre de directeur. Le monde l'appelait dictateur. Mais il n'était pas dupe. Il savait qu'il n'était ni un directeur ni un dictateur. Il gouvernait. Il se battait. Il survivait.

Son secrétaire, un jeune étudiant en droit éthiopien, entra sans bruit et s'immobilisa sur le seuil du bureau, attendant qu'il remarque sa présence, fronçant les sourcils avec inquiétude. Qu'est-ce que le directeur regardait donc par la fenêtre ? Cette vieille ville puante avec ses mouches, ses mendiants et ses lupanars ? La mer ? Les montagnes ? Cela lui arrivait de plus en plus souvent, maintenant. Il n'avait plus toute sa tête. Il était vrai que le directeur avait déjà fêté son quatre-vingt-troisième anniversaire. Il y avait de longues années qu'il portait le fardeau du monde sur ses épaules. Il ferait mieux de dételer et de remettre ses responsabilités à des hommes plus jeunes.

— Monsieur..., commença le secrétaire à mi-voix.

De Paolo se retourna imperceptiblement comme s'il sortait avec difficulté d'un rêve.

— Monsieur, la conférence va commencer.

Le directeur acquiesça.

— Oui. Oui.

— La salle est prête. Ces messieurs sont arrivés.

— Parfait.

Le jeune Éthiopien traversa d'un pas raide le vaste bureau recouvert de moquette et fit halte devant le placard aménagé dans le mur opposé.

— Quels vêtements mettez-vous, monsieur ?

— Aucune importance, répondit De Paolo en haussant ses frêles épaules. Ce ne sera pas ma garde-robe qui les impressionnera.

Le secrétaire plissa les lèvres et examina le directeur. De Paolo portait comme d'habitude une chemise à col ouvert et un pantalon confortable. La chemise était d'or pâle, le pantalon bleu foncé : ses couleurs favorites. Pas de bijou en dehors du médaillon aztèque en argent, presque invisible sous son col, cadeau que, voici bien longtemps, lui avait fait le peuple mexicain. Le secrétaire choisit un léger cardigan bleu et aida le vieil homme à l'enfiler.

— Je regardais les nuages, dit De Paolo en se laissant faire passivement. On les voit se former au-dessus des montagnes. Puis ils s'obscurcissent et ils éclatent en pluie. Les avez-vous déjà observés ?

— Non, monsieur, jamais.

— Vous n'avez pas le temps, c'est ça ? Je vous donne trop de travail.

— Non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire...

De Paolo lança au jeune homme un sourire empreint de douceur.

— Cela ne fait rien. Simplement, je... Chaque fois que je regarde les nuages, je me pose la question : sont-ils naturels ou est-ce qu'ils ont été fabriqués par une équipe de manipulateurs

météorologiques ?

— Il est impossible de le dire.

— Impossible, oui. Mais il serait important de le savoir. Extrêmement important.

— Assurément, monsieur.

— Ne me passez pas la main dans le dos, *Paco*, dit-il avec une dureté inhabituelle dans sa voix généralement amène. Une guerre est en cours – une guerre non déclarée, une guerre qui n’ose pas dire son nom mais une guerre quand même. Avec des hommes et des femmes qui sont tués, des enfants qui meurent.

— Je comprends, monsieur.

Mais De Paolo hocha la tête et poursuivit :

— Nous avons empêché la guerre nucléaire. La Troisième Guerre mondiale n’a pas eu lieu grâce aux satellites et aux rebelles de Séléné. Nous avons démantelé la vieille O.N.U., mais nous avons épargné l’holocauste nucléaire au monde. On aurait pu croire que les nations s’en seraient félicitées, qu’elles auraient été reconnaissantes, qu’elles seraient tombées à genoux pour remercier Dieu de les avoir sauvées de l’annihilation !

— Elles ont désarmé...

— Elles ont spectaculairement détruit leurs arsenaux nucléaires, c’est vrai. Parce que nous avons brandi la menace de détraquer le temps si elles ne le faisaient pas, parce que leurs engins ne pouvaient rien contre les missiles à laser des satellites. Parce que nous assurons, nous, la garde de la planète, désormais, et que nous avons fait en sorte qu’il soit impossible d’utiliser les missiles et les bombes atomiques. Mais elles ont appris à manipuler le temps, elles aussi, et cette technique est devenue une arme qu’elles emploient les unes contre les autres. Quelle folie !

— Cela n’a jamais été prouvé, monsieur.

— Bah ! Vous croyez que la sécheresse qui ravage votre pays est d’origine naturelle ?

— C’est une sécheresse particulièrement sévère.

— Et l’hiver qu’a connu l’Amérique du Nord ? Et ce qui s’est passé ce printemps ? Les inondations en Chine ? Tout cela, ce sont des catastrophes naturelles, selon vous ?

— C’est possible.

— Mais improbable. C’est la guerre, je vous dis. La Quatrième Guerre mondiale. Elle se mène avec des armes secrètes, silencieuses, des armes qui s’attaquent à l’environnement. C’est une guerre écologique. On trafique le temps de l’adversaire, on dévaste ses récoltes, on s’en prend à ses nappes phréatiques, on modifie le régime des pluies. La disette tue les hommes aussi sûrement qu’une balle.

— Il faudrait réunir davantage de preuves avant de pouvoir agir.

— Je sais, je sais. Ce qui m’inquiète, ce qui m’empêche de dormir, c’est la forme que revêtira l’étape suivante. Aujourd’hui, on sabote les climats. Vous rendez-vous compte de ce que sera la prochaine offensive d’une guerre écologique ?

Comme le jeune homme gardait le silence, De Paolo répondit lui-même à sa question :

— Les épidémies. La guerre biologique. Des virus, des bactéries, des maladies nouvelles créées en laboratoire et contre lesquelles il n’existe pas de traitements. Cela approche ! Je le sais ! Je sais comment fonctionne leur pensée, je sais comment ils agissent. Il faut les arrêter, il faut empêcher cela.

— Mais comment ?

Le directeur soupira.

— Si je connaissais la réponse, croyez-vous que je passerais mes journées à regarder les nuages ?

Le secrétaire faillit sourire. Mais cela n'aurait pas été poli. Un aide de camp ne sourit pas devant son supérieur sans y avoir été invité – même s'il est enchanté de constater que le supérieur en question n'est pas en train de devenir gâteaux, après tout.

Il ouvrit la porte de la salle de conférence et De Paolo entra dans celle-ci. Les six hommes d'un certain âge qui s'y trouvaient déjà se levèrent. Le directeur leur adressa un sourire de pure forme et leur fit signe de se rasseoir. Lui-même prit place dans le confortable fauteuil de cuir au haut bout de la table d'ébène vernie tandis que son secrétaire s'installait discrètement derrière lui sur une chaise de plastique moulé. L'un des sièges entourant la table oblongue était inoccupé.

— Le colonel a été appelé il y a une minute, expliqua Jamil al-Hachémi, le représentant du Moyen-Orient. Un coup de téléphone urgent de Buenos Aires.

— Je parie que ce sont les révolutionnaires d'*El Libertador* qui font encore parler d'eux, dit Williams, le délégué nord-américain.

Il était le plus jeune – et le plus beau – des six hommes. Sa peau était couleur chocolat au lait.

— J'espère qu'il ne sera pas trop long, fit le directeur.

— Gardons-nous de tout optimisme exagéré, répliqua le représentant russe, Malekoff, dans un irréprochable *International English*. Il est bien rare que ce bon colonel soit bref quand il est en conversation.

Les autres sourirent poliment.

Tandis qu'ils échangeaient d'insignifiantes plaisanteries en attendant Ruiz, De Paolo se prit à songer : *Comme ils sont semblables et, en même temps, différents ! C'est le nouvel internationalisme avec toutes ses colorations paradoxales.*

Chacun d'eux venait d'une autre partie du monde : l'Arabe à la peau tabac, le Chinois bistré, l'Africain noir, le Russe au poil roux, le blond Danois et l'Américain à l'épiderme foncé. Mais tous portaient le même costume gris à la coupe sobre. La couleur de leurs vêtements était plus uniforme que celle de leur épiderme. *Et c'étaient tous des hommes. Nous n'admettons toujours pas que des femmes puissent accéder au Conseil exécutif. Ce serait trop cruel.*

— J'ai bien peur, dit De Paolo au bout de quelques minutes, qu'il ne nous faille commencer en l'absence du colonel Ruiz.

Le brouhaha des conversations cessa et les six représentants se tournèrent vers le directeur, l'air attentif et intrigué.

— J'ai convoqué cette réunion extraordinaire du conseil exécutif pour m'entretenir personnellement avec vous des résultats de vos investigations concernant d'éventuelles manipulations météorologiques illégales et clandestines. Qu'est-ce que vos services de renseignements respectifs ont découvert ?

Les six hommes se regardèrent et De Paolo eut l'impression de six petits garçons interloqués par une question épineuse posée par un vieux maître d'école autoritaire.

Ce fut Chiu Chan Liu qui prit le premier la parole. Son visage lunaire ne révélait rien de ses émotions profondes :

— Compte tenu de la guerre civile qui déchire actuellement mon pays, il ne nous a pas été possible d'enquêter sur ces modifications climatiques illicites. Je puis toutefois préciser que mon gouvernement n'est pas impliqué dans une telle action de sabotage bien qu'il en souffre gravement. La récolte de riz a été inférieure de quarante pour cent aux prévisions. Quarante pour cent !

— Pensez-vous que ces altérations de votre climat puissent être imputées aux Taïwanais ?

C'était Victor Andersen, le Danois, qui avait posé la question. Les lunettes qu'il portait n'étaient pas pour la vue ; elles servaient à dissimuler ses prothèses auditives.

— Non, répondit Chiu en agitant la main. Non, ils ne possèdent pas la technologie adéquate. Nos scientifiques demeurent loyaux envers le gouvernement central. Les Taïwanais n'ont ni le personnel ni les équipements nécessaires pour produire des modifications du temps sur grande échelle.

— C'est absolument vrai, murmura Jamil al-Hachémi.

C'était l'aristocrate du groupe, un cheik aux traits hautains, descendant du fils du Prophète.

— Mais ils pourraient acheter le matériel dont ils auraient besoin, répliqua Malekoff. Les multinationales n'hésitent pas à vendre de la technologie militaire au plus offrant. Peut-être vendent-elles aussi de la technologie météo.

— Non, laissa laconiquement tomber al-Hachémi.

— Pouvez-vous vous porter garant pour toutes les firmes multinationales ? lui demanda Malekoff dont un sourire railleur retroussait les lèvres minces.

— Je peux parler avec assurance en ce qui concerne les holdings de mon groupe et je me suis informé sur les opérations des autres grands consortiums. Les administrateurs de ces entreprises sont parfaitement conscients que les manipulations climatiques sont non seulement illégales mais qu'elles sont, en outre, sans intérêt en tant qu'arme stratégique. C'est mauvais pour le commerce, cela nuit aux bénéfices.

Malekoff émit un grognement qui était peut-être un ricanement.

— Ainsi, les capitalistes renoncent au sabotage météo pour des raisons morales. Pour eux, tout ce qui porte atteinte au profit est un péché mortel !

— Mais ce n'est pas le cas pour les communistes, riposta al-Hachémi d'une voix égale. Détériorer le climat de la planète serait dans le droit fil des théories marxistes-léninistes, n'est-il pas vrai ?

— Absolument pas ! lança avec hargne Malekoff dont le visage s'était subitement empourpré.

— Cessez de vous quereller, les morigéna De Paolo.

Il n'avait pas haussé le ton mais son intervention suffit pour mettre un terme à la dispute naissante.

— Dois-je comprendre, enchaîna-t-il, qu'aucun d'entre vous n'a trouvé le moindre indice d'agissements illégaux visant à perturber le temps ?

Kowié Bowéto, le représentant africain, se pencha en faisant saillir ses puissantes épaules :

— Ce sont les consortiums – les grosses multinationales. Elles ne vendent pas la technologie climatique aux nations : elles l'utilisent directement à leurs propres fins. Ce sont elles qui font la guerre... qui la font contre nous ! Contre le Gouvernement mondial !

Les yeux d'Andersen clignèrent derrière ses verres.

— C'est une accusation gratuite.

— Et bien dangereuse si vous insinuez que j'ai menti, renchérit al-Hachémi.

— Non, pas du tout, fit Bowéto sur un ton conciliant. Mais vos pairs, les hommes qui constituent avec vous votre directoire, savent que vous êtes membre du conseil exécutif du Gouvernement mondial. Croyez-vous qu'ils vous disent toute la vérité ?

— Je me suis livré à une enquête approfondie.

La voix d'al-Hachémi était d'autant plus menaçante que son timbre était sourd.

— Ils ont les moyens de bloquer n'importe quelle enquête. Il n'est pas difficile de cacher une équipe de manipulation climatique dans une région reculée et isolée. Il suffit de quelques hommes, d'un peu de matériel très léger et d'un ordinateur.

— Mais pourquoi les consortiums feraient-ils une chose pareille ? objecta De Paolo. Il semble peu vraisemblable...

Bowéto le coupa :

— Parce qu'ils se sont mis en tête de détruire le Gouvernement mondial ! Ou, tout au moins, de nous rendre impotents. Ils veulent être les maîtres de la planète et, si nous les laissons faire, ils ont toute la puissance et tous les capitaux qu'il faut pour parvenir à leurs fins.

— Je ne peux pas croire une chose pareille.

Les poings noirs et massifs de Bowéto se nouèrent.

— Pourquoi les consortiums n'autorisent-ils pas nos représentants à se rendre sur Île Un ? Ils contrôlent totalement l'énergie que nous recevons des satellites solaires. Ce sont eux qui les ont construits, ce sont eux qui les font fonctionner, ce sont eux qui décident qui bénéficiera de cette énergie et à quel prix. Nous sommes pris à la gorge. Sommes-nous le Gouvernement mondial ou une poignée de vieux radoteurs débiles ?

Les yeux d'al-Hachémi fulminaient, ses lèvres blêmes n'étaient plus qu'un fil. Mais Williams sourit à l'Africain :

— Allons, frère, pas si vite ! Moi aussi, je m'interroge avec inquiétude sur les consortiums. Mais, ils ont construit Île Un – pas nous. Ils construisent des satellites solaires – pas nous. Ils exercent leurs droits légaux et légitimes de propriétaires. Ce sont des entreprises privées.

— Et ils vendent aux États-Unis de l'énergie à un prix que vous pouvez vous permettre de payer, murmura Chiu.

— Île Un n'est pas de ce monde. (C'était la première fois que ses collègues entendaient Andersen dire quelque chose qui pouvait presque passer pour un bon mot.) Je vois mal comment nous pourrions la placer sous notre juridiction par décret.

— Ils contrôlent totalement notre énergie, répéta Bowéto. Et qui sait ce qu'ils fabriquent d'autre, là-haut, où nous ne pouvons pas les surveiller ? Il y a des laboratoires de biologie ultra-perfectionnés sur Île Un. Comment pouvons-nous être sûrs qu'ils ne sont pas en train de créer des virus mutants dans la perspective d'une guerre bactériologique ?

— Croyez-vous vraiment qu'Île Un puisse être un centre de développement d'armes biologiques ? D'armes écologiques ? s'exclama De Paolo.

— Comment le savoir ? Ils peuvent faire ce qui leur chante à l'abri des regards indiscrets.

Williams opina.

— Il y a cette vieille histoire... le bébé-épreuve qu'ils auraient fait naître...

— Nous ne pouvons pas nous fonder sur des rumeurs et sur des craintes, protesta Andersen.

Le regard de De Paolo fit le tour de la table.

— Existe-t-il des preuves, quelles qu'elles soient, à l'appui de ces présomptions ?

— Notre directoire s'est fixé pour règle de maintenir Île Un en dehors de toute politique, dit lentement le cheik. C'est la raison pour laquelle nous refusons tout droit de visite aux agences gouvernementales.

— Mais compte tenu des soupçons que cette attitude provoque...

— Je verrai ce que l'on pourra faire.

— Très bien, murmura De Paolo.

Et pendant qu'il tergiversera, il faudra que nous trouvions un autre moyen de prendre pied sur la colonie. Il faudra que nos services de renseignements dénichent un espion capable, quelqu'un de confiance, songea-t-il.

Williams intervint à nouveau :

— J'aimerais soulever une autre question. Un problème dont je sais que le colonel Ruiz voulait parler.

— El Libertador ? demanda Malekoff.

L'Américain plissa le front.

— Il vous cause des ennuis en Russie ?

Malekoff haussa les épaules.

— Même au paradis des travailleurs, il y a des jeunes égarés qui trouvent que semer le trouble est très romantique. Nous avons enregistré quelques incidents... rien de sérieux, des actes de sabotage dérisoires.

De Paolo écoutait. Bien qu'il y eût près d'une génération qu'il n'avait pas revu son Brésil natal, il ne cessait d'entendre parler d'*El Libertador*, un chef charismatique, un bandit, un révolutionnaire hors la loi qui avait levé l'étendard de la révolte contre l'autoritarisme et l'uniformité dont le Gouvernement mondial avait imposé la morne grisaille.

— Comme si l'espace ne suffisait pas, dit-il doucement. Voilà maintenant que nous avons à faire face à des menées souterraines !

Personne ne rit.

— El Libertador n'est pas un sujet de plaisanterie, ce n'est pas un vulgaire Robin des Bois insaisissable qui se cache dans la montagne, protesta Williams qui s'embrouillait dans ses métaphores. Les guérilleros urbains eux-mêmes – le Front révolutionnaire des peuples – le considèrent comme une sorte de chef spirituel.

— Il est en passe de devenir le symbole de la liberté et de la lutte contre l'autorité dans une grande partie de l'Afrique, renchérit Bowéto. Les groupes du F.R.P. suscitent la plus vive admiration, là-bas.

— C'est plus grave que cela, dit Chiu. Le Front révolutionnaire des peuples est un ramassis hétéroclite de jeunes mécontents de la société dans laquelle ils vivent. Pour violente qu'elle soit, leur action manque de coordination. C'est un petit essaim de moustiques plus gênants que dangereux, de jeunes révoltés qui s'affublent de pseudonymes romanesques... tels que Shéhérazade. Mais s'ils rejoignent *El Libertador* et se transforment en une force disciplinée à l'échelle mondiale, le F.R.P. risque de se métamorphoser en un nuage de guêpes venimeuses, et cela fera mal.

— Ne dites pas de stupidités ! s'exclama sèchement le délégué russe. *El Libertador* n'est guère plus qu'une légende romantique. Il incarne une certaine nostalgie du nationalisme d'antan.

— C'est beaucoup plus dangereux que cela, rétorqua Williams.

À peine avait-il dit ces mots, que la porte coulissa. C'était le colonel Ruiz qui revenait, le visage défait, les yeux rougis, au bord des larmes.

— Mes amis... le gouvernement de mon pays a été renversé, annonça-t-il. C'est un coup d'État. Les dirigeants, mes collègues, ont tous été exécutés ou jetés en prison. Ma propre famille est retenue en otage afin que je sois obligé de rentrer à Buenos Aires.

Tous les assistants, excepté De Paolo, se levèrent d'un bond et entourèrent le colonel effondré qu'ils aidèrent à s'asseoir. Le secrétaire du directeur lui apporta un verre d'eau.

— Allez lui chercher du whisky ! lui ordonna Williams.

— Qui a organisé ce putsch ? s'enquit De Paolo en élevant la voix pour dominer le tumulte. On ne nous a signalé aucune agitation politique en Argentine, sauf...

Il n'alla pas jusqu'au bout de sa phrase. Le colonel Ruiz leva la tête :

— Sauf pour ce qui est d'*El Libertador*. (Son expression était celle d'un homme torturé.) Oui. Il s'agit bien de lui. Mon pays est tombé entre ses mains comme un fruit mûr. Toute

l'Argentine est maintenant en son pouvoir. Combien de temps encore avant que ce soit le tour de l'Uruguay et du Chili ? Du Brésil ?

Impavide et muet dans sa limousine climatisée, Jamil al-Hachémi regardait les membres de la protection se déployer en éventail pour boucler l'héliport. Tous portaient la bien reconnaissable gandoura hachémite et le turban à damiers. Tous étaient armés de meurtriers fusils laser au canon camus.

L'héliport appartient au Gouvernement mondial qui est responsable de sa sécurité, songeait al-Hachémi. Mais le Gouvernement mondial a beaucoup d'ennemis. Il sourit intérieurement. L'homme qui confie sa vie aux mains d'autres hommes y attache bien peu de prix !

L'hélicoptère blanc et rouge surgit dans la clarté éblouissante du jour et se posa à côté de la limousine en soulevant des tourbillons de poussière. Al-Hachémi coiffa le turban que lui tendait le garde du corps assis à côté du chauffeur et après avoir mis en place le haïk comme pour affronter une tempête de sable, il mit pied à terre et se dirigea à grands pas vers l'appareil.

Quand l'hélicoptère eut décollé et mis le cap sur le yacht ancré dans le port, le cheik se tourna vers le pilote et lui demanda en arabe :

— As-tu visité soigneusement ton appareil ?

Le pilote sourit de toutes ses dents derrière le casque qui cachait sa figure.

— Oui, Excellence. Avec le plus grand soin. Il est franc.

Al-Hachémi le remercia d'un signe de tête. Sortant de sa poche un magnétophone pas plus grand que la main, il l'approcha de sa bouche.

— À l'intention de Garrison, à Houston, commença-t-il en anglais pour que le pilote ne comprenne pas. À remettre en main propre par la voie la plus sûre. De Paolo redoute maintenant qu'Île Un soit un centre de recherches bactériologiques stratégiques. Notre refus d'autoriser l'inspection de la colonie spatiale fait voir rouge à Bowéto. Il est absolument paranoïaque ! Il faut s'attendre à un renforcement de la surveillance et à des tentatives d'infiltration.

» La principale préoccupation de De Paolo continue d'être les altérations climatiques. Je suggère que nous terminions cette phase de l'opération aussi vite que possible avant qu'ils ne réussissent à trouver une faille.

» Il serait bon de consolider nos rapports avec El Libertador en utilisant les filières dont nous nous servons déjà pour lui fournir le matériel dont il a besoin. On ne doit en aucun cas le laisser adopter une attitude d'apaisement envers le Gouvernement mondial et vice versa. »

Malgré tous les efforts déployés par la police nationale et la police du Gouvernement mondial, les commandos du Front révolutionnaire des peuples qui ont pillé la semaine dernière un arsenal du G.M. à Athènes sont toujours en fuite.

Conduites par une femme qui se fait appeler Shéhérazade, les forces du F.R.P., essentiellement composées d'adolescents ou d'individus des deux sexes âgés de moins de vingt ans, se sont emparées de plusieurs centaines d'armes modernes, carabines automatiques, pistolets mitrailleurs et fusils d'assaut. On n'a toujours pas retrouvé trace ni des commandos F.R.P. ni du matériel volé.

Toutefois, dans une émission clandestine diffusée hier, Shéhérazade elle-même a annoncé que ces armes serviraient à « poursuivre la lutte contre la tyrannie du Gouvernement mondial ».

Bulletin d'information du 28 mai 2008.

Evelyn s'agrippa au rebord de la couchette capitonnée et fit de son mieux pour se relaxer et se calmer. Elle souffrait le martyre. La gravité à l'intérieur de la navette – une petite sphère qui reliait le cylindre principal aux modules de service ceinturant la colonie – n'était même pas le cinquième de la gravité terrestre. C'était juste suffisant pour que le poids des passagers les maintienne dans leur siège et l'estomac d'Evelyn en proie à la nausée était en pleine révolte.

Les douze recrues et le guide occupaient la moitié des couchettes. Tous les autres, sanglés dans leur harnais, ne paraissaient souffrir d'aucun inconfort. *Ils sont sans doute aussi malades que moi mais ils le cachent mieux*, se dit la jeune fille.

Essayant d'oublier les soubresauts de son estomac, elle se concentra sur le but qu'elle s'était fixé : pénétrer dans le second cylindre.

Île Un, en fait, était constituée de deux gigantesques cylindres. Des câbles faisant office de va-et-vient permettaient de passer de l'un à l'autre.

Mais alors que l'on pouvait se déplacer librement d'un bout à l'autre du cylindre principal, celui où elle habitait, où David habitait, où tout le monde habitait, Evelyn n'avait encore pas rencontré une seule personne qui, de son propre aveu, eût mis les pieds dans le cylindre B. C'était, semblait-il, une zone interdite. *Interdite à tout le monde ? C'est impossible.*

Il y avait dans le cylindre B quelque chose qu'ils – Cobb et ses amis – ne voulaient pas qu'on voie. Aussi Evelyn était-elle bien résolue à savoir de quoi il s'agissait.

Si, toutefois, elle survivait à cette sacrée tournée d'orientation !

Son cerveau avait beau se tuer à lui répéter qu'elle flottait confortablement sous 0 G, son estomac n'était pas dupe : il savait, lui, qu'il tombait, qu'il tombait sans fin, et le petit déjeuner qu'Evelyn avait pris avant de partir menaçait de refaire surface.

La faible pseudo-gravité entretenue dans la navette ne lui était pas d'un grand secours. Pas plus que le paysage que l'on apercevait derrière les hublots circulaires encastrés dans la paroi de la sphère : des étoiles qui dérivait et, toutes les quelques secondes, la boule bleutée qui était la Terre. *Jamais elle ne m'a paru aussi séduisante quand j'étais dessus !*

La navette s'arrima au module de service avec un choc qui fit frissonner Evelyn.

— Ce module est sous 1 G, annonça le moniteur à ses ouailles qui commençaient à se défaire de leurs harnais. Préparez-vous à retrouver votre poids normal.

Deux recrues poussèrent un grognement de mécontentement. C'est que ces ahuris appréciaient réellement la faible gravité !

Les douze visiteurs franchirent lentement l'écoutille. Tous portaient la même tenue de saut, anonyme et grise, et avaient un badge d'identification fixé à la poitrine. Le guide, un grand escogriffe à l'allure solennelle dont les tempes commençaient à peine à grisonner, vêtu, lui d'une combinaison bleue, debout à côté du panneau, y allait déjà de son laïus :

— C'est un module agrobiologique comme il en existe un certain nombre. Bien que la plupart des plantes vivrières de la colonie soient récoltées dans les sections cultivées du maître cylindre, ces modules extérieurs sont affectés à des recherches expérimentales sur des plantes nouvelles ou à des productions spécialisées comme les fruits tropicaux.

Drôle de ferme ! se dit Evelyn en balayant du regard l'intérieur du module. *Ça ressemble plus à un hangar d'avion envahi par les mauvaises herbes.*

Le module était une sphère de métal à la surface nue. Le « champ de culture » était une bande d'humus grouillante de plantes qui en occupait tout le pourtour. Quand Evelyn leva les yeux, elle vit des végétaux et de la terre au-dessus d'elle. Une lumière éblouissante se déversait par les fenêtres rondes percées dans les parois de part et d'autre de cet anneau cultivé. Il faisait chaud et humide et le soleil était si aveuglant qu'Evelyn ressentit instantanément un début de migraine.

— Dans ces modules, disait le guide, nous pouvons contrôler le dosage de l'air, la température, le degré hydrographique, la pesanteur et même la longueur du jour.

Il désigna les hublots de la main et Evelyn vit les volets métalliques permettant de les obturer.

Comme, du fait de sa position en L4, la colonie était perpétuellement éclairée par le soleil, la seule variable était la durée de l'ensoleillement à calculer. Dans les modules, l'ouverture et la fermeture des hublots créaient le « jour » et la « nuit » à volonté. Dans le cylindre principal, les grands miroirs solaires étaient programmés de façon à déterminer un cycle de vingt-quatre heures.

— Nous pouvons ainsi établir pratiquement les conditions d'environnement que nous souhaitons sans perturber le cycle terrestre des jours et des nuits ni les autres cadres d'existence au niveau du cylindre principal.

Je persiste à penser que ça ressemble à de la mauvaise herbe, s'entêta Evelyn.

— Dans ce module-ci, continua le guide avec un sérieux imperturbable, nous étudions la croissance de plantes parasites capables de s'attaquer à nos récoltes ou de provoquer des réactions allergiques chez certains colons particulièrement sensibles. Des mauvaises herbes, en quelque sorte.

Evelyn eut beaucoup de mal à réprimer son fou rire. Elle se tourna vers les autres recrues – six femmes et cinq hommes dont aucun n'avait plus de trente ans. *Ils sont sérieux comme des papes ! À croire que leur vie dépend de la moindre syllabe proférée par ce raseur !*

Brusquement, elle comprit que leur vie dépendait, en effet, et au sens le plus littéral, du savoir qu'ils étaient en train de glaner. Ils envisageaient de s'installer à demeure sur la colonie. Ils n'avaient aucun désir de revenir sur la Terre. *Mais est-ce que c'est une raison pour avoir l'air de missionnaires ? Ils ne peuvent donc pas sourire une fois de temps en temps ?*

Elle-même n'avait guère souri, cependant, ces derniers jours. Après sa balade inaugurale dans le cylindre principal et sa première nuit passée dans les bras de David, elle s'était

exclusivement consacrée aux activités de base des néophytes – amphis et exploration. David l'avait appelée à plusieurs reprises et elle avait finalement accepté de dîner avec lui le vendredi. *Mais de la réserve, hein ? C'est bien gentil de s'amuser un peu mais tu ne vas pas t'éterniser ici. Attention à ne pas te brûler les ailes, ma fille !*

Le guide, qui était enfin arrivé au bout de sa conférence, s'apprêtait à faire rejoindre la navette à son troupeau.

— Mais, monsieur, l'interpella une recrue, il n'y a personne. Est-ce que le travail est entièrement automatisé ?

— Le plus possible, répondit le moniteur, impavide. Les modules ne sont pas aussi bien protégés des rayons cosmiques durs et des radiations solaires que le cylindre principal et nous nous efforçons de réduire au minimum l'exposition des hommes au rayonnement.

Merci beaucoup ! fit Evelyn dans son for intérieur.

Si les autres s'inquiétaient de la dose de radiations qu'ils étaient en train d'encaisser, ils ne manifestaient aucun souci apparent. Ils réintégrèrent docilement la navette dans un silence tel qu'Evelyn avait l'impression d'être revenue à l'école de catéchisme de Notre-Dame-des-Larmes quand elle se préparait pour sa première communion sous l'œil sévère de bonnes sœurs renfrognées.

Elle prit subitement conscience qu'une nouvelle balade sous faible gravité l'attendait. *Juste au moment où mon estomac commençait à se calmer !* Enfin, c'était peut-être la dernière de la journée...

Quelqu'un lui tapa sur l'épaule. Elle se retourna. C'était le guide à la triste figure. Il la dévisagea fixement. *Si seulement il souriait, il ne serait pas vilain garçon.*

— Il m'a semblé que les passages sous faible G vous ont éprouvée, lui dit-il.

Sur le moment, Evelyn fut tentée de nier mais elle se dit, réflexion faite, que jouer les matamores serait pire que de reconnaître ses faiblesses. De toute évidence, le guide avait remarqué qu'elle avait viré au vert.

— J'ai peur que mon estomac ne fasse pas très bon ménage avec l'apesanteur, répondit-elle en essayant de prendre un ton badin.

Les autres recrues s'introduisaient pendant ce temps dans la navette à la queue leu leu comme une file d'automates.

— En principe, reprit le guide en farfouillant dans les poches de sa tenue de saut, en principe, nous ne sommes pas autorisés à administrer des médicaments aux nouveaux mais je ne crois pas que ceci puisse être nocif.

Il avait extrait de sa poche une petite boîte d'où il sortit une pilule qu'il tendit à Evelyn.

— Ce remède supprimera vos spasmes. Le retour au cylindre principal prend une quinzaine de minutes et nous serons pendant presque tout ce temps sous une gravité inférieure à un cinquième de G.

La jeune fille contempla la pilule dans le creux de sa paume, puis elle leva les yeux.

— C'est... c'est très gentil à vous.

Enfin, il sourit et son visage se plissa de rides.

— Je m'appelle Harry... Harry Bronkowski.

— Merci, Harry.

Il lut le badge qu'elle arborait.

— Evelyn Hall.

— C'est moi.

Il l'aida à franchir l'écoutille, alla lui chercher une ampoule d'eau en plastique, s'assit au bord de la couchette, et lui tint compagnie jusqu'à ce que l'on eût regagné le cylindre, lui

parlant de sa vie, de son travail de moniteur et de guide, de ses violons d'Ingres et de la tristesse de l'existence solitaire des célibataires. Evelyn était consciente des coups d'œil au vitriol que lui décochaient quelques femmes. *Si vous le voulez, ne vous gênez pas*, leur lança-t-elle silencieusement. *Je préférerais encore avoir le mal de l'espace.*

De retour au cylindre principal, le groupe eut droit à deux heures de pause pour déjeuner. On avait le choix : ou manger à la cafétéria du centre d'instruction, ou aller dans l'un des mini-restaurants du village. Evelyn annonça à la cantonade qu'elle rentrait chez elle pour faire un somme : elle préférait ne pas provoquer son estomac mal luné en le gavant de nourriture.

Elle s'éloigna donc mais, au bout de quelques pas, s'arrêta et se retourna vers l'édifice en terrasses bariolé de couleurs vives. Plus personne en vue. Les recrues s'étaient dispersées.

Evelyn fit précautionneusement le tour du bâtiment. Du côté opposé des voix d'enfants chantant une comptine s'échappaient des fenêtres ouvertes d'une classe maternelle. *Il n'y a pas de place dans les écoles réglementaires ?* s'interrogea-t-elle. *Ou est-ce une classe spéciale ?* Elle finit par trouver ce qu'elle cherchait : l'escalier conduisant au métro de la colonie.

Le quai était désert. Evelyn scruta le tunnel. Pas de rame à l'horizon. Elle se mit à faire les cent pas avec énervement. *Les palpeurs du tourniquet signalent automatiquement à l'ordinateur qu'il y a un passager qui attend*, se récita-t-elle. *Alors, où est-il ce fichu train ?*

Soudain, elle aperçut une lueur dans le tunnel et avant même qu'elle en eût conscience, le métro surgit silencieusement. Il n'y avait qu'un unique wagon aux étincelantes parois d'aluminium traité. Prestement, elle arracha le collant vert des recrues de son badge et le glissa avec soin dans sa poche.

Les portes s'ouvrirent en chuintant et elle monta. Elle eut l'impression que la voiture oscillait légèrement sur ses coussinets magnétiques, mais le mouvement était si imperceptible que c'était peut-être simplement un effet de son imagination. L'automotrice redémarra.

Il n'y avait qu'un seul voyageur dans le wagon, un garçon brun à la figure carrée assis à l'avant en train de mastiquer placidement un sandwich.

On déjeune où on peut, pensa Evelyn en s'installant sur la banquette la plus proche de la porte.

La voiture filait dans un silence presque total, s'enfonçant sans faire d'arrêts dans le tunnel qui traversait d'un bout à l'autre le cylindre de la colonie et elle sourit en se rappelant comme elle avait souffert le premier jour au cours de sa randonnée pédestre.

La voiture ralentit. Evelyn se leva et attendit que les portes s'ouvrent. L'autre passager se mit debout à son tour et se dirigea vers elle après avoir jeté l'emballage de son sandwich dans la poubelle installée à cet effet. Il était un peu plus petit qu'elle mais avait une carrure athlétique. Il y avait un peu de moutarde sur son menton.

— Vous êtes perdue ?

Il avait un léger accent continental.

Evelyn jeta un coup d'œil sur le symbole professionnel jaune de son badge. Une paire d'ailes stylisées. C'était un astronaute.

— Non. Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— Je ne vous ai encore jamais vue là. Vous n'êtes ni astronaute ni contrôleur de vol. Une fille aussi jolie, je m'en souviendrais.

Evelyn lui sourit – le genre de sourire destiné à persuader les hommes qu'ils avaient une touche.

— Et vous n'êtes sûrement pas le type de femme à faire partie d'un chantier de construction, ajouta-t-il en faisant saillir ses biceps et gonflant ses pectoraux à la manière d'un poids lourd.

Evelyn éclata de rire.

— Je suis une nouvelle, expliqua-t-elle en descendant de la voiture et en se dirigeant vers l'escalator. Je travaille dans les médias... vous savez ? La télévision et les journaux.

— Ah bon ? fit-il avec intérêt. Et vous allez écrire un papier sur nous autres, les casse-cou de l'espace ?

— Pour le moment, je ne suis pas encore dans le bain. Mais dès que ma période d'orientation sera terminée...

Elle s'en tint à cette promesse à peine suggérée, le laissant achever la phrase restée en suspens.

— Formidable ! Je m'appelle Daniel Duvic.

Il tapota son badge du bout de l'index. Evelyn hocha la tête et se nomma à son tour.

L'escalator, succession ininterrompue de marches d'acier s'élevant vers d'invisibles limbes, était interminable.

— Comment supportez-vous la gravité o ? s'enquit Duvic. Quand nous serons arrivés en haut, nous ne pèserons presque plus rien.

— Je m'y ferai... j'espère, murmura-t-elle d'une voix vacillante.

Sentant que son estomac recommençait à faire des siennes, elle agrippa la main courante d'un geste presque instinctif.

— Bien sûr, ça se passera très bien, la réconforta-t-il avec un grand sourire à l'appui.

Et, décidant comme de juste de jouer les vaillants chevaliers servants, il prit d'autorité Evelyn par le bras. Elle se laissa faire. La pilule que lui avait donnée le guide devait être efficace car ses entrailles étaient quand même plus paisibles. Néanmoins, lorsque l'ascension arriva enfin à son terme et qu'ils pénétrèrent dans la section des sas, elle avait les jambes en coton. Bien qu'elle vît le plancher carrelé entrecoupé de bandes de velcro colorées qui adhéraient aux semelles pour faciliter la marche, elle avait toujours l'impression de tomber dans le vide.

D'épais panneaux d'accès étaient sertis dans les murs d'acier du corridor à intervalles réguliers.

— Ce niveau est constitué d'une série de sas pneumatiques, lui expliqua Duvic. Les quais d'embarquement et de débarquement du personnel et du fret sont juste derrière les parois. Tous les tambours se scellent automatiquement si jamais la pression de l'air baisse. Sinon, toute l'atmosphère s'échapperait de la section en un rien de temps.

— Mais comment se fait-il qu'il n'y ait personne ? Je croyais que c'était l'un des endroits les plus actifs de la colonie.

— En effet, mais ce n'est pas une raison pour qu'un monde fou soit nécessaire. Les ordinateurs et les machines se chargent du plus gros du travail.

Sans lui lâcher le bras, Duvic fit entrer la jeune femme dans le centre de contrôle, une sorte d'étroit et sombre cagibi où s'entassaient une demi-douzaine de techniciens. Casque d'écoute aux oreilles, chacun installé à sa console, ils surveillaient les écrans tout en chuchotant dans leurs micros et en tapotant sur les claviers compliqués qu'ils avaient devant eux. La seule source de lumière était ces écrans d'observation d'où émanaient de mystérieuses fulgurations vertes et orange.

Sur le maître écran qui occupait toute la surface d'un mur, on distinguait un module de service flottant dans le vide à une douzaine de kilomètres de la colonie. Il était ouvert et

ressemblait à un bivalve qui bâille. Et il était en train de cracher un satellite solaire terminé, disgracieux conglomerat de bras métalliques, de cellules solaires noires et luisantes qui avaient l'aspect d'ailes carrées et de micro-antennes. Ces dernières faisaient penser, songeait Evelyn, aux yeux protubérants d'un insecte grotesque.

— Je vais remorquer cette horreur jusqu'à la Terre pour la placer sur une orbite durant vingt-quatre-heures, dit Duvic en haussant la voix pour dominer le bruit de fond cacophonique des instructions que débitaient les contrôleurs.

Bien qu'elle sût que le temps dont elle disposait pour s'introduire dans le cylindre B fondût à vue d'œil, Evelyn, c'était plus fort qu'elle, resta bouche bée à contempler le satellite qui émergeait progressivement du module-usine. On aurait dit une gigantesque araignée de métal en train d'éclore. Enfin, la voix de Duvic brisa le charme :

— Il va falloir que je me mette en tenue. Nous avons un horaire très strict à respecter.

Et moi donc ! rétorqua silencieusement Evelyn.

— Je dois également rentrer, fit-elle tout haut.

— Vous pourrez vous débrouiller toute seule ?

— Oui, merci.

— Avez-vous un appartement ou vous a-t-on attribué un pavillon individuel ?

Elle éluda la question :

— Vous pourrez me joindre au centre d'instruction.

Duvic sourit devant sa circonspection.

— Ah ! J'aimerais vous revoir. Sous gravité normale.

— Ce sera avec plaisir. Appelez-moi au centre.

Evelyn sortit avec autant d'aisance qu'elle put de la salle de contrôle en dépit de la succion du revêtement de velcro sur ses semelles et bien que son estomac s'obstinât à croire qu'il faisait du toboggan.

Mais ce ne fut pas vers l'escalator du métro et la section résidentielle de la colonie qu'elle se dirigea. Son objectif était de trouver le téléphérique reliant les deux cylindres.

Elle inspecta les uns après les autres les tambours alignés de part et d'autre de la coursive. Sur chacun était apposée une petite carte imprimée portant un numéro de code. Sauf le dernier sur la pancarte duquel on lisait simplement : ENTRÉE INTERDITE AUX PERSONNES NON AUTORISÉES. Sous l'écriteau s'alignaient les touches multicolores d'une serrure électronique. Evelyn commença par essayer le loquet manuel mais en vain. La porte était verrouillée.

Elle jeta un coup d'œil derrière son épaule. Le couloir était vide. Alors, elle glissa la main dans la poche de sa tenue de saut. Jusque-là, tous ses faits et gestes pouvaient s'expliquer par son ignorance. Avec un garçon comme Duvic, il suffisait d'un battement de cils pour l'empêcher de se poser des questions en la voyant dans un endroit où elle n'avait rien à faire.

Mais maintenant, c'est une autre paire de manches. Elle sortit de sa poche un décodeur grand comme la main qu'elle appuya sur la serrure. Il ne fallut pas plus de quatre secondes au micro processeur de l'instrument pour décrypter la combinaison : des chiffres s'allumèrent en rouge sur le minuscule voyant. Evelyn enclencha les touches correspondantes. Le panneau joua et s'ouvrit tandis qu'une bouffée d'air aux relents métalliques assaillait la jeune femme.

Les nerfs tendus comme les cordes d'un violon, Evelyn entra dans l'espèce de cercueil qu'était la cabine et rabattit le tambour. Les commandes étaient bloquées mais le décodeur eut vite fait de trouver la combinaison. Le capot de plastique se dégagea, révélant seulement deux boutons. L'un portait la lettre A, l'autre la lettre B. Elle enfonça le second.

Et attendit, le cœur battant.

Si la cabine s'était mise en marche, elle ne s'en apercevait pas. Elle éprouvait un sentiment de claustrophobie. Les parois nues l'écrasaient et elle s'efforçait d'ignorer l'impression de chute qui ne la lâchait pas.

Soudain, elle se rendit compte qu'elle décollait du plancher et son crâne faillit heurter le plafond. Luttant pour maîtriser la vague de panique qui montait en elle, elle écarta les bras et plaqua de toutes ses forces ses paumes contre les parois. C'était solide. Elle respira profondément et réussit en se contorsionnant à reprendre pied.

Non, je ne crierai pas !

Elle ressentit une très légère secousse et la porte de la cabine s'ouvrit. Elle avait dû effectuer une rotation complète : maintenant, elle tournait le dos au sas.

Quand elle émergea de la cabine, elle se retrouva dans un nouveau corridor aux murs de métal en tous points identique à la coursive du cylindre A. *À moins que je sois toujours dans le A. Peut-être que l'ascenseur n'a pas bougé !*

Elle se mit à avancer lentement, prudemment, dans le corridor, veillant à bien poser les pieds sur le velcro, un bras écarté pour suivre la froide paroi du bout des doigts. C'était comme dans le vieux cauchemar où, toute seule, elle s'enfonçait dans un couloir totalement silencieux, familier et pourtant inquiétant, sachant que quelque chose de terrifiant était tapi plus loin – ou la suivait pas à pas.

Elle pivota sur elle-même. Rien. *Ça suffit comme ça ! Tu es complètement idiote !*

Elle passa devant un centre de contrôle qui était la réplique fidèle de celui que Duvic lui avait montré, à ceci près que ses hublots étaient opaques et qu'il était vide et froid comme une crypte.

L'escalator conduisant au quai souterrain était immobile. Une sacrée descente ! Mais dès qu'Evelyn eut posé le pied sur la première marche, il commença à bourdonner et se mit en mouvement. Il s'en fallut de peu qu'elle perde l'équilibre mais elle se cramponna des deux mains à la rampe et se laissa porter.

Une voiture était arrêtée devant le quai. Obscure, comme morte. Mais quand la jeune femme eut passé le portillon, elle s'alluma, le vrombissement du moteur électrique s'éleva et les portes coulissèrent. *Entre dans mon salon, dit l'araignée à la mouche.* Evelyn monta quand même dans la voiture.

L'automotrice démarra automatiquement. La jeune femme était restée devant la porte et, détectant un passager désireux de « descendre à la prochaine », le véhicule s'arrêta à la station suivante. Evelyn descendit. Elle trouva rapidement l'escalier montant et en fit l'ascension en s'immobilisant toutes les quelques secondes, l'oreille tendue. Rien. Pas un son. Pas même l'écho de ses propres pas sur les marches. Et ce silence de mort était plus éprouvant encore que l'angoisse de se faire surprendre.

Enfin, elle atteignit la surface et émergea dans une sorte de jardin où d'énormes buissons de fleurs tropicales bouchaient la vue. Un chemin serpentait à travers la végétation. Elle s'y engagea. Les palmiers et les arbres exotiques disparaissaient sous des entrelacs de lianes qui faisaient une voûte au-dessus de sa tête et l'on aurait pu se croire au milieu de la jungle. Sauf qu'il n'y avait pas le plus faible bruit. Pas de crépitements d'insectes, pas le moindre froissement de feuillage agité par le vent. Et pas une voix humaine.

Le sentier montait à l'assaut d'une colline étrangement semblable à celle qu'elle avait escaladée en compagnie de David quand il lui avait fait faire le tour du propriétaire. Evelyn fit halte et regarda tout autour d'elle. Son cœur cognait dans sa poitrine.

C'était vraiment un paysage tropical : des hauteurs aux pentes tapissées d'arbres colossaux,

une jungle, des montagnes au loin, des fleurs partout. Et des cours d'eau, des cascades, de profonds étangs, un large lac cerné de plages de sable au centre. Quand on levait les yeux, c'était le même spectacle. Ce paradis né de la main de l'homme s'incurvait, tapissant toute la surface intérieure du cylindre. C'était un immense décor hollywoodien figurant une paradisiaque île des mers du Sud. Il n'y manquait qu'un volcan au cratère fumant.

Et la vie.

Pas de maisons. Pas de routes. Pas trace d'habitat humain.

Evelyn sortit de sa poche une paire de jumelles électro-optiques, à forte puissance. Rien, pas de villages, pas de ponts, pas d'édifices. Pas même un oiseau.

Le second cylindre d'Île Un, assez vaste pour qu'un million de personnes et davantage y tiennent à l'aise, était un paradis tropical. Absolument désert.

L'esprit révolutionnaire du III^e millénaire s'est manifesté de bien des façons différentes. D'un bout à l'autre du monde, les masses opprimées ont décidé de prendre en main leur destin et de déboulonner leurs tyrans. Dans les nations misérables de l'hémisphère Sud l'agitation généralisée aboutira au renversement des gouvernements despotiques et à l'avènement de nouveaux régimes solidaires de ceux que l'on écrase. Dans les riches nations industrielles du Nord, une jeunesse insatisfaite brandit le flambeau de la révolution, pour elle et pour ses frères déshérités.

Ces jeunes de tous les pays s'appellent le Front révolutionnaire des peuples. Les profiteurs contre lesquels ils se dressent les appellent terroristes. Leurs enfants et leurs petits-enfants qui, grâce à leur combat, vivront dans un monde de paix et de liberté, les appelleront libérateurs. Il n'y a pas de titre plus glorieux.

*Déclaration attribuée au colonel César Villanova,
dit El Libertador, lors de l'entrée à Buenos Aires
de son armée révolutionnaire, le 30 mai 2008.*

À son réveil, Denny McCormick fut convaincu de se trouver au paradis du Prophète – ou, tout au moins, sur un plateau de cinéma où l'on tournait un remake des Mille et Une Nuits.

Il reposait sur un lit large et bas, tendu de voilages de soie qu'une brise tiède faisait doucement onduler. La chambre était somptueuse – de vastes et voluptueux divans, des coussins aux couleurs éclatantes ; de splendides et épais tapis d'Ispahan et de Tabriz aux motifs compliqués animaient le sol de leurs bariolures. Au-delà des hautes et fines fenêtres on apercevait de sveltes colonnes au fût cannelé et, en arrière-plan, les toits de Bagdad, des minarets tels des doigts d'implorants tendus vers le firmament, les tuiles bleues du dôme d'une mosquée. Le soleil couchant incendiait le ciel et empourprait les terrasses.

Quand Denny voulut s'asseoir, une douleur déchirante le fouailla et il retomba en arrière avec un gémissement de surprise. Il portait un pyjama de soie soutaché d'argent, constata-t-il en se palpant le flanc. Et il avait un pansement.

Une femme entra. Mince, le teint sombre mais des yeux d'un bleu léger. Une robe aux tons chatoyants l'enveloppait du menton jusqu'aux pieds.

Ce n'est pas celle de la voiture, pensa Denny. L'autre était bien plus belle.

La femme s'esquiva sans avoir ouvert la bouche et la porte se referma silencieusement.

Denny s'abîma dans la contemplation du plafond, une mosaïque aux entrelacs hypnotiques dont la beauté, bien qu'elle se conformât aux édits coraniques interdisant la reproduction du visage humain, était fascinante.

Peut-être était-ce seulement mon imagination. Peut-être ai-je été le jouet du délire ? Mais comment se fait-il, alors, que tu sois ici ? ajouta-t-il intérieurement, répondant à sa propre question. *Crois-tu que c'est une chambre d'hôpital ?*

Il éclata de rire, ce qui réveilla sa douleur.

— C'est peu vraisemblable, fit-il tout haut. Il n'y a pas un seul hôpital de ce genre sur toute la Terre.

La femme réapparut. Cette fois, elle apportait un plateau. Sans un mot, sans même que son regard croisât celui de Denny, elle le posa à terre à côté du lit, s'agenouilla et souleva le couvercle d'un plat. L'arôme brûlant d'un bouillon épicé s'en exhala et McCormick se rendit brusquement compte qu'il avait une faim de loup. Il essaya à nouveau de se dresser sur son séant mais, cette fois encore, la souffrance l'arrêta net et il lâcha un juron d'une voix étouffée, furieux de son impuissance.

Elle posa la main sur l'épaule pour l'obliger à se recoucher. Ce n'était qu'une enfant, une adolescente. Elle se mit à lui donner la becquée en lui maintenant la tête droite, sa main libre passée sous la nuque.

S'il n'avait pas eu aussi faim, cela aurait été follement sensuel. Denny avait l'impression d'être infirme mais il s'en moquait et il s'abandonna à la main qui le nourrissait. Cuillerée par cuillerée, elle lui fit avaler le bouillon, le chich-kebab et des fruits. En guise de boisson, il n'y avait, hélas, que de l'eau. *Si c'était vraiment le paradis, il y aurait de l'ale. Au moins une pinte de blonde.*

Au moment où sa nourricière reposait la dernière assiette vide sur le plateau, un homme aux cheveux gris entra. Il s'immobilisa devant le lit, son regard intense fixé sur Denny. La jeune fille s'empara de son plateau et s'esquiva.

Quand elle eut refermé, le nouveau venu inclina imperceptiblement la tête en manière de courbette et dit :

— Je suis le cheik Jamil al-Hachémi et cette demeure est la mienne. Soyez-y le bienvenu.

— Je vous remercie, répondit Denny. Je suis Denny McCor...

— Je sais qui vous êtes.

Al-Hachémi était de petite taille mais il émanait de lui une impression d'autorité sereine. Son visage aristocratique à l'ossature marquée était celui d'un authentique cheik. Sa peau avait la teinte du tabac blond. Il était habillé à l'occidentale : complet blanc et chemise saumon à col ouvert.

— Nous ne nous sommes pourtant jamais rencontrés, fit Denny.

— Mes gens ont pris la liberté d'examiner vos vêtements et votre portefeuille quand on vous a eu conduit ici. J'ai naturellement entendu parler de vous. J'ai passé bien des soirées à regarder le palais que vous construisez de l'autre côté du fleuve.

— J'espère qu'il vous a plu.

L'ombre d'un sourire effleura les lèvres d'al-Hachémi.

— J'ai étudié vos plans et la maquette du projet. Ce sera un très beau palais... si vous le terminez.

— Si je...

— Je pense à cet attentat dont vous avez été victime. J'ai peur que ce soit là une réaction de mécontentement dirigée contre le palais.

— Contre le palais ?

Il n'était pas facile de soutenir une conversation dans la position horizontale.

Al-Hachémi acquiesça.

— Vous avez probablement entendu parler du Front révolutionnaire des peuples ? Il semble que votre œuvre ne soit pas de son goût.

— Mais le gouvernement irakien...

Le cheik l'interrompt d'un geste de la main.

— Je suis membre du gouvernement irakien. Et également du Gouvernement mondial. Je n'ignore rien de notre programme officiel mais il faut que vous vous mettiez une chose dans la tête, M. McCormick : le F.R.P. s'oppose au Gouvernement mondial... et à tous les

gouvernements nationaux qui ont adhéré à l'organisation mondiale.

— Mais qu'est-ce que cela a à voir avec le palais ?

— Peut-être ces gens le considèrent-ils comme une mascarade attentatoire à leur histoire... ou comme une entreprise commerciale avilissante pour notre peuple. Mais il est plus vraisemblable que, comme il s'agit d'un projet du Gouvernement mondial, ils sont résolus à l'empêcher d'aboutir. Leur raisonnement n'est jamais très subtil, vous savez.

— Et ils pensent qu'ils peuvent arrêter l'entreprise en m'assassinant ?

Al-Hachémi leva les bras avec un fatalisme tout oriental.

— Une poignée de tueurs à gages coûte moins cher que des explosifs.

— Qui sont ces personnages ? Ne peut-on discuter avec eux ? Leur expliquer ?

— Je fais l'impossible pour essayer de savoir exactement qui ils sont et quand je le saurai, il n'y aura ni discussions ni explications.

Denny se remémora subitement un détail qui lui fit froid dans le dos :

— Je crains qu'ils n'aient des complicités parmi les ouvriers du chantier.

— C'est peu probable, encore que le F.R.P. a les moyens d'obtenir, au moins, la coopération tacite d'un certain nombre de gens en les intimidant.

Un certain nombre de gens... Tous les habitants du souk, par exemple !

— Puisque vous êtes apparemment condamné à mort, vous serez mon hôte et vous resterez chez moi où vous n'aurez rien à redouter.

— Mais la construction du palais ?

Les narines d'al-Hachémi en palpitèrent d'indignation :

— Il attendra. La courtoisie exige, même dans des pays aussi barbares que le Canada, que l'on remercie celui qui vous offre son hospitalité.

Denny fut trop surpris pour se mettre en colère.

— Je vous remercie, croyez-le bien. Je ne voulais pas être impoli. C'est simplement le palais qui me tracasse.

Le cheik se détendit visiblement.

— Je comprends très bien et je ne vous retiendrai pas plus longtemps que nécessaire. En attendant, considérez ma demeure comme la vôtre. Si vous désirez quoi que ce soit, vous n'aurez qu'à le dire.

— Je vous suis infiniment reconnaissant.

Avec ce type-là, il faut des kilos de pommade ! pensa Denny.

— Si vous n'avez besoin de rien d'autre pour le moment..., commença l'Arabe avec une nouvelle inclinaison de la tête à peine ébauchée.

— Si, justement, dit Denny, l'interrompant.

Les sourcils de son interlocuteur se haussèrent d'une fraction de millimètre.

— Quoi donc ?

— Comment suis-je arrivé chez vous ? Je... je me rappelle avoir été encerclé par ces... par ces tueurs à gages comme vous dites, je me rappelle m'être battu avec eux et l'un d'eux a dû me frapper. Et puis ensuite...

Denny laissa sa phrase en suspens, se rendant compte qu'il n'avait pas entièrement confiance dans le souvenir qu'il conservait de la ravissante de la limousine.

Une ombre effleura les traits altiers du cheik.

— Vous avez été retrouvé par une jeune personne. Une jeune personne exagérément émotive et très romanesque qui aurait dû vous conduire à l'excellent hôpital que nous avons dans cette ville mais qui a jugé bon de vous transporter chez elle.

— Chez elle ?

— La jeune personne en question est ma fille. Elle était dans le souk après la nuit tombée, ce qui est d'une folle imprudence. Témoin de la rixe, elle a ordonné au chauffeur d'intervenir. Vos assassins putatifs se sont enfuis à l'approche de la voiture, pensant très certainement que c'était la police. Vous baigniez dans votre sang et elle vous a conduit ici.

Elle existe pour de vrai !

— Quand... quand cela s'est-il passé ? Combien de temps suis-je resté inconscient ?

— L'agression remonte à la nuit dernière. Vous avez dormi toute la journée. Le médecin a dit que c'était excellent dans votre état.

— Votre fille m'a sauvé la vie.

— En effet.

— J'aimerais la remercier.

Al-Hachémi se raidit.

— C'est impossible. Elle est sur le départ. Elle doit poursuivre ses études sur Île Un.

Denny découvrit deux jours plus tard que le cheik lui avait menti.

Les deux seules personnes dont il recevait la visite étaient la servante et le médecin. Sa luxueuse chambre était équipée d'un gigantesque écran mural grâce auquel il pouvait regarder la télévision mondiale et même s'entretenir directement avec son patron à Messine et son contremaître sur le chantier. Le premier eut l'air ennuyé du retard éventuel que risquait de prendre le programme, le second, qui semblait avoir mauvaise conscience, promit qu'il ferait travailler le personnel aussi dur que si l'architecte était sur place.

La blessure de Denny se cicatrisait rapidement mais on continuait de lui interdire de quitter sa chambre. Le deuxième jour, il essaya de faire quelques pas mais il avait les jambes si molles qu'il dut agripper la poignée de la porte quand il parvint à l'autre bout de la pièce.

Lorsqu'il ouvrit, il aperçut dans le hall un jeune homme musclé au visage marqué par la petite vérole, une cigarette au coin de la bouche, un magazine porno sur les genoux et un énorme pistolet noir à la ceinture. Le garde dévisagea Denny, puis pointa un doigt sur lui. Il n'y avait pas à se tromper sur la signification de ce geste : *rentrez et restez chez vous*.

— Que ça te plaise ou non, je suis un invité, murmura McCormick en anglais.

Il obéit quand même : il ne se sentait pas assez gaillard pour ouvrir la discussion.

Il passa les heures les plus fraîches de la matinée sur la terrasse qui s'ouvrait derrière ses fenêtres, au milieu du fouillis des colonnes qui soutenaient le toit, à regarder la brume montant du fleuve et la masse verdoyante des plantations qui se déployaient au-delà de la ville.

Ce fut là qu'il la vit. Ce matin-là, une électrobécane grand sport entra dans la cour et s'arrêta dans un strident crissement de freins. La jeune femme qui pilotait l'engin sauta à terre. Une longue chevelure brune retomba en cascade sur ses épaules quand elle enleva son casque. Elle leva la tête. Et Denny distingua ses traits. C'était elle.

Le cheik sortit en trombe et lui dit quelque chose à voix basse. Et en français. *Pour que les domestiques ne sachent pas qu'il l'engueule !* Les mots ne parvenaient pas aux oreilles de Denny à cette distance, mais le ton ne laissait pas de place au doute : al-Hachémi reprochait à la jeune fille de rouler comme une folle en ville – et de n'être pas rentrée de la nuit.

Elle éclata de rire, eut un haussement d'épaules – très français –, piqua un baiser sur la joue de son père et, le plantant là, elle rentra à grandes enjambées dans la maison.

Quand la servante lui apporta son déjeuner, Denny lui demanda si elle comprenait l'anglais. Il avait déjà essayé d'entrer en conversation avec elle mais, chaque fois, elle tressaillait et le regardait en ouvrant de grands yeux et en baragouinant quelque chose en

arabe, l'équivalent de « moi, pas compris ».

Comme elle secouait négativement la tête, il s'exclama allégrement :

— Très bien. Dans ce cas, mon enfant, on va faire appel aux miracles de l'électronique.

Sur quoi, il composa un indicatif chiffré sur son communicateur portatif. Les mots SERVICE DE TRADUCTION INTERNATIONAL se formèrent sur l'écran mural tandis que s'élevait une voix féminine :

— S.T.I. à votre disposition.

Denny savait que c'était un répondeur.

— D'anglais en arabe et vice versa, ordonna-t-il. Langue courante. Le dialecte de Bagdad, si cela existe.

— Certainement, monsieur.

L'ordinateur connaissait déjà le code de facturation de McCormick : c'était l'un des éléments d'information qu'il avait tapé sur le clavier du communicateur pour obtenir la liaison.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-il à l'adolescente.

La question s'inscrivit en caractères arabes sur l'écran et une voix masculine – assez proche de celle de Denny – la posa dans cette langue.

La servante considéra tour à tour l'écran et l'architecte.

— N'aie pas peur, lui dit ce dernier en souriant. Je veux seulement connaître ton nom.

L'écran répéta en arabe.

— Irène, répondit-elle faiblement en faisant sentir l'e muet.

— Mais c'est un nom grec !

— Vous ne direz pas au cheik al-Hachémi que j'ai causé avec vous ? Il m'a défendu de vous parler bien que je ne sache même pas l'anglais.

— Ne t'inquiète pas, il n'en saura rien.

— Je suis grecque, reprit-elle. Employée comme servante par le cheik. Mon père est son comptable.

Denny s'étendit sur le lit.

— Eh bien, ça alors ! Mais peut-être que tu préférerais parler en grec ? C'est facile pour l'ordinateur, tu sais.

— C'est ma langue maternelle. Je parle aussi français et un peu l'italien.

— Allons-y pour le grec. Ce sera plus simple pour toi.

Quelques minutes plus tard, Irène était assise sur une chaise à côté du lit et ils n'étaient pas seulement une paire d'amis mais, aussi, de conspirateurs.

— Al-Hachémi m'a choisie pour vous servir parce que je ne connais pas l'anglais. J'ignore pour quelle raison mais il ne veut pas que le personnel de la maison vous parle. Si le garde qui est dehors savait...

— Mais pourquoi ? l'interrompit Denny en baissant instinctivement le ton. Est-ce que je suis prisonnier ?

— Je ne sais pas. Le cheik tient à vous protéger. Je crois aussi qu'il se fait du souci pour sa fille, celle qui vous a amené ici.

— Du souci ? Qu'entends-tu par là ?

— Il veut la maintenir à l'écart des hommes. Il est très vieux jeu quand il s'agit d'elle.

— Oh ! C'est pour cela qu'il...

— Mais il l'est beaucoup moins en ce qui le concerne personnellement, enchaîna la servante.

— Combien d'épouses a-t-il ?

Elle secoua la tête avec embarras :

— Il n'en avait qu'une seule et elle est morte depuis bien des années. Mais il a beaucoup de maîtresses. Et d'amants. Il m'a fait des avances mais sa fille y a mis le holà.

— Qu'en pense ton père ?

— Il fait tout ce qu'on lui dit de faire, répondit amèrement Irène. Un peu d'argent et il ferme les yeux.

— Pourtant, la fille d'al-Hachémi vit auprès de son père.

— Pour le moment. Elle doit partir très bientôt. Le cheik veut l'envoyer sur Île Un, dans l'espace, pour y faire des études.

— C'est une scientifique ?

Irène s'esclaffa.

— Non. Et elle n'a aucun désir de quitter Bagdad. Cela fait des semaines qu'ils se disputent. Un vrai scandale ! Une jeune fille arabe ne discute jamais les ordres de son père.

— Elle est entêtée, hein ?

— Elle a été élevée à Paris et en Italie. On lui a mis des idées occidentales dans la tête.

Denny pouffa.

— Eh bien, j'en suis ravi. Comment s'appelle-t-elle ?

— Bahjat. Et son père lui a interdit de vous voir.

— Mais est-ce que j'ai dit...

— Vous êtes amoureux d'elle, laissa tomber Irène, une lueur malicieuse dans les yeux. Toute la maison sait qu'elle vous a sauvé la vie et que c'est elle qui vous a conduit ici. C'est son sang qui vous a sauvé.

— Son sang ? Tu veux dire que l'on m'a fait une transfusion ?

— Oui. Autrement, vous seriez mort. Le cheik était fou de rage quand il l'a appris. Le sang d'une al-Hachémi donné à un infidèle ! Il a piqué une de ces rages !

Son sang coule dans mes veines !

— Mais cela ne signifie pas pour autant que je sois amoureux d'elle.

— Alors, pourquoi me posez-vous toutes ces questions sur son compte ?

Denny réfléchit un instant avant de riposter :

— Pourquoi risques-tu de perdre ta place en y répondant ?

— Parce que... (Elle hésita.) Parce que c'est très romantique. Bahjat a cherché à vous voir, vous savez ?

— Vraiment ? (La voix de Denny était mal assurée. On aurait dit un collégien.) Je... oui, bien sûr, je serais très heureux de la rencontrer... pour la remercier convenablement, je veux dire.

— Je lui ferai la commission.

— Parfait ! (Il se rendit brusquement compte de ce qu'impliquait cette promesse.) Tu ne vas pas lui raconter que je suis amoureux d'elle, n'est-ce pas ?

— Bien sûr que si. Que voulez-vous que je lui dise d'autre ?

— Mais ce n'est pas réellement la vérité ! Comment puis-je savoir... enfin, je ne lui ai pas dit deux mots cohérents !

Irène eut un sourire entendu. Elle ramassa le plateau et sortit prestement.

Ah ! les femmes ! songea dédaigneusement Denny. Les grands sentiments, c'est tout ce à quoi elles pensent. Complètement débiles ! Maintenant, les commérages vont aller bon train. Encore heureux si le vieux cheik ne me balance pas dans une rue sombre pour laisser les tueurs finir leur travail !

Mais Denny s'aperçut soudain qu'il riait aux anges. Et que son cœur cognait comme s'il

avait couru le mille mètres. Il s'aperçut par la même occasion qu'il n'avait, pas touché au déjeuner que lui avait apporté Irène. Mais il s'en moquait. Il n'avait absolument pas faim.

— Bon Dieu de bois ! murmura-t-il. C'est vrai que je suis amoureux d'elle !

Il passa l'après-midi à tourner comme un ours en cage dans sa prison dorée. Il sortit cent fois sur le balcon au plus fort de la chaleur caniculaire mais le patio demeurait vide. La ville tout entière paraissait dormir, écrasée sous ce soleil impitoyable.

L'idée lui vint de téléphoner à son contremaître mais il la chassa aussitôt : il ne pourrait pas se concentrer sur le travail. Et, pour l'heure, il s'en fichait éperdument.

Finalement, accablé par la chaleur qu'il traînait comme un boulet au pied, il s'affala sur son lit, toujours en pyjama, et s'assoupit. Sa dernière pensée consciente fut pour se souvenir des mises en garde qu'on lui avait prodiguées quand il était petit contre la masturbation, même involontaire.

Quand il se réveilla, il faisait nuit. La porte, en s'ouvrant, le fit émerger d'un rêve obscur, comme poissé de sueur, qui s'effaça et sombra dans les profondeurs de son inconscient telle l'image abolie d'un téléviseur que l'on éteint.

Il se dressa tout droit sur son lit.

Une femme lui apportait son dîner sur un plateau niellé d'argent. Mais ce n'était pas Irène. Elle était plus grande et son voile de soie maintenait son visage dans l'ombre.

Ne sois pas idiot ! Ce ne peut pas être elle.

Mais le pouls de Denny s'emballait.

Elle posa le plateau sur la table basse au milieu de la pièce, s'approcha du lit, fit glisser son voile sur ses épaules et sourit.

À la vague lueur que laissaient filtrer les fenêtres, Denny reconnut Bahjat, aussi éblouissante que dans son souvenir. C'était une princesse des Mille et Une Nuits, une Shéhérazade à la chevelure de corbeau, aux yeux étincelants, mince comme un fil. Sa physionomie radieuse était beauté, intelligence, amour.

McCormick voulut dire quelque chose mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge.

Elle posa son doigt sur ses lèvres et fit dans un murmure :

— Je ne peux rester qu'un instant. Le médecin m'a dit que votre guérison est en bonne voie. J'en suis heureuse.

— Je voulais vous remercier...

Elle secoua imperceptiblement la tête.

— Un *Ah-reesh* aux cheveux aussi flamboyants ! Comment aurais-je pu vous laisser mourir ?

D'un mouvement prompt, elle se pencha et l'embrassa. Mais quand Denny voulut l'étreindre, elle se dégagea et battit en retraite en direction de la porte.

— Je reviendrai, chuchota-t-elle.

Et il n'y eut plus personne.

Il existe des similitudes frappantes entre le vieillissement et la mort des villes, et le vieillissement et la mort des étoiles comme notre soleil.

À mesure qu'elle vieillit, une étoile voit se raréfier ses sources d'énergie nucléaire. Elle commence alors à grossir et devient géante, rouge. Mais même durant ce processus de dilatation, son noyau se fait plus dense, plus chaud et il dégénère. Finalement, lorsque toutes ses réserves d'énergie sont épuisées, l'astre se désagrège. Notre soleil se transformera un jour en une naine blanche. Lorsqu'il s'agit d'étoiles plus massives, ce phénomène déclenche la formation explosive d'une supernova qui détruit tout à l'exception du minuscule et brûlant noyau. Et si l'étoile originelle est vraiment très grosse, son noyau ardent lui-même s'évanouit entièrement et il n'y a plus que ce que les astronomes appellent un trou noir.

À mesure qu'une ville vieillit et perd ses sources d'énergie (les contribuables), elle commence à se dilater. C'est ce que l'on appelle l'expansion urbaine. Mais, exactement comme pour une étoile, son noyau central devient plus dense, il s'échauffe et dégénère. Finalement, la ville meurt. Plus elle est grande, plus les chances d'une explosion accompagnant son agonie sont nombreuses. Les très grandes villes, comme New York, exploseront sans doute avec une violence telle qu'il ne restera pas grand-chose. Pas même un trou noir.

*Janice Markowitz,
L'Évolution des Villes,
Columbia University Press, 1984.*

Ils avaient admirablement choisi l'endroit.

Minuit était passé depuis longtemps et les rues auraient dû être vides. Il ne fallait pas être dans son bon sens pour rôder dans Manhattan une fois la nuit tombée, seul par-dessus le marché. Il n'y avait personne sauf les rats et, à l'occasion, un chat errant qui se croyait capable de se débrouiller.

Le jour, Manhattan était encore habitable – ici et là. Mais, la nuit, on se barricadait chez soi et on dormait le revolver à portée de la main.

Lacey avait pour mission de filer le pigeon.

Il était noir et il portait la panoplie adéquate : un blouson en tissu plastique rouge sang aux manches déchirées, un pantalon de cow-boy moulant les fesses, de lourdes bottes qui convenaient aussi bien pour piétiner un adversaire que pour courir. Mais c'était une tenue trop parfaite. Comme un uniforme qu'il aurait touché. Et ses vêtements étaient neufs. Au lieu de se fondre dans le paysage de la Première Avenue, Lacey était aussi visible que le soutien-gorge agressif d'une tapineuse.

Mais ce qui le trahissait était le simple fait qu'il ne s'éloignait jamais de plus de deux blocs de l'ancien bâtiment des Nations Unies. Il fallait que les autres culs-blancs l'observent avec leurs caméras et entendent tout avec leurs micros longue distance.

Le pigeon était un poulet. Pas un flic classique. Ils connaissaient la règle du jeu et

laissaient les mains libres à l'Association du Quartier pour qu'elle fasse la loi sur son territoire comme elle l'entendait. C'était un flic du Gouvernement mondial. Et il voulait rencontrer Leo en personne. *Parler avec lui, nom de d'là !*

Leo avait rigolé et il avait dit :

— O.K., causons avec M. Poulet. *Pour quoi faire, merde ?* s'interrogeait Lacey.

Mais quand Leo dit « tu fais ça », on le fait. Sans chercher à savoir avec qui on est en cheville ou qui est en guerre avec qui. Leo ne donnait pas souvent d'ordres mais quand il en donnait, on bondissait.

Lacey scruta la Première Avenue en plissant les yeux. Le vent venant de la rivière était chargé de relents de détritrus. À la lumière morne de la lune que tamisaient les nuages, les ruines de l'ancien siège de l'O.N.U. ressemblaient à un fantôme obscur et lézardé. Lacey frissonna. Il y avait des gens qui vivaient là au milieu de ces décombres où pullulaient les rats.

Jojo et Fade, devant le pigeon, patrouillaient le secteur pour s'assurer qu'il était bien seul, l'autre crevure. Que ce n'était pas un piège tendu pour se payer Leo. *C'te saloperie d'G.M. a essayé plus d'une fois d'se l'faire.* Mais Leo avait toujours été plus malin qu'eux.

La radio miniature enfoncée dans son oreille grésilla et la voix de Fade, pas plus forte qu'un soupir, s'éleva :

— Ici, c'est O.K.

Lacey exhala un grognement et demanda dans le cure-dents micro qu'il avait glissé entre ses mâchoires :

— Jojo ? Comment ça se passe ?

— C'est plein de cafards, j'en ai jamais vu d'aussi gras. Mais, à part ça, rien à signaler.

— Bon. Restez à couvert.

Lacey replaça le cure-dents derrière son oreille droite et, sortant de l'encoignure où il s'était tapi, il émergea sur le trottoir baigné d'une lumière bleutée et avança en direction de l'étranger.

Le zozo déambulait. Il n'entendait rien. *Connard ! Je pourrais te dégommer ni vu ni connu et tu ne saurais même pas ce qui t'arrive !* Mais, respectueux des consignes, il rattrapa le pigeon et lui lança :

— Amène-toi !

L'autre fit un bond et se retourna vivement. Il tenait à la main un pistolet d'aspect peu engageant.

Les traits de Lacey se durcirent.

— Tu veux voir Leo ou tu veux te faire estourbir ? fit-il d'une voix grinçante. Naturellement, Jojo et Fade l'avaient dans leur collimateur.

— C'est Leo qui t'envoie ?

L'arme ne vacillait pas et le ton du pigeon était ferme. *Chouette pétard*, nota Lacey qui pensait à l'avenir. Laissant la question sans réponse, il se contenta de désigner d'un coup de pouce les obscures profondeurs de la 42^e Rue en grommelant :

— Allons-y, mec. C'est par là.

L'autre glissa son pistolet dans le holster fixé sous son aisselle.

— O.K. Je te suis.

Lacey se mit en marche. Peut-être qu'il pourrait récupérer le calibre avant la fin de la nuit, qui sait ?

Le lieu du rendez-vous était l'immeuble locatif appartenant à la branche locale de l'Association, une bâtisse vermoulue dont les fenêtres étaient presque toutes brisées mais le

dernier étage était encore en assez bon état. Il y avait même l'électricité.

Il était grand, Leo. *Plus grand que n'importe qui*, songeait Lacey. Sa puissante carcasse débordait du vieux fauteuil déchiré, menaçant de le réduire en miettes comme une bombe qui écrase une maison. Ses mains étaient aussi grosses que la tête de Lacey, ses bras plus épais que le torse d'un gamin. Il était gros mais son embonpoint était celui des pugilistes. Leo était capable de soulever une voiture par le train arrière et de casser des os comme d'autres décalottent une boîte de bière.

Et il était noir. Mais noir... Pas caramel comme Lacey ni même chocolat comme Jojo. Il était noir comme un Africain. Les petits Ritals l'appelaient *melanzana*, aubergine, à cause de la teinte violacée de sa peau.

À côté de Leo, le flic du G.M. avait l'air d'être blanc. Se balançant d'un pied sur l'autre sur le tapis rongé par les cafards, il balaya du regard les murs nus dont le plâtre s'écaillait, le plafond craquelé qui prenait des airs penchés, les fenêtres badigeonnées de peinture noire pour faire échec à d'éventuels tireurs embusqués sur les toits.

Finalement, ses yeux se posèrent sur Leo, un Leo très à l'aise ; sa boîte de bière disparaissait presque dans son poing.

— Salut, Elliot.

— Elliot ? (Leo éclata d'un rire tonitruant). Qui c'est que tu appelles Elliot, mon pote ? En voilà un drôle de nom !

Le flic garda le silence.

— C'est Leo que je m'appelle, reprit le colosse dans un ronronnement digne du fauve éponyme. Leo. Et tâche à voir à pas l'oublier.

— Entendu... Leo. (Bizarrement, le policier sourit.) On peut causer ?

— Ben voyons ! C'est pour ça qu'on est là, non ?

Le flic tendit le menton vers Lacey et ses deux acolytes.

— Et eux ?

— Y a pas de problème. Ils peuvent entendre tout ce que tu as à dire.

L'envoyé du Gouvernement mondial pinça les lèvres. Tour à tour, il dévisagea Lacey, Fade et Jojo. Son regard revint à Leo qui, vautré dans son fauteuil, arborait un sourire jovial. *Il a même pas proposé à l'autre tordu de s'asseoir*, pensa Lacey en décochant un coup d'œil à Fade. Ce dernier, comprenant le sens de son ricanement muet, envoya son coude dans les côtes de Jojo.

— Bon, d'accord, soupira le flic. On a besoin de toi. Le moment est venu de te remettre en piste. Ce sont les ordres.

— J'en ai rien à foutre, des ordres, répliqua Leo, toujours souriant, avec suavité.

— Ce n'est pas une plaisanterie, Elliot. Ces messieurs parlent sérieusement. Ils craignent que tuournes à l'aigre, que tu deviennes un autochtone.

— Ils n'ont pas tort.

Le mouvement de la main droite du flic fut suffisant pour que Lacey extirpe son propre soufflant de dessous son blouson dépenaillé et fasse un pas vers lui. Mais Leo leva un index massif et l'agent du G.M. s'immobilisa. Lacey en fit autant.

— Si tu ne viens pas volontairement, ils iront te chercher de force.

— Je leur souhaite bien du plaisir.

— Ils le feront, Leo. Tu sais très bien qu'ils en ont les moyens.

Leo se mit posément debout. On aurait cru voir se lever un nuage d'orage.

— Non. Ils croient seulement qu'ils le peuvent, Frank.

Lacey n'avait encore jamais entendu Leo parler avec cette voix. C'était presque comme

celle du poulet !

— J'ai appris pas mal de choses sur la façon dont ça se goupille ici, dans les rues, reprit Leo. Sur le pouvoir – comment le prendre et comment s'en servir. Ce n'est pas dans les services et les agences du gouvernement qu'il est, le pouvoir. Il n'est pas plus dans les couloirs qui relient les bureaux que chez ces automates anonymes et interchangeableaux auxquels tu fais tes rapports. Le pouvoir est ici, dans les rues, dans les villes, chez les gens qui ont suffisamment faim, qui ont suffisamment peur, qui sont suffisamment aigris et suffisamment désespérés pour se battre.

Le flic recula.

— Tu dis des absurdités ! Tu es fou !

— Tu crois ?

— Tu ne peux pas survivre sans nous, Elliot. Les traitements à la mélanine, les stéroïdes, les hormones... ils te couperont les vivres.

Leo haussa ses lourdes épaules.

— J'ai d'autres sources d'approvisionnement, Frank. Je n'ai plus besoin de vous.

— Mais vous ne pouvez vous dresser contre le Gouvernement mondial !

— Tu crois ? (Leo avançait lentement et le flic battit en retraite.) Ici, dans cette piaule, le Gouvernement mondial, c'est toi. Si je demandais à ces deux gars de t'effacer, combien de temps resterais-tu vivant, à ton avis ?

Le flic sentit le canon du pistolet de Lacey dans son dos. Et la main de Lacey tremblait, tant il était impatient d'appuyer sur la détente.

— Non, ordonna Leo. Laissez-le repartir. Ramenez ce cul-blanc là où vous l'avez trouvé.

— Tu dérailles, Elliot. Toutes ces drogues t'ont liquéfié la cervelle. Ils viendront te chercher...

— Arrête tes conneries. (Leo parlait à nouveau de sa voix normale et Lacey se sentit soulagé.) C'est nous qui viendrons vous chercher. Nous avons plus de soldats que vous et davantage d'armes. Et on sait s'en servir. Dans le monde entier, mon vieux, les paumés foutront les culs-blancs en l'air partout où ils sont.

— C'est aberrant ! C'est impossible.

Mais, visiblement, le flic était secoué. Et il avait peur.

Leo se tourna vers Lacey.

— Ramène-le là où tu l'as trouvé. Et fais gaffe : qu'il revienne entier. T'amuse pas à faire le rigolo. Je sais qu'il a un chouette soufflant. Je compte sur toi pour qu'il rentre chez lui avec. Vu ?

Déçu, Lacey glissa le sien dans sa ceinture et fit oui de la tête.

— Vu, Leo.

Bien des gens m'ont traité de dictateur – et pire encore. Il y a peut-être une part de vérité là-dedans. Île Un est une démocratie, juridiquement parlant. Nous avons un conseil élu et pour toutes les décisions importantes, la population tout entière de la colonie est consultée et s'exprime par un vote électronique. C'est un processus assez simple quand on a affaire à une communauté peu nombreuse où tout le monde est relié au réseau de communication.

Mais la démocratie ne fonctionne que pour autant que les citoyens le veulent. Et la plupart de nos citoyens sont trop occupés par d'autres choses pour réfléchir sérieusement à la manière dont la collectivité est administrée.

Si l'on fait en sorte qu'ils aient un emploi, que les ordures soient régulièrement ramassées et que l'on ait le contrôle des moyens de communication, on devient un parfait dictateur, même dans une démocratie...

Cyrus S. Cobb,
enregistrements en vue
d'une autobiographie officielle.

— Vide ? s'exclama David. Que voulez-vous dire par là ?

Evelyn et lui étaient aux derniers rangs du théâtre bourré à craquer. Au-dessous d'eux, sur la scène circulaire, une ravissante danseuse et son athlétique partenaire étaient en train d'exécuter un admirable pas de deux qui coupait le souffle aux spectateurs venus assister à cette représentation de *La Belle au Bois Dormant*.

— Il est vide, répéta à voix basse Evelyn, indifférente à la chorégraphie. Ce cylindre est entièrement vide.

— Une coquille creuse ? fit David sur le même ton, les yeux fixés sur la scène.

— Non. Un paysagiste est passé par là. C'est une jungle tropicale. Mais il n'y a personne. Pas un chat !

C'était une exhibition du Bolchoï. Les danseurs étaient à Moscou. Leur image était transmise électroniquement sur Île Un sous forme de projections holographiques en relief donnant l'impression qu'ils étaient aussi réels que s'ils se trouvaient sur la scène de la colonie. Une boucle de feed-back permettait aux réactions du public d'Île Un – surtout des applaudissements et des bravos – de se fondre à celles du public moscovite en chair et en os de sorte qu'il se créait un échange émotionnel entre les spectateurs et les artistes.

David se tourna vers Evelyn qui le scrutait intensément.

— Alors ? demanda-t-elle. Qu'est-ce que vous en pensez ?

— Sortons.

Les balletomanes mécontents protestèrent quand le couple se faufila vers la sortie en leur marchant sur les pieds. Avant de quitter la salle, David regarda une dernière fois la scène.

J'aimerais être capable de contrôler pareillement mon corps, pensa-t-il. Il avait brièvement tâté de la danse mais avait constaté qu'il était trop emprunté pour cette forme d'art. Même dans les sections de gravité nulle où des mémés obèses pouvaient facilement exécuter des

figures dont aucune ballerine n'eût jamais rêvé sur la Terre, il avait conclu que la chorégraphie ne convenait pas à son tempérament.

Quand ils furent sortis du théâtre, les deux jeunes gens s'engagèrent sans hâte sur le chemin sinueux qui traversait l'un des villages épars de la colonie, pour regagner l'appartement d'Evelyn.

— Comment savez-vous tant de choses sur le cylindre B ? Il est interdit d'accès.

— J'y suis allée, répondit Evelyn avec un sourire un rien espiègle. En douce.

— Non ? Quand ça ?

— Cet après-midi.

Les magasins étaient encore presque tous ouverts. Il était encore tôt. Avisant une terrasse, David désigna de la main une table en forme de tambour.

— Comment avez-vous fait ? s'enquit-il tandis qu'ils prenaient place. L'entrée en est interdite sauf...

— Je m'y suis introduite par effraction, expliqua simplement Evelyn. Je tenais absolument à savoir ce qu'il y avait à l'intérieur. Alors, j'ai fait sauter deux serrures électroniques pour jeter un coup d'œil.

David était sidéré. Il était dépassé et ne savait plus quoi dire. *Par effraction ? En trafiquant les serrures ?*

Le haut-parleur encastré dans le plateau de la table grésilla :

— Qu'est-ce que ce sera ?

Evelyn tressaillit sous l'effet de la surprise mais elle se ressaisit aussitôt et répondit :

— Un whisky-soda, je vous prie.

— Avec des glaçons ?

— Un seul.

— Pour le whisky, avez-vous une marque préférée ?

— Non. Juste un bon pur malt.

— C'est noté. Nos palpeurs ont détecté la présence de deux personnes à cette table. Qu'est-ce que la seconde désire ?

— Des palpeurs ? (Evelyn avait l'air un peu étonnée.)

— Un verre de rosé, commanda David.

— Si vous voulez bien consulter la carte des vins pour faire votre choix...

Une petite section rectangulaire de la table s'éclaira : c'était un écran.

— Non, ce n'est pas la peine. Donnez-moi juste un rosé local. N'importe quelle année si elle n'est pas trop récente.

— Parfaitement, monsieur.

L'écran s'éteignit. Evelyn tapota la grille du haut-parleur du bout de l'ongle.

— C'est coupé ? On ne peut pas nous entendre ?

David fit un signe de dénégation.

— C'est un ordinateur. Ici, tout est électronique. Même les serveurs sont des robots.

Il tendit le doigt vers l'un d'eux et Evelyn trouva que le « garçon » ressemblait à s'y méprendre aux tables de la terrasse : c'était une sorte de tambour en matière plastique de la hauteur de la taille d'un homme qui se dirigeait vers eux en pivotant sur lui-même. Des verres étaient posés sur sa surface supérieure. Il fit halte devant un groupe de quatre consommateurs qui se servirent eux-mêmes.

— C'est un robot ? fit Evelyn. Je n'en avais encore jamais vu.

Le robot rentra à l'intérieur de l'établissement en se faufilant avec dextérité entre les tables et dans la petite foule qui allait et venait devant l'entrée.

— Je sais que la cafétéria du centre d’instruction est entièrement automatisée, reprit la jeune femme. Les restaurants des villages le sont aussi ?

— Presque tous. Les gens ne viennent pas sur Île Un pour être larbins et nos ingénieurs ont dû mettre au point ces robots spécialisés, pas très intelligents mais capables d’accomplir un nombre limité de besognes. Nous commençons à en vendre à la Terre. Cela fait un petit revenu supplémentaire pour la colonie.

— Et ça supprime encore des emplois pour ceux qui ont besoin de travailler !

— Ça donne du travail à ceux qui construisent et entretiennent ces robots, riposta David.

— Et les riches s’enrichissent davantage. Un chasseur d’hôtel qui n’a pas d’instruction ne deviendra jamais un informaticien.

— Si. Si on lui donne l’éducation qu’il n’a pas.

— Il y a peu de chance ! À partir de douze ans, on ne peut plus rien enseigner aux enfants : malnutrition depuis la naissance, milieu familial déficient, écoles médiocres... si jamais ils y vont...

Elle s’interrompt. Le robot venait vers eux en pivotant, deux verres posés sur un plateau. David tapa son numéro de crédit sur le clavier dont le tambour était équipé. Il y eut un bref bourdonnement, un voyant vert clignota pour confirmer que tout était en ordre et le robot dit en français « À votre santé ! », ce qui arracha un sourire à Evelyn, avant de faire demi-tour.

— Il est gentil comme tout, murmura Evelyn en le suivant des yeux tandis qu’il s’éloignait.

— Pourquoi êtes-vous allée fureter dans le cylindre B ? Vous auriez pu avoir de sérieux ennuis. Le Dr Cobb a expulsé des gens d’Île Un pour moins que cela.

Evelyn marqua un temps d’hésitation. Elle but une gorgée de whisky et reposa son verre d’un geste déterminé.

— Je n’ai jamais eu l’intention de m’établir à demeure sur Île Un, David. J’ai effectivement fait une demande de résidence permanente mais c’était une imposture. Je suis journaliste. Je suis venue faire une enquête et je compte repartir pour en rendre les résultats publics sur la Terre.

David eut l’impression qu’un étau glacé se refermait sur lui.

— Une enquête sur moi ! Vous vouliez raconter mon histoire – le bébé-éprouvette qui est devenu un homme !

Evelyn opina. Ses lèvres exsangues n’étaient plus qu’un fil.

David, son regard braqué sur elle, s’efforçait de définir ses sentiments. La peur ? La colère ? Ni l’une ni l’autre. De la souffrance, plutôt. Il avait mal. Il était déçu. Et il avait honte. *Imbécile ! Et tu te figurais que tu l’intéressais réellement ?*

— Eh bien, votre histoire, vous l’avez eue le soir même de votre arrivée. J’espère que vous avez été satisfaite. Tout ce que vous vouliez savoir sur l’homme artificiel, y compris sa vie sexuelle... Est-ce que j’ai été à la hauteur ? Vous désirez peut-être aussi que je pose pour des photos ?

— David, je vous en prie...

— Pourquoi êtes-vous restée après ?

Le brasier de sa fureur grandissante faisait fondre l’étau de glace qui le broyait.

— Pourquoi n’êtes-vous pas repartie le lendemain ? Vous aviez obtenu tout ce que vous souhaitiez obtenir. Bon Dieu ! Quand je pense que le Dr Cobb vous a facilité la tâche ! Il vous a jetée dans mes bras.

— C’était une coïncidence.

— Évidemment.

— Cobb n’imagine pas que je suis venue espionner. Si j’ai été obligée d’introduire une

demande de résidence permanente, c'est parce qu'il ne veut pas que les journalistes mettent les pieds sur Île Un.

— Vous n'avez pas besoin de vous attarder davantage. (La voix de David était rauque.) Vous pouvez repartir dès demain par la navette.

— Pas encore, dit-elle sur un ton résolu.

Lève-toi et va-t'en, se chapitra David. *Fiche le camp et ne la revois plus. Cache-toi dans les collines ou rentre lécher tes plaies chez toi sans témoins. Ne te ridiculise pas.*

Néanmoins, quand il ouvrit la bouche, ce fut pour demander :

— Pourquoi ?

— Si je ne suis pas partie après... après la première nuit que nous avons passée ensemble, c'est parce que j'ai commencé à comprendre que vous étiez quelqu'un de réel, un être humain avec des sentiments et... (Elle avança la main, effleura son verre mais ne le souleva pas.) Bref, j'ai livré un combat avec ma conscience et c'est ma conscience qui l'a emporté. C'est assez rare, vous savez.

— Cela veut dire quoi ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

Evelyn, cette fois, prit son verre et avala une généreuse gorgée de whisky.

— Que j'ai décidé de profiter de mon séjour pour essayer de trouver un autre sujet d'article.

Où il ne sera pas question de vous.

— Et si vous n'en trouvez pas, vous en avez déjà un tout prêt que vous rapporterez sur la Terre. Mon histoire à moi.

— Mais j'ai mon sujet, David.

— Vraiment ?

— Le cylindre B ! (Elle se pencha en avant et poursuivit avec excitation :) C'est un radieux paradis des Tropiques mais il n'y a personne ! Pas un oiseau, pas un insecte !

David secoua la tête.

— Il faut des oiseaux et des insectes pour faire une jungle. Vous ne les avez pas remarqués, voilà tout.

— Mais où sont les habitants ? Pourquoi est-ce désert ? Qu'est-ce que Cobb fait de tout cet espace vacant ? On pourrait facilement installer là un ou deux millions de personnes. Davantage, peut-être.

— Et transformer votre paradis en îlot insalubre !

— Pourquoi ce cylindre est-il inhabité, voulez-vous me le dire ?

— Je n'en sais rien.

— Mais vous pouvez m'aider à le découvrir.

David se laissa aller contre le dossier de sa chaise, les yeux fixés sur son verre qu'il n'avait pas touché.

— Je commence à comprendre. Si je vous aide à débrouiller ce mystère, vous aurez un reportage sur Île Un plus sensationnel que l'histoire du bébé-éprouvette. C'est bien cela ?

— J'en suis persuadée, répondit-elle sur un ton vibrant.

— Et si je ne vous aide pas, vous avez l'article sur le bébé-éprouvette en réserve et il ne vous restera plus qu'à le vendre à vos employeurs à votre retour.

Elle s'assombrit.

— Je ne veux pas faire cela, David.

— Mais vous le ferez quand même s'il le faut.

— Si je dois... je ne sais pas ce que je ferai.

Moi si.

Le directoire ne se réunissait jamais collégalement. Les cinq personnes qui le constituaient ne se retrouvaient jamais ensemble sous le même toit. Cela ne les empêchait cependant pas de se voir régulièrement et de tenir au moins une conférence par mois même si des continents entiers les séparaient.

L'électronique abolissait les distances. Grâce aux vidéophones holographiques, ils pouvaient s'entretenir face à face exactement comme s'ils étaient dans une salle de conférence. Les cinq hommes les plus riches du monde projetaient leur image holographique par laser et les satellites-relais qu'ils possédaient et réservaient à leur usage personnel la relançaient. C'était un mode de communication onéreux mais qui garantissait le secret et assurait une sécurité totale. Même dans ces conditions, c'était mille fois meilleur marché que n'importe quelle forme de déplacement physique. Et infiniment plus rapide.

T. Hunter Garrison était assis dans son fauteuil électrique dans une pièce de l'appartement qu'il occupait au dernier étage de la tour Garrison, à Houston. Une soixantaine d'années plus tôt, il avait tenu le rôle d'Ebenezer Scrooge dans une pièce montée par un groupe théâtral étudiant. À présent, il avait le physique du personnage : un crâne luisant ceinturé d'une frange de cheveux blancs ébouriffés, des yeux étroits perçant un visage d'oiseau de proie, une peau parcheminée, des mains tavelées qui auraient été déformées par l'arthrite s'il n'avait pas été aussi riche et aussi puissant.

Le dernier niveau de la tour qui portait son nom était tout à la fois son bureau, son parc de divertissement, son foyer. Il le quittait rarement car c'était rarement indispensable : le monde venait à lui.

Les miroirs d'angle devant lesquels il se tenait lui renvoyèrent son sourire torve. Il effleura le clavier dont était équipé l'un des bras de son fauteuil et les murs s'estompèrent, disparurent, remplacés par les images d'autres pièces, d'autres lieux.

Hideki Tanaka était dans sa résidence d'été, loin des foules grouillantes de Tokyo. C'était un homme qui avait son franc-parler, généreux, porté à rire. Mais il avait les yeux glacés d'un tueur professionnel.

Tanaka était dans son parc, assis sur un banc de bois sculpté. Derrière l'industriel, Garrison apercevait des arbres verts à la gracieuse silhouette élancée et un jardin amoureuxment ratissé. À l'arrière-plan se dressait l'imposante et symétrique masse enneigée du Fuji-Yama, frémissant dans une brume bleutée.

Tanaka inclina courtoisement la tête et se lança dans quelques commentaires poétiques sur la beauté de l'été naissant. Garrison le laissa dissenter à bâtons rompus tandis que d'autres décors holographiques tridimensionnels s'inscrivaient dans les miroirs. Seul le quatrième demeurait obstinément plat et continuait à remplir sa fonction de piège à reflets.

— Bien, laissa tomber Garrison, coupant net le bavardage oiseux de Tanaka. Qu'est-ce que c'est que ce putsch en Argentine ? Comment se fait-il que nous n'en ayons pas été prévenus ?

— El Libertador est devenu plus tôt que nous ne l'escomptions une force avec laquelle il faut compter, dit le Japonais. Il a tiré parti de notre assistance pour ses fins propres.

— Mais c'est un vrai furoncle, ce rigoriste ! s'exclama Wilbur St. George, l'Australien.

Il était dans son bureau de Sidney, son visage mafflu, fendu comme d'habitude par le rictus du monsieur à qui on ne la fait pas, une pipe éteinte fichée entre les dents. Par la fenêtre à laquelle il tournait le dos, on distinguait le port, l'immense opéra et les hautes arches du pont d'acier qui le dominait.

— Un furoncle bien utile, répliqua Garrison.

À Cologne, Kurt Morgenstern, un nabot au regard soupçonneux, le teint brouillé et le muscle avachi mais qui contrôlait quasiment tout le potentiel industriel de l'Europe centrale ;

dodelina du menton et dit :

— Il n'acceptera pas de se rendre à nos suggestions. Des gens à moi ont essayé de... euh... de l'orienter mais il refuse de les écouter.

— Que les dieux nous protègent des hommes assurés d'avoir raison, sourit Tanaka.

— C'est aussi ce qu'on m'a rapporté, confirma St. George. Un révolutionnaire à tous crins qui a mangé du lion. Incapable de prêter l'oreille à la voix de la raison. Impossible de lui faire confiance.

Le dernier miroir se dématérialisa à son tour, laissant apparaître l'image de Jamil al-Hachémi, allongé sur des coussins dans le compartiment privé d'une caravane d'un luxe époustouflant.

— Pardonnez mon retard, s'excusa-t-il. J'étais retenu par des affaires personnelles urgentes.

— Nous parlions de ce *Libertador*, lui annonça Garrison avec, dans la voix, la raucité presque imperceptible de l'accent texan de sa jeunesse. Croyez-vous qu'il soit possible de nous servir de lui de façon plus directe ?

Al-Hachémi haussa les épaules.

— Ce n'est pas exclu mais j'en doute. Certes, il a une large audience auprès de ces jeunes révoltés...

— Le Front révolutionnaire des peuples, grommela Morgenstern avec un mépris évident.

— Ils sont vigoureux et ont la vue courte mais ils sont fermement convaincus qu'il faut détruire le Gouvernement mondial.

— Ce qui fait d'eux un instrument idéal pour nous, dit Garrison.

— Mais ce sont de dangereux fanatiques, attention, intervint Tanaka. Le F.R.P. nous hait – nous, les consortiums – tout autant qu'il hait le Gouvernement mondial.

— El Libertador aussi, fit St. George.

— Je persiste quand même à penser que ces gens-là peuvent nous être utiles, insista Garrison. D'accord, *El Libertador* est un fieffé idéaliste qui s' imagine qu'il va changer le monde. Il nous exècre. Ça ne l'empêche cependant pas d'accepter l'argent et le matériel que nous lui fournissons, qu'il le sache ou pas, qu'il l'avoue ou pas. Tant qu'il harcèle le G.M., il travaille pour nous et nous devons l'aider dans toute la mesure du possible.

Les autres approuvèrent et al-Hachémi enchaîna :

— Avec le F.R.P., c'est à peu près du pareil au même. J'ai réussi à rallier quelques-uns de ses groupes locaux en Irak à nos objectifs. J'arrose un de leurs chefs. Et pas seulement d'argent. De conseils, aussi.

— Jusqu'au jour où il vous tranchera la gorge, bougonna St. George.

Al-Hachémi eut un sourire glacé.

— Il ne vivra pas assez longtemps pour ça, croyez-moi.

— Bon, reprit Garrison. Dans ce cas, je suis d'avis de continuer à soutenir *El Libertador*. Finançons-le. Mettons nos équipes climatologiques au travail dans les pays voisins de façon à créer des conditions d'environnement qui ébranleront les gouvernements en place et attiseront le mécontentement des populations envers le G.M.

Morgenstern secoua la tête d'un air chagrin.

— Quelles misères nous provoquons ! Quand je pense à ce que nous faisons, je me demande... Des gens meurent à cause de nous ! Est-ce donc vraiment nécessaire ? Nous faut-il absolument fabriquer des inondations et des sécheresses ? Songez à l'épidémie de typhoïde qui ravage actuellement l'Inde et le Pakistan.

— Que voulez-vous y faire ? rétorqua St. George.

— Mais nous en sommes responsables !

— Seulement de manière indirecte. Se ces crouillats avaient des services d'hygiène et de prophylaxie dignes de ce nom...

— Et s'ils adoptaient tant soit peu des mesures de contrôle des naissances, ajouta al-Hachémi.

Mais Morgenstern n'était toujours pas convaincu :

— Nous perturbons les climats. Nous tuons ces pauvres malheureux. Pourquoi ? Sommes-nous donc dans une situation à tel point désespérée...

— Oui, le coupa sèchement Garrison. Nous sommes dans une situation désespérée et c'est pourquoi nous devons nous battre. Si nous restons à nous tourner les pouces en laissant le Gouvernement mondial libre d'agir à sa guise, nous finirons à l'asile tous autant que nous sommes. La race humaine ne sera plus qu'une horde de chiens affamés et gémissants. Le monde entier sera réduit à la situation dans laquelle se débat l'Inde – plus pauvre que Job.

— Je connais les prévisions des ordinateurs...

— Absolument ! La politique du Gouvernement mondial nous entraînera tous à la ruine. C'est la raison pour laquelle nous devons faire feu de tout bois pour nous débarrasser de lui, utiliser tout ce qui se présente... le F.R.P., *El Libertador*, n'importe quoi et n'importe qui.

— Mais est-il bien avisé d'aider *El Libertador* à s'emparer d'autres pays encore ? demanda Tanaka sans se départir de son perpétuel sourire. Chaque fois qu'il met la main sur un pays, nous perdons ses capacités productrices et son armée de main-d'œuvre.

— Plus des débouchés, renchérit St. George.

— Qu'est-ce que cela peut faire ? objecta Garrison. Admettons même que toute l'Amérique du Sud nous échappe. Cela représenterait quoi ? Une perte de dix pour cent tout au plus.

— Dix pour cent, c'est déjà le Brésil à lui seul, souligna Morgenstern.

— Eh bien, si c'est le prix que nous devons payer, c'est encore donné !

— Ce serait une part importante de mon marché, protesta l'Allemand.

— Du mien aussi mais on vous dédommagera. D'ailleurs, un régime révolutionnaire ne dure jamais bien longtemps. Quand *El Libertador* aura contribué en ce qui le concerne à la mise au pas du Gouvernement mondial, son château de cartes s'écroulera. Alors, nous aurons tous les marchés de la planète à nous... et à nos conditions.

Ces propos rassérénèrent un peu Morgenstern – mais pas complètement.

Garrison étudia tour à tour ses quatre partenaires en se grattant le menton.

— Messieurs, le moment est venu de rassembler tous ces groupes révolutionnaires mal dégrossis en un mouvement unique qui jettera bas le Gouvernement mondial.

— Cela provoquerait un bain de sang et ce serait le chaos, dit Tanaka.

— C'est vrai mais nous n'avons pas le choix. Ou c'est le G.M. qui saute ou c'est nous qui serons liquidés. Et ni vous ni moi ne nous laisserons faire sans livrer bataille.

Les autres acquiescèrent, la plupart à contrecœur et la mine lugubre. Mais personne n'exprima un avis contraire.

— Bien. L'opération Substitut est en attente dans les archives de données depuis des années. Il est temps de la déclencher, de faire passer Île Un à l'action et de préparer une offensive planétaire coordonnée de nos bravaches révolutionnaires.

— Une guerre civile globale, murmura Morgenstern, encore plus pâle qu'à l'ordinaire.

— À propos d'Île Un..., intervint St. George, je ne crois pas que l'ami Cobb approuvera nos projets.

— Il fera ce qu'on lui dira de faire, répliqua Garrison. Il n'a pas le choix, en l'occurrence.

— C'est un homme d'esprit très indépendant. Êtes-vous certain qu'on puisse se fier à lui ?

demanda Tanaka.

— Je ne me fie à personne. Je le contrôle.

— J'ai une espionne sur Île Un, vous savez, fit l'Australien. Elle ne sait naturellement pas qu'elle en est une. Elle croit qu'elle va révéler un scandale pour le compte d'*International News*.

Garrison s'esclaffa.

— Cobb lui dira de prendre ses cliques et ses claques avant un mois.

— On verra bien, rétorqua St. George sur un ton guindé.

— En attendant, que chacun d'entre vous contacte les groupes du F.R.P. dans sa zone d'influence. Mon organisation a déjà infiltré deux agents aux États-Unis. Je sais que l'un d'eux est à New York. Il va falloir les activer. C'est le moment de combattre le feu par le feu.

Le complexe sportif d'Île Un était exclusivement réservé aux amateurs. Le Dr. Cobb avait interdit l'accès de la colonie aux athlètes professionnels bien que les colons fussent libres de suivre à la télévision les rencontres pro qui se déroulaient sur la Terre.

— Ici, pas de violence par procuration, disait-il à tous les nouveaux. Pas d'équipes organisées, pas de compétitions organisées et pas de paris organisés. Je n'en veux pas.

Cela n'empêchait pas qu'il y eût des compétitions et des paris, ce qu'il avait d'ailleurs prévu, mais cela se passait entre amateurs et il ne s'agissait que de matches amicaux.

Les gymnases, les piscines et toutes les autres installations étaient rassemblés à l'extrémité du cylindre principal, à l'opposé des quais où s'amarraient les astronefs, pas loin de la maison de David. Le complexe sportif était construit sur les pentes des collines de façon que les athlètes puissent s'entraîner sous la gravité de leur choix qui variait de la normale au pied des hauteurs à zéro au centre axial du cylindre.

Sous 0 G, le sport était à trois dimensions. Quand les notions de « haut » et de « bas » cessent d'avoir une signification physique, les planchers, les murs et les plafonds ne sont plus que des surfaces de rebond. La pelote devenait un jeu particulièrement délicat et avant que Cobb eût fait agrandir les terrains sans souci de la réglementation en vigueur sur la Terre, les colons étaient plus souvent hospitalisés à la suite de blessures dues à ce sport que pour les accidents du travail. Cobb, quant à lui, était un fanatique du jeu sous gravité nulle.

— Comme ça, un vieux cruchon comme moi a sa chance contre ces jeunes pleins de muscles, disait-il.

Et le vieux cruchon étrillait les jeunes gens trop ardents, après quoi, ruisselant de sueur, il les consolait d'un « Ne vous laissez pas abattre, je ne le dirai à personne », accompagné d'un sourire torve.

David connaissait toutes ses attaques et la plupart de ses coups fourrés. Il jouait avec lui sous 0 G depuis son enfance et il y avait belle lurette qu'il avait compris que s'il gardait son sang-froid et se concentrait sur la balle, ses réflexes de vingt ans et son endurance supérieure lui permettaient de battre le vieil homme. En général.

Mais, aujourd'hui, il ne pensait qu'à Evelyn et au silence de l'ordinateur concernant le cylindre B. La balle de caoutchouc durci passa en sifflant au ras de son oreille gauche avant même qu'il se fût rendu compte que Cobb la lui avait renvoyée. Il pivota en décollant du sol juste à temps pour la voir caramboler en frappant l'angle du plafond et filer à tire-d'aile. Moulinant des bras comme un nageur qui barbote, il réussit tout juste à la récupérer et à la relancer en direction du mur le plus éloigné.

Il vit du coin de l'œil Cobb se balancer la tête en bas un peu plus loin. Le vieil homme adorait déconcerter ses adversaires avec des manœuvres insensées. Maigre et long comme un jour sans pain, on disait souvent qu'il avait le physique même du Yankee de la Nouvelle-

Angleterre, sec comme un coup de fouet et nouveau comme une trique. Pour David, il évoquait l'Oncle Sam des livres d'école – moins la barbiche et les longs cheveux blancs. Les cheveux de Cobb étaient blancs, certes, mais coupés si ras qu'il avait l'air chauve.

Son visage grave était un fouillis de sillons racornis tandis qu'il suivait des yeux la trajectoire de la balle. Quand il l'étudiait, ce visage puissant, inflexible, rugueux, faisait souvent penser à David au granit de la Nouvelle-Angleterre.

D'une détente des jambes, Cobb intercepta la balle. Sa main fulgura et ce fut au tour de David de la rattraper et de la renvoyer. Mais il rata son coup, s'envola et son épaule heurta l'épais rembourrage de protection qui recouvrait le mur.

— À moi le point ! s'écria triomphalement le Dr Cobb. (Il se propulsa vers le jeune homme et lui demanda de sa voix bourrue :) Tu t'es fait mal ?

— Non, répondit David en se massant l'épaule. Rien de grave.

La balle continuait de rebondir de mur en mur, perdant un peu de son élan et de sa vitesse à chaque impact.

— Cela fait des mois que tu n'as pas joué aussi mal, reprit Cobb. Qu'est-ce qui te tracasse ?

Il y avait longtemps que David avait appris qu'il ne pouvait pas garder beaucoup de secrets devant Cobb.

— Pourquoi n'a-t-on pas le droit d'entrer dans le cylindre B ?

— Ah ! C'est donc ça ! (Cobb exhala un soupir las.) Elle essaie de te tirer les vers du nez, n'est-ce pas ?

Ce n'était pas une question mais une constatation.

— Qui, elle ?

— Evelyn Hall, la petite journaliste *d'International News*. Elle s'est introduite en douce dans le B, hier. Je suppose qu'elle se prend pour un maître espion.

— Vous êtes au courant ?

— Je l'ai observée. Rien de ce qui se passe dans la colonie ne m'échappe, tu devrais le savoir.

— Alors, elle et moi... vous êtes également au courant ?

David se sentait brusquement tout penaud. Cobb lui ébouriffa les cheveux.

— Je ne m'occupe pas de la vie privée des gens. Je me contente d'avoir l'œil aux affaires publiques – sur les petits curieux qui déclenchent les signaux d'alarme quand ils pénètrent par effraction dans les endroits interdits, par exemple.

— Pourquoi m'avez-vous désigné pour être son guide quand elle est arrivée ?

Cobb haussa les épaules. La transpiration marquait son survêtement de taches sombres.

— J'ai pensé qu'il serait bon que tu fasses maintenant connaissance avec des gens étrangers à la colonie pour que tu apprennes comment te comporter avec eux.

— Mais elle était venue pour se renseigner sur moi.

— Je m'en doutais. J'ai voulu lui épargner la peine de te chercher et te donner l'occasion d'une confrontation avec quelqu'un qui avait l'intention de te manipuler. J'étais sûr que tu verrais clair dans son jeu.

— Eh bien, ça n'a pas été le cas.

— Elle t'a rudement bien roulé dans la farine, hein ?

Bien que David eût le feu aux joues, il ne put s'empêcher de sourire.

— Ça, on peut le dire !

— Qu'est-ce que tu en penses, maintenant ?

— Je suis... paumé, avoua le jeune homme. Perplexe. Elle veut savoir de quoi il retourne au juste pour le cylindre B et publier un article à ce sujet quand elle sera rentrée.

Prenant appui du pied contre le mur, Cobb se propulsa vers la balle qui dérivait lentement.

— Il n'y a rien dans le cylindre B, lança-t-il par-dessus son épaule. Il est vide.

David le rejoignit.

— Pourquoi ?

— Parce que ce sont les ordres du directoire. La colonie est la propriété de ces messieurs, ils l'ont construite avec leur bon argent et ils ont le droit d'en faire ce que bon leur semble.

— Mais pourquoi le laisser vide ? C'est de l'espace gâché.

Cobb happa la balle au milieu des airs et, d'une torsion du corps, fit face au garçon.

— Non, mon petit, ce n'est pas du gaspillage. Nous venons de recevoir des directives : nous allons y édifier des maisons.

— Oh ! (David éprouvait un certain soulagement.) Quel genre de maisons ? Et combien ?

— Des palais, répondit Cobb avec un large sourire. Et il y en aura cinq.

— Seulement cinq ? Pour tout le cylindre ?

La stupéfaction de David était si vive que sa voix s'éraillait.

— Ce sont les instructions du directoire. Cinq grandes demeures. Le cylindre aura encore l'air aussi vide après.

— Mais pourquoi... pourquoi est-ce qu'ils...

— Ne décèles-tu pas une corrélation entre le fait que le directoire a ordonné que l'on construise cinq maisons et le fait que ledit directoire de la société anonyme pour le développement d'Île Un comprend cinq – je dis bien : cinq – administrateurs ? demanda Cobb, le sourcil circonflexe.

David le dévisagea en clignant les yeux et le vieil homme le prit par l'épaule.

— Allons, viens, mon garçon. C'est l'heure de la douche.

— Non, attendez, fit David en se dégageant. Où voulez-vous en venir ? Qu'entendez-vous exactement par là ?

— Tu veux être prévisionniste, répliqua Cobb, la mine grave. Si tu cherches à déterminer les tendances économiques et sociopolitiques du monde, que conclus-tu ?

— Il n'y a pas une seule tendance clairement indiquée, fit David en secouant la tête.

— Oh que si ! Aussi vrai qu'il y a des impôts. Le chaos ! L'apocalypse ! Le Gouvernement mondial essaie de maintenir un minimum de stabilité globale mais il existe des mouvements révolutionnaires un peu partout. Qu'il s'agisse d'*El Libertador*, en Amérique du Sud ou du F.R.P. au Moyen-Orient, le G.M. se débat dans les pires difficultés.

— Mais qu'est-ce que cela a à voir avec Île Un ?

— Nous sommes l'issue de secours, mon petit. Ces messieurs du directoire sentent le sol céder sous leurs pieds. Une catastrophe à l'échelle de la planète. Le Gouvernement mondial pourrait bien s'effondrer. Cela risque d'être le chambardement et la révolution d'un bout à l'autre de la Terre. Ces hommes veulent se mettre à l'abri avec leurs familles. Ils ont réservé le cylindre B à leur usage personnel.

— Et ils laisseraient le monde s'écrouler derrière eux ?

— Ils ne peuvent rien faire pour l'empêcher – même s'ils le voulaient.

— Je ne peux pas croire une chose pareille !

Eh bien... il y a un détail. Quand le directoire aura transporté ses pénates ici, nous aurons les moyens de descendre en flammes tout envahisseur éventuel.

LIVRE II

JUIN 2008

Population mondiale : 7,26 milliards d'habitants

9

La malédiction du XX^e siècle a été le nationalisme, cette idée anachronique et dangereuse selon laquelle les nations en tant que telles sont totalement souveraines et autorisées à faire ce que bon leur semble. Sur le plan du commerce international, le nationalisme a abouti à créer de gigantesques inégalités entre les nations. Les riches mouraient de suralimentation alors que les pauvres mouraient de faim. Au plan de la politique internationale, le nationalisme a par deux fois ravagé la planète du fait des guerres mondiales et il a été à l'origine de la longue et douloureuse confrontation connue sous le nom de « guerre froide » à laquelle seule a pu mettre un terme la fondation autoritaire du Gouvernement mondial.

Aujourd'hui, à l'aube du XXI^e siècle, la plaie du nationalisme est encore le plus grand péril qui menace la paix, la raison et la stabilité de l'humanité. Nombre de gens aveuglés sont prêts à y revenir et à tourner le dos au Gouvernement mondial. Plus grave encore, beaucoup d'individus et de sociétés parmi les plus riches de la Terre considèrent que le Gouvernement mondial menace leur opulence et leur puissance.

Ce en quoi ils ont entièrement raison !

*Emanuel De Paolo,
Discours prononcé à l'occasion
de la session inaugurale
du Parlement mondial, 2008.*

Le bureau de Cyrus Cobb ressemblait à l'intérieur de l'œil à facettes d'un insecte. C'était comme un théâtre inversé. À l'endroit où aurait dû être la scène se tenait un homme assis sur un haut tabouret pivotant devant une table que l'on aurait pu prendre pour un podium. Les fauteuils de la salle étaient remplacés par des rangées et des rangées d'écrans – il y en avait des dizaines – montrant chacun une partie différente de l'immense colonie. De sa place, semblable, avec ses cheveux blancs et ras qui captaient la lumière de ces écrans et lui faisaient une auréole miniature, à un vieil et sévère instituteur yankee, Cobb embrassait d'un seul coup d'œil pratiquement tous les lieux publics d'Île Un.

Deux techniciens étaient en train de remplacer la vitre détériorée de l'une des énormes fenêtres qui ceinturaient la colonie de bout en bout. Une météorite pas plus grosse qu'un grain de sable l'avait rayée et des palpeurs automatiques avaient alerté l'équipe d'entretien

qui veillait vingt-quatre heures sur vingt-quatre à maintenir l'étanchéité et la limpidité des hublots.

Des moissonneuses électriques sillonnaient en cliquetant un champ de blé. Leurs bras multi-articulés arrachaient les épis mûrs tandis que d'autres accessoires coupaient les tiges décapitées et les liaient en bottes.

Dans une nacelle rouge et jaune, une adolescente montait en spirale en direction de l'axe du vaste cylindre où la gravité artificielle était nulle pour y flotter paisiblement jusqu'au sommet où la faim la contraindrait à redescendre.

Un processeur automatisé vaporisait silencieusement une tonne de roches lunaires et convertissait les gaz résiduaux en antibiotiques et autres agents immunologiques destinés à être exportés sur la Terre. Solitaire, un surveillant installé à son pupitre observait en bâillant cette inhumaine et complexe toile d'araignée de métal et de verre. L'ordinateur incorporé à la machine faisait le bilan microseconde par microseconde de chaque gramme de matière, de chaque erg d'énergie utilisé en cours d'opération.

À gauche du bureau-théâtre de Cobb, cinq écrans exposaient aux regards la luxuriance tropicale du cylindre B. Là, rien ne bougeait. Pas encore.

C'était à peine si Cyrus Cobb jetait un coup d'œil à ses écrans. Ils faisaient à tel point partie de lui-même qu'il sentait quand tout allait bien ou quand quelque chose d'anormal exigeant qu'il y prête attention se produisait. Pour le moment, penché au-dessus de son communicateur, il était en train de dicter : « ... quels que soient les droits dont le Gouvernement mondial s'estime investi et les pressions qu'il exerce sur nous. Nous n'autoriserons aucun – je répète : aucun – représentant du Gouvernement mondial à inspecter la colonie. Le vrai problème réside moins dans les requêtes officielles du G.M. que dans ses tentatives d'espionnage officieuses... »

Cobb leva les yeux vers un écran qui se trouvait presque à hauteur du plafond. L'électrocyclo de David roulait à tombeau ouvert sur la route poussiéreuse conduisant au centre administratif. Le vieil homme sourit presque. Il consulta la pendule digitale encastrée dans le bureau et reprit sa dictée.

Exactement quatorze minutes plus tard, le voyant rouge du minuscule communicateur s'alluma. Il l'effleura et demanda d'une voix bourrue :

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi. (Le visage de David se forma sur l'écran qui se trouvait au centre géométrique du bureau. Le jeune homme avait l'air agité et préoccupé.) Je suis dans le bureau extérieur. Il faut que je vous parle.

— Je sais, dit Cobb en scrutant David sous la broussaille de ses blancs sourcils. Installe-toi confortablement. Je suis à toi dans une minute.

Le bureau extérieur était de l'esbroufe. Il servait à recevoir les visiteurs et à bavarder tranquillement avec eux loin des écrans braqués comme une armée d'yeux indiscrets. Cobb n'avait pas de secrétaires, pas d'assistants, pas de sous-fifres empressés. L'intelligence humaine était quelque chose de trop précieux pour qu'on la gaspille en lui assignant des tâches que les ordinateurs accomplissaient à merveille. Qu'il s'agisse de taper le courrier, de faire du classement, d'envoyer des messages, de téléphoner, de rechercher des données de programmation, ils s'en tiraient beaucoup mieux que les êtres humains – sans pause-café, sans congés de maladie, sans réclamer d'augmentation et sans s'ennuyer.

Les visiteurs s'étonnaient parfois d'être obligés de s'annoncer eux-mêmes au directeur d'Île Un. Pas de secrétaires tout en jambes, pas d'adjoints attentifs pour les faire patienter jusqu'au moment où ils jugeraient que le grand patron était prêt à les recevoir. On entra et

on décrochait le téléphone, c'était tout.

Le bureau extérieur ne manquait pas de confort : des divans recouverts de daim et des fauteuils d'aluminium et de chrome étincelants, de belles photos en relief de l'époque de la construction d'Île Un accrochées aux murs, une épaisse moquette sortie des propres ateliers de la colonie. La décoration était dans les tonalités marron et rouges, rehaussées de quelques touches de jaune lumineux.

Cobb fit délibérément claquer la porte en la refermant pour que David se retourne.

— Quel est le problème, mon garçon ?

Pris de court, le jeune homme ne sut ni que dire ni par où commencer.

— J'ai vérifié les pronostics standards... la tendance globale...

— Et tu as constaté que je t'ai dit la vérité, le coupa Cobb en hochant le menton. Le monde se précipite la tête baissée vers une mégacatastrophe.

— Cela a déjà commencé.

— Eh oui.

— Et je ne m'étais aperçu de rien ! (David se laissa tomber sur un divan.) Je suis un drôle de prévisionniste, hein ?

Cobb s'assit à côté de lui.

— Je t'ai obligé à garder les yeux fixés sur le sillon. C'est ma faute tout autant que la tienne. Tu ne pouvais pas avoir une vision globale pendant que tu calculais le produit national brut de la Bolivie et le comparais avec...

— Je possédais toutes les données. J'avais tous les facteurs sous les yeux. Mais je n'ai pas fait la synthèse.

— Peut-être parce que tu ne le voulais pas. C'est assez terrifiant, n'est-ce pas ?

David scruta le visage craquelé et boucané du vieil homme.

— Il faut faire quelque chose.

— Mais on ne peut rien faire, je te l'ai dit.

— Je veux m'en assurer par moi-même.

Cobb réprima le sourire qui lui venait aux lèvres.

— Tu ne me crois pas ?

— Vous me dites la vérité... telle que vous la voyez. Comme Lilienthal quand il soutenait que l'on ne pourrait jamais fabriquer un aéroplane capable de voler. Les frères Wright ont trouvé un moyen.

— Et tu penses pouvoir trouver un moyen d'empêcher le désastre ?

— Je veux essayer.

— Tu sais, ça a déjà commencé. Il y a trente ans.

— Je ne dis pas le contraire. Mais je veux quand même essayer.

Cobb s'enfonça dans les moelleuses profondeurs du divan.

— Que te proposes-tu de faire ? Toutes les études informatiques du monde ne modifieront pas les données de base.

— Il faut donc chercher de nouvelles voies, de nouveaux concepts, de nouveaux modes d'action.

— Où ?

— Sur la Terre. Il faut que j'y aille, que je voie personnellement...

Cobb leva une main osseuse pour lui imposer silence.

— Non. Il n'est pas question que tu quittes la colonie.

— Mais je...

— Pas question, David. Je ne peux en aucun cas t'y autoriser.

— Je suis assez grand pour me prendre en charge tout seul !

— Tu es un petit enfant perdu dans la forêt, fiston. Mais, même en dehors de cela, tu n'es pas *légalement* libre de quitter la colonie.

— Je sais. Je ne suis citoyen d'aucune nation de la Terre. Mais je peux devenir citoyen du monde. Il suffit de déposer une simple demande...

— C'est elle qui t'a raconté ça ?

— Evelyn ? Oui.

— Elle a raison, c'est absolument vrai, reconnut Cobb. Mais cela ne résout pas ton problème pour autant. Parce que, comprends-tu, aux yeux de la Société pour l'Exploitation et le Développement d'Île Un, tu es... un bien meuble, en quelque sorte. Tu lui appartiens.

— Moi ? Je lui appartiens ?

Cobb écarta les bras.

— Elle est propriétaire des services dont tu es prestataire. Légalement parlant, tu es sa chose... comme les ouvriers qui sont venus avec un contrat de cinq ans. Ils ne sont pas libres de s'en aller, eux non plus.

— Ce n'est qu'un détail technique.

— Peut-être mais j'y tiens. Je ne veux pas que tu ailles sur la Terre. Tu n'y trouverais que désillusions et dangers. Tu resteras ici, c'est ta place.

David se leva d'un bond.

— Vous ne pouvez pas m'en empêcher ! Je ne suis pas votre esclave !

— Je peux te contraindre à rester, mon garçon. Et de façon tout à fait légale. Tu n'es pas un esclave, d'accord, mais tu n'es pas pour autant libre de te balader où bon te semble.

— C'est criminel !

— Je cherche seulement à te protéger, David, dit Cobb en se penchant en arrière pour voir le visage du jeune homme. La compagnie a investi pas mal d'argent sur toi et le directoire n'apprécierait pas que tu risques ta si précieuse peau. L'équipe scientifique en ferait une maladie ! Leur sujet d'expérience favori prenant la poudre d'escampette ? Ils t'en empêcheraient même si je ne le faisais pas.

— Vous ne pouvez pas me faire ça ! s'exclama David. J'en appellerai au Gouvernement mondial. Je demanderai à Evelyn Hall d'alerter la presse sur Terre.

Cobb secoua tristement la tête.

— Il est trop tard. Mlle Hall est partie.

— Partie ? (David eut l'impression que ses genoux ployaient sous lui.)

Je suis navré de t'infliger ce coup de massue, mon petit, mais j'y suis obligé.

— Elle a pris la navette ce matin, il y a quelques heures à peine. Je n'ai pas encore compris comment elle s'est débrouillée.

— Vous l'avez expulsée de la colonie !

— Absolument pas, répliqua Cobb avec force. Je voulais qu'elle reste, bien au contraire. La Terre est le dernier endroit où je souhaite la voir. Elle devait avoir des autorisations falsifiées. Bref, elle a filé.

— Je ne vous crois pas ! cria David. Vous l'avez flanquée à la porte et vous me retenez prisonnier. Vous l'avez chassée pour l'éloigner de moi parce qu'elle commençait à m'ouvrir les yeux sur ce que vous faites ici, sur le directoire, sur cette situation odieuse !

Oui, tes yeux sont en train de s'ouvrir, songea Cobb avec lassitude. *Mais pourquoi faut-il toujours que ce soit aussi douloureux ?*

— Écoute-moi, mon garçon. Je n'ai pas...

— Non ! Je ne vous écoute plus, c'est fini. Et je... je m'évaderai de cette prison !

Cobb se mit lentement debout. Ses mains tremblaient imperceptiblement.

— Tu sais très bien que tu ne peux pas quitter Île Un, David. Même si je t’y autorisais, le directoire ne le permettrait jamais. Ce serait la mobilisation générale. Tout l’argent et tous les efforts que tu as coûtés... tu es trop précieux pour prendre un tel risque. La Terre est trop dangereuse pour toi. Tu ne survivrais pas.

— J’irai ! vociféra David. Je ne sais pas encore comment mais j’irai d’une manière ou d’une autre !

Il pivota sur lui-même et sortit en trombe. Il n’y avait plus, maintenant, dans la pièce qu’un vieillard tremblant, seul au milieu d’un bureau vide – luxueux avec ses divans bas, ses fauteuils sculptés, le bourdonnement des conditionneurs d’air qui assuraient une climatisation parfaite.

Totalement seul.

Un sourire se forma insensiblement sur le visage couturé du vieil homme. Un sourire triste – mais quand même un sourire.

Bonne chance, fils, souhaita-t-il en silence au garçon.

Ai passé la journée pendu au téléphone pour essayer de trouver du travail. Chou blanc sur toute la ligne. Il n'y a pas d'emplois pour un type de vingt ans qui a vécu toute sa vie dans une ferme, c'est clair et de bon goût. Je sais réparer les machines, programmer un ordinateur commercial, soigner les bêtes et j'ai même quelques notions de médecine vétérinaire. Mais cela n'intéresse personne. Je n'ai pas les bons diplômes. Ils regardent les fiches signalétiques, pas les gens.

Les représentants de l'aide sociale sont venus voir papa et maman, et au moins cinq partis politiques différents ont téléphoné. C'était chaque fois préenregistré. J'ai même été sollicité par une association qui recrute paraît-il des gens pour les envoyer en Amérique latine combattre les guérilleros qui sapent les gouvernements locaux régulièrement élus.

Je ne sais ni quoi faire ni où aller. L'idée de quitter la ferme me désole mais il faudra qu'on ait déguerpi avant la fin du mois.

Journal intime de William Palmquist.

Ils galopèrent le long d'un des anciens canaux rayonnants du lointain Euphrate. Denny n'était pas un novice en matière d'équitation et Bahjat montait comme si elle était née sur un pur-sang arabe, vive comme l'éclair, gracieuse et ne faisant qu'un avec son cheval blanc à la robe luisante.

Aux oliviers avaient succédé les champs où pointaient les premières pousses vertes. Ils galopèrent, hors d'haleine, libres comme le vent. Au-dessus de leur tête, le ciel éblouissant était une coupole d'or martelé et le canal miroitait au soleil.

Très haut dans l'azur, un hélicoptère peint aux couleurs hachémites – noir et rouge – vrombissait, si haut qu'il n'était pas plus gros qu'un grain de poussière que les deux cavaliers ne remarquaient même pas. Le pilote les observait grâce aux jumelles électro-optiques à ultra-grossissement intégrées à son casque. Ce qu'il voyait n'était pas d'un intérêt passionnant. La fille du cheik galopant comme une perdue au plus fort de la chaleur en compagnie de *l'Ah-reesh*, cet indésirable, qui avait bien du mal à ne pas se laisser distancer. Ils venaient de passer le bois des Cendres et étaient maintenant en train de contourner un groupe de branlantes masures de paysans. Le canal qu'ils suivaient était un fossé rempli d'une eau bourbeuse d'un brun grisâtre. C'était utile mais laid.

Sa monture réagit avec ardeur quand Denny la lança en avant, mais Bahjat, son épaisse chevelure noire flottant sur ses épaules, gardait une longueur d'avance. Elle se retourna et éclata de rire.

Soudain, abandonnant le chemin qui bordait le canal, elle s'élança en suivant la lisière d'un champ cultivé en direction des ruines qui se dressaient sur une hauteur et Denny la suivit.

Elle arrêta son cheval à l'ombre fraîche d'une massive voûte de pierre, la seule partie encore intacte du vieil édifice. De part et d'autre, les murs s'étaient écroulés. Denny tira sur les rênes et son cheval obéit en renâclant.

— Il veut encore courir, lui cria Bahjat. Il n'a pas envie de se reposer.

— Moi si, répondit McCormick en mettant pied à terre avec satisfaction.

— Vous montez bien.

— Pas aussi bien que vous.

— Oh ! Nous sommes de vieux amis, Sinbad et moi. Cela fait des années qu'on trotte tous les deux.

Le cheval secoua la tête comme pour approuver.

— Sinbad, répéta Denny. Vous avez l'air d'aimer les noms des héros des Contes des Mille et Une Nuits.

— Et comment ! Et de tous, c'est encore celui de Shéhérazade que je préfère.

Il lui sourit.

— Vous n'êtes pas la seule. C'est le pseudonyme qu'a adopté une des fanatiques du F.R.P.

— Vraiment ?

— C'est d'ailleurs sans doute elle qui a donné l'ordre qu'on m'assassine.

— Oh non, rétorqua vivement Bahjat. Je ne la vois pas du tout faire ça. Comment pourrait-elle souhaiter la mort d'un homme tel que vous ? Elle a sûrement été furieuse quand elle a appris que ses amis avaient pris sur eux de vous agresser.

— Tiens donc ! grommela Denny en faisant la moue.

Ils attachèrent les bêtes à côté d'une plaque d'herbe pelée et les dessellèrent. La terre était sablonneuse et sèche, aride, mais un vieil arbre noueux couvert de feuilles avait réussi à faire son trou au milieu des décombres et tous deux s'installèrent sous son ombre avec leurs provisions. Bahjat sortit des sacoches des sandwiches, du thé glacé et ils se restaurèrent sans hâte. À un moment donné, Denny crut entendre un lointain bourdonnement d'hélicoptère mais, à part cela, la solitude était telle qu'ils auraient aussi bien pu être au cœur du désert.

Il considéra soudain le sandwich qu'il mâchonnait, puis regarda Bahjat et se mit à rire. Lisant une muette interrogation dans les yeux de la jeune fille, il leva le bras et dit en lui montrant son poignet :

— Regardez. Je peux téléphoner à n'importe quelle bibliothèque de la Terre pour qu'un ordinateur nous lise des poèmes, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-elle d'une voix hésitante, sans comprendre.

— Allons-y. (Il tapota sur les touches de son communicateur.) Un livre de vers sous la ramure... (il désigna l'arbre du doigt)..., un pain, une cruche de vin...

— C'est d'Omar al Khayyam. Un poète perse qui mourut en disgrâce. C'était un ivrogne.

— Mais un sacré poète !

— Nous n'avons pas de vin, railla Bahjat.

— Qu'est-ce que cela fait ? L'important, c'est la suite : « Et Toi à mon côté qui chantes dans le désert... »

Elle secoua la tête.

— Ne comptez pas sur moi pour ça. Je n'ai pas de voix.

— Tous les mots qui sortent de votre bouche sont des chansons, Bahjat. Je vous regarde et votre sourire est le plus merveilleux chant d'amour que l'on ait jamais chanté.

Elle baissa les yeux comme si elle rougissait de confusion ainsi qu'il sied à une musulmane bien élevée, mais elle était rieuse. Quand Denny l'attira à lui, elle ne résista pas et ce fut avec une égale passion qu'ils s'étreignirent.

Ils firent l'amour avec ardeur mais sans hâte. Denny explorait chaque courbe du corps jeune et souple de Bahjat, l'arrondi de sa gorge, ses cuisses fermes et souples, le velouté de ses seins, le creux presque invisible de ses reins. Et les mains de Bahjat, ses doigts, sa langue faisaient exploser chacun de ses nerfs.

Le soleil plaquait de longues ombres étirées sur les ruines quand, enfin, Denny s'assit. Il se

retourna et sourit à Bahjat qui lui sourit en retour.

— Votre père ne va pas m'avoir en odeur de sainteté.

Lentement, elle ferma les yeux.

— Dès le début, il vous a pris en grippe.

— C'est l'impression que j'ai eue.

— Mais, depuis le début, nous sommes une seule et même personne, mon bel *Ah-reesh*.

Nos sangs sont confondus. C'est pour cela que mon père vous exècre.

— Une transfusion, vous voulez dire ?

Elle opina, les paupières toujours closes.

— Le médecin a dit que l'hémorragie serait fatale. Il fallait faire vite. Mon groupe sanguin était le même que le vôtre. Ainsi l'avait ordonné le destin.

— Vous m'avez sauvé la vie deux fois.

— Une fois, deux fois, cent fois... (Elle sourit.) Votre vie est ma vie, mon bien-aimé. Je l'ai su dès l'instant où je vous ai vu quand Hamoud vous a fait monter dans la voiture.

— Et moi, quand j'ai vu votre visage éclairé par la lune, j'étais déjà amoureux.

— C'est bien ainsi.

— Mais que dira votre père ? Il ne sait même pas que j'ai quitté sa demeure.

— Il est trop occupé pour nous épier tout le temps. Les gardes peuvent s'acheter. L'un d'eux est amoureux d'Irène, la petite servante grecque. Il n'a pas été difficile de l'inciter à passer une demi-heure avec elle au lieu de vous surveiller.

— Mais votre père veut vous envoyer sur Île Un.

— Je n'irai pas, répondit simplement Bahjat.

— Pourquoi me séquestre-t-il ? Pourquoi m'interdit-il de sortir ?

— Pour vous mettre à l'abri des assassins du F.R.P. Et, ajouta-t-elle avec un sourire radieux, pour vous empêcher de voir sa fille qui vous aime comme une folle.

Al-Hachémi était dans son bureau mobile, un gigantesque véhicule blindé à moteurs à hydrogène. C'était un bureau qui ne ressemblait en rien à un bureau. L'émir, en ! costume traditionnel, reposait sur un monceau de coussins moelleux. De l'autre côté des fenêtres teintées, on apercevait une forêt d'antennes à micro-ondes, minces tigelles de métal tendues vers le ciel qui captaient l'énergie émise par les satellites solaires.

Ironie cosmique de l'histoire : les pays arabes, jadis riches en pétrole, étaient toujours en tête du peloton des fournisseurs d'énergie. Les nations occidentales avaient escompté que la puissance saoudienne et hachémite s'effriterait et s'effacerait à mesure que se raréfiaient les réserves d'hydrocarbures. Les pays industrialisés attendaient dans leur cupidité l'effondrement arabe pour prendre leur revanche sur ces parvenus de l'Islam.

Mais, bénis soient leurs pères, les Arabes avaient compris dans leur sagesse que leurs déserts étaient l'emplacement idéal pour implanter des centrales solaires. L'immense richesse que leur avait procurée la vente du brut leur avait permis de financer largement Île Un et les satellites solaires construits par la colonie spatiale.

Et les déserts inhabités voulus par Allah s'étaient révélés plus profitables que ces païens d'Occidentaux ne l'avaient jamais imaginé. Quel meilleur site pour édifier les centrales destinées à capter l'énergie satellitaire ? Il n'était pas possible d'inonder les villes d'intenses faisceaux de micro-ondes ni même de les braquer sur les terres agricoles. L'Europe était trop à l'étroit, elle étouffait faute d'espace. Et personne n'avait envie de voir d'affreux champs de capteurs, dangereux, peut-être, à proximité de sa maison, de sa ville, de sa ferme, de son lieu de villégiature.

Les Occidentaux redoutaient ces ondes invisibles tout comme ils avaient redouté les

centrales nucléaires qui, au siècle précédent, les auraient sauvés de la pénurie d'énergie. Mais il y avait de vastes étendues désertiques en Afrique du Nord, en Arabie, en Irak et en Iran. Le plus curieux était que ç'avaient été les Israéliens qui avaient fourni la technologie de pointe et la main-d'œuvre hautement qualifiée grâce auxquelles ces déserts avaient été transformés en centrales alimentant l'Europe de l'Irlande à l'Oural.

Al-Hachémi sourit tandis que s'inscrivaient sur l'écran serti dans la paroi du véhicule les tout derniers rapports de situation. Les transfos scandinaves étaient à nouveau arrêtés. Les protecteurs de l'environnement accusaient les flux d'énergie en provenance des satellites de bouleverser l'écologie arctique et d'être à l'origine des inondations qui avaient dévasté les terres arables au sud.

L'émir effleura un bouton et sur l'écran apparurent les images du reportage sur le fiasco scandinave. Il éclata bruyamment de rire et s'exclama à l'adresse de l'homme assis en face de lui sur une pile de coussins :

— Je me demande pourquoi ils qualifient invariablement l'équilibre écologique de « fragile » !

Le visiteur portait l'uniforme noir et le turban à damiers qui étaient la tenue des chauffeurs d'al-Hachémi. Il se contenta d'approuver en silence. C'était une question de pure forme, il ne s'y trompait pas.

— Maintenant, ils s'excitent sur « l'équilibre écologique fragile » de la toundra et des champs de glace du Nord-Est. Quand on construisait les transfos ici, c'était « l'équilibre écologique fragile » du désert. Ha ! Ha !

Le visiteur s'agita imperceptiblement.

— Regarde, lui lança al-Hachémi en désignant du doigt les antennes qui défilaient derrière les fenêtres. Quelle écologie ? Le désert est vide. Il ne recèle rien qui puisse présenter un intérêt pour un homme sain d'esprit. Cela fait maintenant cinq ans que ces capteurs fonctionnent et qui en a souffert ? Quelques serpents qui sont morts, quelques vautours carbonisés parce qu'ils étaient trop bêtes pour se tenir à l'écart des faisceaux d'ondes...

— Mais leur rayonnement peut être dangereux si l'on y reste exposé trop longtemps, rétorqua le jeune homme.

Al-Hachémi haussa les sourcils.

— Tu as peur, Hamoud ? Toi ?

— Non. (*Un Kurde peut être aussi brave qu'un Arabe*, songea Hamoud *in petto*.)

— Il n'y a rien à craindre, reprit al-Hachémi avec un mince sourire. Même si quelques faisceaux s'étaient un peu à la périphérie du champ d'antennes, la voiture est parfaitement protégée. Nous sommes en sécurité.

— Et nous nageons dans le confort, ajouta Hamoud pour montrer ce qu'il pensait des goûts fastueux d'al-Hachémi.

— Tu es un ascète.

Hamoud hocha la tête.

— Je ne suis pas habitué à un tel raffinement. La vie d'un chauffeur est... moins douillette.

Al-Hachémi s'esclaffa.

— Tu veux dire que le chef du F.R.P. ne bénéficie pas de ce modeste luxe ?

— Les révolutions ne se font pas avec le luxe, fit sèchement Hamoud.

— Je suppose qu'un révolutionnaire doit souffrir pour sa cause. Cela fait partie de son image de marque.

Hamoud ne releva pas le propos.

— Et cette femme qui est avec vous... cette Shéhérazade ? Elle travaille dans l'ascétisme,

elle aussi ?

— Elle est un symbole, répondit Hamoud, impénétrable, guère plus. C'est moi le patron du F.R.P. dans cette région du monde.

— Bien sûr.

— Mes camarades se méfient de toi. Ils craignent qu'en acceptant ton argent et ton aide, nous ne nous jetions tête baissée dans un piège.

— Pensent-ils qu'un cheik hachémite, descendant du fils du Prophète, trahirait la foi jurée ? demanda al-Hachémi sur un ton cassant. Qu'il foulerait au pied la loi sacrée de l'hospitalité ?

— Ils sont jeunes, ignorants, et ils ont faim.

— Peur, aussi ?

— Oui, parfois. Mais, malgré cela, ils font ce que je leur dis de faire.

— Alors, c'est que ce sont des gens courageux.

Hamoud acquiesça gravement.

— Pourquoi combattent-ils le Gouvernement mondial ?

— Parce qu'ils ne veulent pas être soumis à une loi étrangère. Pour ma part, je veux un Kurdistan indépendant, dégagé de toute allégeance.

— Et pourquoi avez-vous essayé d'assassiner l'architecte qui construit le palais du calife ?

— Comme symbole de notre résistance au Gouvernement mondial, cela va sans dire.

— Il n'y a pas d'autres raisons ?

— Non.

— La construction de ce palais ne vous indigne pas ?

— Cela ne change rien à rien. Mais en tuant l'étranger qui la dirige, nous ferons comprendre au Gouvernement mondial que nous résisterons à sa dictature.

— Tu es un imbécile.

Ravalant sa fureur, Hamoud demanda avec le plus grand calme :

— Pourquoi ?

— Le terrorisme politique est une stupidité. Il ne peut mener à rien sinon à faire rappliquer de Messine un détachement de la police mondiale.

— Il a une valeur symbolique.

— Symbolique ! répéta al-Hachémi, et l'on eût dit qu'il allait cracher. Si vous voulez frapper, frappez au moins là où c'est rentable ! J'ai donné asile à l'étranger, enchaîna-t-il sans se soucier du regard hargneux que lui avait décoché Hamoud, et j'ai dit à la police mondiale que nos forces de l'ordre locales avaient la situation bien en main. Vous ne toucherez pas à un seul cheveu de l'architecte. Autrement, le Gouvernement mondial interviendra en dépit de la protection que je vous accorde. Alors, vous serez tous écrasés, toi et tes partisans, et vos cendres seront dispersées au vent.

— Mais pourquoi gardes-tu l'architecte chez toi ? Sa blessure doit sûrement être guérie...

— Ma fille s'est entichée de lui et je tiens à pouvoir les surveiller de près tous les deux.

Hamoud dodelina du menton. *Pas d'assez près. Bahjat est assez maligne pour n'en faire qu'à sa tête.*

— Je n'ai toujours pas compris ce qu'elle fabriquait dans le souk en pleine nuit.

— Je ne suis que son chauffeur. Elle m'a dit d'aller dans le souk et j'ai obéi. *Elle a eu la même réaction que toi quand elle a su que nous allions exécuter l'architecte. Même avant de le rencontrer, elle s'inquiétait de sa sécurité.*

— Il faut que je l'expédie sur Île Un, murmura le cheik. C'est le seul moyen de la sauver.

— Et nous devons absolument nous attaquer d'une manière ou d'une autre au Gouvernement

mondial. Un mouvement révolutionnaire s'écroule s'il ne va pas de l'avant.

— Attaquez-le où vous voudrez mais ailleurs qu'à Bagdad.

— Nous aurons besoin de véhicules, de fusils et d'explosifs.

— C'est entendu, fit al-Hachémi avec une brève inclinaison de la tête. Vous les aurez. Mais laissez Bagdad en paix.

Laissez ma fille en paix, veux-tu dire, songea Hamoud avec un rire muet. *C'est elle qui te laissera, émir. Pour me suivre. Et elle lâchera aussi son architecte pour moi.*

— Va-t'en, maintenant, Hamoud. Mon secrétaire prendra les dispositions voulues pour te fournir ce dont tu as besoin.

Hamoud se leva sans hâte avec juste ce qu'il fallait de désinvolture pour que son attitude soit ostensiblement injurieuse, s'inclina presque imperceptiblement et sortit du compartiment. Il vacilla légèrement quand le véhicule négocia un virage sans cesser néanmoins de sourire d'un sourire madré.

J'aurai les moyens logistiques et les armes qui nous sont nécessaires, songeait-il. *Et Bahjat viendra avec moi.*

Une fois la porte refermée, al-Hachémi appuya derechef sur une touche du boîtier et le visage d'une blonde secrétaire, la dernière en date, se forma sur l'écran.

— Nous avons reçu un rapport de l'hélicoptère de surveillance, Excellence, annonça-t-elle avec un sourire bizarre.

Al-Hachémi ferma les yeux.

— Que dit-il ?

— Votre fille a quitté la maison. En compagnie de l'architecte canadien.

— Je vois.

La secrétaire lut intégralement le rapport du pilote, sans omettre le passage où celui-ci précisait minutieusement pendant combien de temps Bahjat et McCormick étaient restés hors de vue à l'abri de l'arbre parmi les ruines solitaires. Lorsque l'émir rouvrit les yeux, il nota l'expression narquoise de la jeune fille. *J'aurais plaisir à effacer ce ricanement de ta bouche.*

— C'est tout ?

— Oui, Excellence.

— Bien. Dites à Hamoud, le chauffeur, de revenir.

L'écran redevint opaque. À peine quelques secondes plus tard, Hamoud réapparut. Il s'assit en tailleur devant al-Hachémi.

— J'ai changé d'avis, fit ce dernier de but en blanc.

— Oui ?

— Tu vas assassiner l'architecte. Il faudra que ça ait l'air d'un accident... par exemple, une agression commise par des voleurs comme la première fois. En aucun cas sa mort ne doit avoir l'air d'un règlement de comptes politique.

Hamoud acquiesça en réprimant un sourire.

— Mais il est impératif qu'il soit éliminé... et le plus vite possible. Je veux voir cet homme mort !

*UNE NOUVELLE GOLCONDE,
DE NOUVEAUX CONQUISTADORES
ET PAS D'INDIGÈNES*

L'équivalent de 0,002 % de la masse de la Terre environ orbite autour du Soleil sous forme de matière météorique. Cela peut ne pas paraître extraordinaire à première vue, à ceci près que la quasi-totalité de cette matière se trouve rassemblée dans des corps dont le diamètre ne dépasse pas quelques centaines de mètres au maximum et qu'elle représente une masse totale égale à 10^{16} tonnes. Pour récupérer ce matériel, il n'est nul besoin de faire des forages ou de creuser des mines, il n'y a pas de problèmes d'élimination des déchets, on n'a pas à payer l'énergie nécessaire à des prix exorbitants... L'accès à ces précieuses ressources sera fondamentalement simple une fois le problème de la maîtrise de l'espace résolu de façon économique...

Généralement, sur la Terre, les prospecteurs sont satisfaits lorsqu'ils trouvent des concentrations de minerai de l'ordre de 1 à 10 % disséminés dans des roches sans valeur. Dans la ceinture des astéroïdes... nous pourrions trouver des concentrations d'éléments utiles atteignant jusqu'à 90 %...

Un rocher de fer-nickel de 100 mètres de diamètre représente une valeur de 1,5 milliard de dollars, sa composition étant constituée par 3,8 millions de tonnes de fer, 360 000 tonnes de nickel et 84 tonnes de platine. La valeur du seul platine s'établit à 32 250 000 dollars. La teneur en or d'un seul (astéroïde) chondritique carboné de même dimension serait égale à 15 250 000 dollars.

*Rapport de la Fondation,
Saint Paul, Minnesota,
1^{er} janvier 1978.*

David, assis à son bureau, tapait sur les touches de son terminal comme un pianiste de concert distillant un délicat nocturne de Chopin.

Il ne cessait de s'interroger sur Evelyn. Si elle avait quitté la colonie de son plein gré, comment s'y était-elle prise ? Et pourquoi ne l'avait-elle pas contacté pour lui dire où elle allait ? *Peut-être qu'elle n'a pas pu. Ou qu'elle n'a pas eu le temps.*

— La colonie est un piège, murmura-t-il. Une prison. Mais ils ne m'y garderont pas enfermé jusqu'à la fin des temps.

Ses doigts, cependant, n'arrêtaient pas de sautiller comme s'ils étaient animés d'une vie propre, interrogeant obstinément la mémoire de l'ordinateur. À mesure que s'écoulaient les heures, il passait en revue les données relatives aux exportations d'énergie de la colonie, il examinait les dossiers des membres du directoire, établissait des corrélations entre les conflits d'intérêts aussi bien politiques que financiers.

Ce ne fut qu'à une heure avancée de la nuit que David éteignit enfin son terminal et

s'affala dans son fauteuil. La tête lui tournait, il avait le vertige.

Tout était là. En totalité. L'image était voilée, déformée par endroits, nébuleuse ici et là. Mais sa signification générale était suffisamment claire.

La Société pour le Développement d'Île Un et les multinationales qui en étaient l'émanation n'étaient pas simplement les victimes de l'apocalypse imminente : elles contribuaient à l'engendrer.

Ils sont en guerre. En guerre contre le Gouvernement mondial. Contre la race humaine.

C'était d'une parfaite logique. La lutte pour la vie. La lutte pour survivre. Les multinationales contre le Gouvernement mondial. Le profit contre le besoin. Les riches contre les pauvres.

Et nous sommes de leur côté. Île Un est partie intégrante des consortiums. Le Dr Cobb les aide.

C'était une guerre écologique. Le fil était ténu mais David avait disséqué les invraisemblables phénomènes météorologiques qui avaient ravagé les régions clés du globe. Invariablement, les cataclysmes se soldaient par un affaiblissement du Gouvernement mondial. Et elles avaient souvent pour effet de renforcer la position des consortiums. C'était ainsi que les récentes inondations qui avaient dévasté la Scandinavie avaient anéanti le complexe de capteurs, propriété de l'État, obligeant les Norvégiens à acheter leur énergie à la centrale nord-africaine qui appartenait à la Société Île Un.

Et cette guerre était en pleine escalade. La typhoïde qui sévissait en Inde : était-elle le résultat des typhons qui avaient détruit tant de villes surpeuplées du subcontinent ou l'œuvre de bacilles fabriqués ici, sur Île Un ? *Dans le même laboratoire de biochimie où ont été fabriqués les milieux nutritifs qui m'ont maintenu en vie quand je n'étais qu'un embryon ?* se demanda David avec horreur.

L'apparition d'une nouvelle souche non encore identifiée du virus de la pneumonie qui tuait les gens par douzaines en Union soviétique. Était-ce un virus mutant né sur Île Un ?

Ils tuent des hommes !

— C'est une guerre à trois côtés, fit-il à mi-voix, accablé, regardant sans le voir l'écran opalin du terminal.

Il avait encore devant les yeux les diagrammes et les courbes semblables à des images postrétiniennes indistinctes et brouillées – négatives, noir sur blanc. *Le Gouvernement mondial essaie de contraindre les consortiums à utiliser leurs bénéfices pour le développement des pays pauvres. Les consortiums essaient de liquider le Gouvernement mondial. Et il y a, en plus, les révolutionnaires – El Libertador et le F.R.P. Si les consortiums réussissent à unifier tous les guérilleros... la guerre écologique mettra le monde entier à feu et à sang.*

Il se leva péniblement.

En tout cas, une chose est claire. Il faut que je me rende à Messine pour avertir le G.M. Il ne s'agit pas simplement de m'évader, maintenant. Ce qui est en question, c'est de sauver la Terre de l'apocalypse qui la menace.

Le conseiller de l'office pour l'emploi m'a appris aujourd'hui qu'il existe des débouchés pour les fermiers dans l'espace, sur Île Un. J'ai posé ma candidature. Il n'y avait rien d'autre.

J'en ai parlé avec papa et maman au dîner. L'idée de me voir partir pour L4 ne les enchante pas mais ils m'ont affirmé tous les deux que si j'étais accepté et si je voulais partir, ils ne s'y opposeraient pas. Mais ce n'était visiblement pas de gaieté de cœur qu'ils me disaient ça.

Bon Dieu ! J'en ai assez de voir maman pleurer tout le temps et papa malade de peur ! Si seulement le temps s'était un peu arrangé ! Si seulement la compagnie n'était pas constamment sur le dos des gens pour les pousser à vendre...

En tout cas, papa pense que maman et lui pourraient se débrouiller en s'installant dans un village de retraite. Ils sont un peu jeunes pour ça mais ils n'y a pas d'autre solution compte tenu du peu d'argent dont ils disposent. N'empêche que c'est une perspective qui leur fait horreur – et je les comprends.

Il y a peu de chances pour que ma candidature soit retenue. Trop de gens essaient d'émigrer sur Île Un. Mais si je suis pris... que deviendront papa et maman ? Est-ce que je peux les abandonner ?

Journal intime de William Palmquist.

L'île de l'Ascension n'est guère plus que le cône d'un volcan éteint émergeant des eaux bleues de l'Atlantique sud. La majeure partie de sa surface évoque, avec ses laves noircies et les rochers qui la jonchent, le sol de la Lune. Les plages elles-mêmes sont plus rocailleuses que sablonneuses.

C'est un îlot isolé situé presque dix degrés au sud de l'équateur, à peu près à égale distance de l'Amérique du Sud et de l'Afrique. La terre immergée la plus proche est l'île de Sainte-Hélène, un rocher encore plus petit. C'est là que les Anglais exilèrent Napoléon.

Deux avions étaient garés en plein soleil à l'extrémité de la piste la plus éloignée de l'aéroport de l'île. Des véhicules au sol transformaient la lumière solaire en électricité afin d'alimenter leurs climatiseurs et de leur fournir leur éclairage. Aucun des deux avions ne portait de marque distinctive en dehors des énigmatiques numéros de série peints au pochoir sur leur queue. L'un d'eux était blanc et bleu. Celui-là était un biréacteur supersonique tout juste assez grand pour transporter dans des conditions de confort parfaites une personnalité importante et une suite de six personnes en plus des deux pilotes. Le second, beaucoup plus gros, était un quadriréacteur subsonique zébré de vert et de jaune – le camouflage jungle.

Emanuel De Paolo, les traits tendus, était assis derrière un bureau incurvé dans son compartiment privé. Un compartiment très luxueux. Les parois elles-mêmes étaient abondamment capitonnées. Mais c'était une pièce minuscule et six personnes auraient eu du mal à tenir autour du bureau plastifié. C'était d'ailleurs sans importance. Il n'y aurait que deux hommes à cette conférence.

Le directeur du Gouvernement mondial se tourna vers l'un des petits hublots ovales et jeta

un coup d'œil en direction de l'énorme appareil militaire parké à côté de son jet. *Ce que le camouflage militaire manque d'originalité !* se dit-il. *Je parie qu'il sera en uniforme kaki et aura une casquette de joueur de base-ball.*

Le secrétaire entra silencieusement. On n'entendit que le déclic de la serrure de la porte.

— Ils viennent d'appeler, annonça-t-il. Ils sont d'accord pour qu'il monte à bord. Il sera là dans cinq minutes.

Le directeur remercia son assistant d'un signe de tête.

— Ainsi, les diplomates se sont entendus sur le protocole. C'est déjà un premier pas.

L'Éthiopien sourit – dents blanches sur peau d'ébène.

— Le précédent a été établi depuis longtemps. Nous sommes sur un territoire appartenant au Gouvernement mondial. Donc, vous êtes la puissance invitante. Donc, c'est à lui de se déranger. Mais le dîner aura lieu dans son avion et c'est vous qui devrez vous déplacer.

De Paolo haussa les épaules.

— Quels enfantillages !

Le secrétaire s'éclipsa et le directeur attendit. *Combien de kilomètres chacun de nous deux a-t-il franchis pour être au rendez-vous ? Six mille cinq cents ? Sept mille ? Comment les diplomates s'en seraient-ils tirés s'il n'y avait pas eu un endroit presque équidistant de Messine et de Buenos Aires ?*

On frappa discrètement et avant même que De Paolo ait eu le temps de faire autre chose que de lever la tête, le secrétaire ouvrit et annonça :

— Le colonel César Villanova, Votre Excellence.

Le directeur se mit debout. Le poids de ses quatre-vingts ans raidissait son dos et ses jambes.

Villanova entra avec circonspection dans le compartiment exigu en jetant un coup d'œil à la ronde comme un chat pénétrant dans un environnement qui ne lui est pas familier.

Il ne ressemblait absolument pas à l'idée que De Paolo s'était faite de lui. Il était grand mais il avait la solide carrure d'un travailleur manuel. Le nez en bec d'aigle d'un Indien des Andes, des mains rugueuses et calleuses. Pourtant, sa voix avait, une douceur presque féminine quand il dit en espagnol – un espagnol fleurant les montagnes et les pâturages :

— Je suis honoré, señor director.

Ce n'est pas un homme des villes, songea De Paolo.

— Tout l'honneur est pour moi, répondit le vieil homme. Vous avez été très aimable d'accepter cette rencontre avec si peu d'hésitation.

Villanova secoua presque imperceptiblement le menton. Ses yeux étaient gris clair, son épaisse toison gris acier. Son uniforme vert ne faisait pas un pli.

— Mais asseyez-vous donc, reprit De Paolo en lui indiquant le fauteuil de plastique garni de coussins. Euh... mon chef du protocole ne sait pas très bien comment il convient que je m'adresse à vous. Nous savons que vous aviez le grade de colonel de l'armée chilienne il y a quelques années. Mais à présent... Avez-vous choisi un titre en tant que chef du gouvernement argentin ?

Villanova secoua la tête.

— Je ne suis pas un administrateur, Excellence, je ne suis qu'un soldat. Je ne veux pas commettre la déplorable erreur qu'a commise Bolivar.

— Vous avez quand même repris son surnom.

— C'est ma seule vanité, répliqua l'autre avec un léger sourire, presque comme s'il se sentait confus. L'unique titre que je convoite est celui d'*El Libertador*.

— Je comprends.

Villanova hochà à nouveau la tête.

— Voudriez-vous boire ou manger quelque chose ?

— Non, merci.

De Paolo considéra un instant son visiteur. *D'après son dossier, il a cinquante-deux ans mais il ne les fait pas.*

— Je serais désireux de connaître l'objet de cette rencontre, Excellence. Mes conseillers m'ont dit que vous l'avez personnellement souhaitée. (Il sourit mais, cette fois, avec ironie.) Certains de mes amis m'ont avisé de ne pas me rendre à votre invitation. Ils craignent un piège.

De Paolo lui rendit son sourire.

— Un piège très raffiné. Je désire capturer votre cœur.

El Libertador haussa les sourcils.

— J'ai voulu, poursuivit le directeur du Gouvernement mondial, j'ai voulu vous rencontrer en personne afin de vous demander en toute sincérité de rejoindre le Gouvernement mondial.

— Mais c'est impossible.

— Pourquoi donc ? Vous êtes le chef d'une grande nation. Or, tous les pays sans exception sont affiliés au G.M. Pourquoi en irait-il autrement de l'Argentine ? Aussi, je vous suggère d'adhérer à notre organisation comme l'a fait votre prédécesseur.

— L'une des raisons pour lesquelles nous avons renversé le précédent gouvernement était qu'il prenait ses ordres à Messine, rétorqua Villanova d'une voix égale.

— Des ordres ? Écoutez...

— Et qu'il versait des impôts au Gouvernement mondial. De lourds impôts qui auraient été mieux utilisés à alléger le sort des pauvres de ce pays.

— Allons donc ! Les impôts que vous versez au Gouvernement mondial représentent une somme inférieure à ce que vous coûtait votre budget militaire avant que nous ayons proclamé le désarmement.

— Cela remonte à bien des années. Les impôts que nous vous payons, nous vous les payons aujourd'hui. Cette année. Les enfants qui meurent de faim meurent aujourd'hui !

— Mais nous expédions des vivres aux pays nécessiteux. Nous avons des programmes...

— Dont le peuple ne voit jamais la couleur. Vos programmes engraisent les riches et les pauvres ont faim. Pourquoi croyez-vous que le peuple argentin, que tous les peuples du monde sont prêts à rallier *El Libertador* ? Parce qu'ils affectionnent le Gouvernement mondial ? Parce qu'ils sont heureux avec lui ?

De Paolo réfléchit quelques secondes avant de répondre sans hâte :

— Pourquoi, dans ce cas, ne pas nous rejoindre et prendre vous-même la direction de nos programmes d'assistance ?

Villanova rejeta la tête en arrière et tressaillit comme s'il avait reçu une décharge électrique.

— C'est... c'est une offre très généreuse.

— Que je vous fais du fond du cœur.

— Mais, je vous le répète, je suis un soldat, pas un administrateur. Derrière un bureau, je serais perdu.

— Vous êtes un chef. D'autres peuvent se charger des tâches administratives. Vous seriez l'inspirateur.

— Et qui sera mon patron ? fit Villanova après une longue pause.

De Paolo haussa les épaules.

— Le Gouvernement mondial, naturellement.

— C'est-à-dire les mêmes hommes sans visage qui le dirigent actuellement, les mêmes hommes qui laissent les villages s'installer dans la famine et les grandes villes pourrir sur pied.

— Nous essayons...

— Mais vous avez échoué.

— Nous n'échouerions pas si vous coopériez avec nous, riposta De Paolo en haussant le ton. Vous et vos protecteurs.

— Quels protecteurs ? Je n'ai d'autre appui que les pauvres et les affamés.

De Paolo agita la main pour l'interrompre.

— Soyons sérieux, *señor*. Est-ce une coïncidence si la sécheresse qui a ravagé la province productrice de bétail s'est brusquement évanouie à partir de l'instant où vous avez mis le nouveau gouvernement en place ? Est-ce une coïncidence si l'on a découvert que les réservoirs alimentant Santiago étaient à tel point pollués par les bactéries que la capitale du Chili est désormais obligée d'acheter son eau potable à l'Argentine ?

Villanova marqua le coup :

— Que voulez-vous dire ? De quoi m'accusez-vous ?

— Les multinationales ont fait votre jeu en sabotant la météorologie. Elles empoisonnent les citernes, elles répandent des maladies afin de provoquer la misère et la famine qui vous ont ouvert la voie de la victoire et du pouvoir !

— C'est faux !

Mais le démenti de Villanova manquait de conviction.

— Les ouragans en Inde, les inondations en Suède, les émeutes, les épidémies... et, d'un bout à l'autre du monde, des révolutionnaires et des guérilleros qui manifestent contre le Gouvernement mondial en brandissant votre portrait !

— Sainte Mère de Dieu, est-ce que je suis responsable du temps qu'il fait ?

— Quelqu'un l'est !

— Je n'ai jamais rien entendu de pareil !

De Paolo sentait le sang battre la chamade à ses tempes.

— Alors, de deux choses l'une : ou vous êtes un menteur ou vous êtes un imbécile ! Les consortiums trafiquent les climats, ils ont déclenché une guerre écologique à l'échelle planétaire pour saper le Gouvernement mondial. Et vous en êtes le bénéficiaire. C'est vous qu'ils aident.

— Moi ? C'est votre Gouvernement mondial qui engraisse les consortiums et qui affame les pauvres.

— Quelle absurdité !

— C'est la vérité ! Qui profite des expéditions de grain ? Qui vend des médicaments au monde entier ? Pourquoi toute l'énergie des satellites solaires va-t-elle aux pays de l'hémisphère nord ?

De Paolo lutta pour recouvrer son sang-froid.

— Nous nous efforçons de placer les consortiums sous notre autorité et de les contrôler, mais ils ont une puissance énorme. Et nous avons la preuve qu'ils vous apportent leur concours, à vous et à d'autres mouvements révolutionnaires comme le F.R.P.

— Je vous donne ma parole que j'ignore tout de cela.

— Eh bien, prouvez votre bonne foi.

— Comment ?

— En adhérant au Gouvernement mondial et en collaborant avec nous au lieu de travailler

contre nous.

— Je ne peux pas. Mes partisans se révolteraient.

— Alors, nous devons vous écraser.

— Essayez donc ! le défia Villanova, les narines frémissantes. Si les vieillards décrépits qui forment votre Conseil en ont le courage, ils s'apercevront que les affamés sont capables de se battre. Nous n'avons plus rien à perdre. Nous savons que la mort est à nos trousses. Attaquez l'Argentine et ce sera l'Amérique latine tout entière qui s'embrasera, croyez-moi sur parole. Tout l'hémisphère sud !

Paolo se rendit soudain compte de ce que sa colère refoulée lui avait fait dire. *Imbécile ! Toutes ces années de retenue perdues à cause d'un aventurier !*

Il fit marche arrière :

— Je ne parle pas de faire la guerre. Aucun d'entre nous ne désire semer la mort et la destruction. Je vous supplie de voir le monde tel qu'il est réellement. Pourquoi pensez-vous que les consortiums vous patronnent ?

— Je n'ai pas de preuves indiquant qu'ils le fassent.

— Il en existe, insista De Paolo. Ils savent qu'en vous aidant, ils affaiblissent le Gouvernement mondial. Ils peuvent le disloquer en fomentant des mouvements révolutionnaires. Et que restera-t-il quand tout sera en ruine ? Un monde fracassé, éclaté en une poussière de nations séparées, à la fois trop débiles et trop orgueilleuses pour ne pas l'être. Et quelle sera alors la force dominante ? Les consortiums ! Ils seront les maîtres de la Terre. Ils ne feront qu'une bouchée de vos petits gouvernements nationaux.

— On dirait les rêves paranoïaques d'un...

Villanova hésita et laissa sa phrase en suspens.

— Oui, allez jusqu'au bout de votre pensée ! D'un vieillard, n'est-ce pas ? C'était ce que vous vouliez dire ? Mais il ne s'agit pas de paranoïa. C'est la vérité. Ils se servent de vous. Et quand ils auront atteint leur objectif, quand ils auront détruit le Gouvernement mondial, ils vous balaieront comme un fétu de paille !

— Qu'ils essaient donc !

— Ils réussiront... si, toutefois, il reste encore quelque chose après la chute du Gouvernement mondial. Nous luttons pour sauvegarder l'ordre, pour maintenir la stabilité et la paix. S'ils parviennent à leurs fins, s'ils jettent bas le Gouvernement mondial, le chaos qui s'ensuivra anéantira tout... tout !

— Non, rétorqua doucement Villanova. Le peuple demeurera. La terre. Les champs. Quoi qu'il arrive, le peuple sera toujours là.

— Mais combien restera-t-il de survivants ? (De Paolo était oppressé et les mots sortaient difficilement de sa bouche.) Des milliards d'êtres mourront. Des milliards !

Villanova se leva. Son crâne frôlait presque le plafond capitonné.

— Je ne crois pas qu'il puisse sortir de cette discussion autre chose que de nouvelles récriminations. Avec votre permission...

— Partez ! gronda De Paolo que fouaillait maintenant une douleur qui s'irradiait en lui. Partez et allez retrouver vos petits jeux égoïstes de puissance et de gloire ! Vous vous figurez que vous aidez les gens ? Vous contribuez à leur assassinat.

El Libertador pivota sur lui-même et sortit. Le secrétaire de De Paolo glissa la tête par la porte avant qu'elle se refermât. Atterré, il ouvrit la bouche toute grande.

— Monsieur !

De Paolo, le visage terreux, haletant, avait basculé sur son siège. Une souffrance brûlante lui déchirait la poitrine.

Le jeune Éthiopien se précipita sur le communicateur.
— *Faites venir immédiatement le médecin !*

J'ai été accepté pour. Île Un ! Pour une période probatoire, tout au moins. Ils ont eu vite fait de se décider. Le conseiller qui m'a prévenu m'a dit que toutes les demandes de candidature sont traitées par ordinateur et que, dans la plupart des cas, c'est réglé en vingt-quatre heures.

Ils veulent m'envoyer à leur centre d'essai et de formation au Texas. J'ai une semaine pour donner ma réponse. Mais ma décision est d'ores et déjà prise. Évidemment, ce sera dur pour papa et maman mais je ne veux pas passer le reste de mon existence enlisé ici et finir à la décharge publique comme eux. J'irai dans l'espace.

C'est Île Un ou le naufrage !

Journal intime de William Palmquist.

À demi allongé dans son fauteuil devant son bureau, David contemplait d'un air maussade l'écran du terminal. Au lieu de la liste des passagers qui avaient confirmé leurs réservations sur le prochain vol de la navette Île Un-Terre, il n'avait sous les yeux que l'image du Dr Cobb.

— David, ceci est un enregistrement, disait le vieil homme. Je sais que tu essaies de trafiquer le système des réservations de l'ordinateur pour resquiller une place à bord d'une navette. Sache que j'ai programmé l'ordinateur de façon que tu en sois pour tes frais. Tu resteras ici, mon petit. Je regrette mais il ne saurait en aller autrement. Toutes les entrées possibles de l'ordinateur sont bloquées. Tu ne pourras pas falsifier la mécanique...

David éteignit l'instrument avec une grimace rageuse et l'écran redevint instantanément blanc, tandis que la voix de Cobb s'interrompit au beau milieu d'une phrase.

C'était la quatrième fois que le jeune homme tentait de se faire inscrire sur la liste de départ. Il avait commencé par donner un faux nom. Puis il avait substitué son immatriculation à celle d'un passager régulièrement inscrit. Cela n'avait pas mieux marché. Non plus que sa dernière tentative, plus subtile, en vue d'altérer la programmation de base. À tous les coups, il avait eu droit au message préenregistré de Cobb. Le vieux paraissait vaguement amusé comme s'il savait que, dans ce duel, il avait marqué le point sur son protégé.

Tu gagneras peut-être quelques batailles mais tu ne gagneras pas la guerre, se dit David. Je finirai par m'échapper de cette prison.

D'autres fusées quittaient régulièrement Île Un : les navettes lunaires, plus petites et d'un confort plus spartiate, qui convoaient les hommes et le matériel entre la colonie et les mines d'*Oceanus Procellarum*. Ces mines appartenaient aussi à la Société mais sur le rivage opposé de ce sombre « océan » rocheux se trouvait la ville souterraine de Séléné, nation libre et indépendante, affiliée au Gouvernement mondial.

David sourit intérieurement.

— Tu surveilles peut-être les navettes terriennes, murmura-t-il. Eh bien, je prendrai un chemin plus long, mais j'irai où je veux aller.

Il ralluma le terminal et demanda communication des listes de passagers pour les prochaines sorties à destination de la Lune. L'écran papillota quelques instants. Et le visage

de Cobb réapparut. Le sourire du vieil homme paraissait encore plus réjoui.

— David, ceci est un enregistrement. Je sais que tu essaies...

— Heureusement, il y a quand même des choses qui ne changent pas, dit Evelyn quand le taxi passa devant les gardes à cheval dans leurs ridicules uniformes rutilants, coiffés de casques dorés, à crinière, sabre au clair. Les sabots de leurs noires montures claquaient tandis qu'ils se dirigeaient au petit trot vers le palais de Buckingham. Les hordes habituelles de touristes bardés d'appareils de photo étaient déjà à pied d'œuvre, prêtes à immortaliser la relève de la garde.

— Alors, Île Un ne vous a pas plu ?

L'homme assis à côté d'Evelyn lui avait été présenté sous le nom de Wilbur St. George. Il était manifestement australien en dépit de son costume de tweed venant en droite ligne de Savile Row et de son élocution soignée. Son teint rougeaud, fouetté par le grand air, son franc-parler, sa décontraction frôlant presque l'impolitesse ne laissaient planer aucun doute sur ses origines.

— Si, j'ai beaucoup aimé, répondit la jeune fille. Je ne l'ai quittée que parce que ce que j'ai découvert était trop sensationnel pour qu'on passe à côté et, là-haut, ils ne m'auraient jamais laissé en parler. Mais cela fait quand même plaisir de rentrer.

St. George changea de position sur la banquette. C'était un personnage corpulent d'une cinquantaine d'années à vue de nez, mais il était trop débordant d'activité pour s'être empâté.

— Je voulais vous parler sans risquer d'être interrompu et, pour ça, j'ai pensé qu'il n'y aurait rien de tel qu'une balade en taxi. C'est que je n'ai pas souvent l'occasion de voir Londres, vous savez.

Je parie qu'il a aussi trop de tension, songea Evelyn en scrutant son voisin.

— M. Beardsley m'a dit que vous êtes l'un des propriétaires d'*International News*.

— Épatant, ce type... Beardsley. Ah ! Voilà la résidence royale.

Evelyn n'accorda qu'un coup d'œil distrait au palais de Buckingham.

— M. Beardsley m'a également dit qu'il fallait que je vous voie avant d'écrire un mot sur ce que j'ai appris à Île Un.

— Exact. C'est justement de cela que je voulais m'entretenir avec vous.

— Que désirez-vous savoir ?

St. George haussa les épaules avec bonhomie.

— Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Après une seconde d'hésitation, Evelyn commença à lui raconter la découverte qu'elle avait faite : le cylindre B vide et désert. Elle lui décrivit ensuite tout ce qu'elle avait vu touchant les activités scientifiques et industrielles d'Île Un. Mais elle ne fit pas allusion à David Adams. Rien, pas un mot sur lui, ni sur son histoire, ni sur son passé, ni sur les manipulations génétiques dont il avait été l'objet.

— C'est tout ? s'enquit St. George en regardant la Tour de Londres au passage.

— Comment, c'est tout ? Il se trame une gigantesque conspiration, là-haut ! Ils se préparent à nous vendre l'énergie que produisent leurs satellites à leurs conditions ! Et il y a ce cylindre assez vaste pour loger un million de personnes. Vide, inoccupé. Qui attend.

— Qui attend quoi ?

St. George avait soudain fixé sur la jeune femme ses yeux d'un gris métallique. Gris comme les canons d'un pistolet.

— C'est ce que j'essaie de savoir.

Il hocha la tête.

— Pour une enquête d'un mois, c'est un peu maigre comme résultat, non ? Plus d'un mois, même, si l'on compte la période d'instruction qu'ils vous ont imposée. J'ai examiné vos notes de frais.

— Ils cachent quelque chose. Il se passe des choses, là-haut, et...

St. George fit dédaigneusement claquer sa langue.

— Des rumeurs, des on-dit, des complots paranoïaques ! Moi, je veux des faits. Des faits solides. Où sont-ils ?

— J'ai des photos du cylindre vide.

— Je les ai vues. Et après ?

— Mais...

— Écoutez-moi sans m'interrompre. Votre histoire de cylindre vide... si vous aviez interrogé le Dr Cobb, je suis sûr qu'il vous aurait donné une explication tout à fait satisfaisante.

— Une explication parfaitement ficelée, ça, je vous l'accorde.

— Alors ? Qu'est-ce que vous ramenez ? Rien. En tout cas pas matière à un article.

Evelyn était trop estomaquée pour répliquer.

— Vous n'avez même pas dégoté quoi que ce soit sur ce type qui a été fabriqué de toutes pièces dans je ne sais quel laboratoire de génétique.

— Vous êtes au courant ?

L'expression de St. George s'était durcie.

— J'ai l'impression, chère mademoiselle Hall, que vous avez gaspillé beaucoup d'argent et de temps pour pas grand-chose. J'espère que vous vous êtes bien amusée pendant ces petites vacances exotiques.

— Si je me suis amusée ?

— Eh oui. Parce que vous ne faites plus partie de la maison. À partir de cet instant, vous n'appartenez plus au personnel d'*International News*. Vous pouvez retourner au bureau toucher votre chèque et vos indemnités de licenciement. Ils vous attendent.

Le taxi s'arrêta devant un pub à l'enseigne de *Prospect of Whitby*. Evelyn avait entendu dire depuis son enfance que c'était l'un des plus vieux de Londres, mais elle n'avait jamais pu se permettre la fantaisie d'y mettre les pieds.

Dès qu'il fut descendu, St. George claqua la portière sans laisser à la jeune fille le temps de bouger et lança au chauffeur.

— Ramenez mademoiselle au siège d'*International News*.

Il fit demi-tour et entra dans le pub sans avoir mis la main à sa poche.

Quand la marche devient dure, les durs continuent de marcher.

David avait lu cette phrase quelque part. Tout en pédalant le long du chemin tortueux qui serpentait dans la forêt – il n'avait pas mis le moteur de l'électrocycle et s'astreignait à gagner chaque mètre à la force du mollet –, il se la répétait sans relâche.

Au détour d'un virage, surprise par sa brusque apparition, une biche, un instant pétrifiée, le regarda de ses grands yeux liquides avant de détalier et de se perdre dans les broussailles.

C'est bien, songea David. Fiche le camp pendant que tu le peux.

Rien à faire pour s'introduire à bord d'une navette terrienne. Là, le Dr Cobb lui damait le pion. Même les bagages et le fret étaient minutieusement inspectés puisque les spatioports sur lesquels se posaient les fusées étaient propriété du Gouvernement mondial et non de la Société d'Île Un.

David ne pouvait pas davantage embarquer sur un transbordeur lunaire : Cobb avait prévu

qu'il y penserait. *Mais on ne vérifie pas le matériel que transportent les transbordeurs*, se disait-il tout en pédalant. Les aires de décollage et de contact, elles, appartenaient à la Société. Il n'y avait rien à passer en fraude entre la colonie et les étendues désolées des mines lunaires – rien qui fût susceptible d'intéresser si peu que ce fût le Dr Cobb, en tout cas.

Il atteignit le faite du promontoire qu'il escaladait et commença à dévaler la pente en direction des bois et des pâturages où, ici et là, paissaient des moutons et des chèvres dont les blancs troupeaux émaillaient les herbages.

Il enclencha son communicateur buccal et interrogea l'ordinateur sur la façon dont se présentaient les soutes des transbordeurs. Comme il était en roue libre, il décontracta volontairement les muscles de ses jambes.

Un grognement de déception lui échappa : les transbordeurs n'avaient pas de cales. Des modules de fret étaient simplement fixés sur leur carcasse comme des bernacles collées à la quille d'un vaisseau. Ils étaient hermétiquement scellés mais le franchissement des 400 000 kilomètres séparant Île Un de la Lune demandait deux jours et un passager clandestin devrait par conséquent ne pas respirer pendant quarante-huit heures. Et il ferait froid : 200 au dessous de 0. De quoi congeler l'air. Et un corps humain !

David était arrivé en bas et il se remit à pédaler de plus belle, semant la panique chez un petit troupeau de moutons qui se trouvaient sur son passage et qui se dispersèrent en bêlant. Un chien aboya derrière lui. Le vent de la course plaquait sa mince chemise sur sa poitrine et l'ébouriffait.

Moins de 200 au-dessous de 0 et pas d'air. Au moins, le docteur ne s'attend pas à ce que je prenne ce chemin.

Il fallut près d'une semaine à David pour préparer son sarcophage.

Il travaillait la nuit dans le sous-sol d'un magasin de fournitures électroniques du village le plus proche de son domicile qui vendait des chaînes multison et les nouvelles télévisions tridimensionnelles aux résidents. Il n'y avait qu'à débloquer les verrous électroniques et à transformer la réserve en atelier.

Grâce à la parfaite connaissance qu'il avait du système de crédit de l'ordinateur, David s'était procuré un module de transport de fret, une combinaison d'astronaute pressurisée, plusieurs bouteilles d'oxygène et deux cellules thermiques électrogènes.

Pendant la journée, il s'astreignait scrupuleusement à suivre la routine habituelle – études et entraînement physique. Il se présentait ponctuellement pour subir les tests et examens médicaux réglementaires en partant du principe que le Dr Cobb le surveillait – au moins par intermittence.

Il ne dormait pour ainsi dire plus. *J'aurai tout le temps de roupiller pendant le trajet*, se disait-il. *Deux jours... ou l'éternité.*

Il n'avait pas eu de difficulté à fracturer le bloc d'inventaire informatisé qui gérait tous les biens de la colonie et à « libérer » ce dont il avait besoin. C'était une technique qu'il avait apprise dès qu'il avait été assez grand pour faire des cadeaux à Noël. Tous ses petits copains avaient reçu des présents extravagants : des bibliothèques entières sur bandes enregistrées, un avion-flèche aux ailes arachnéennes, des vêtements importés de la Terre. Et le généreux donateur était un gamin de dix ans qui n'avait pas accès au crédit !

Sa seule erreur avait été d'offrir au Dr Cobb une lunette astronomique professionnelle. Cela lui avait mis la puce à l'oreille et force avait été aux petits copains ravis du Père Noël en herbe de restituer leurs « cadeaux ».

Où sont-ils, les copains, maintenant ? se demandait David tout en étudiant les

spécifications des cellules thermiques qu'il venait d'apporter dans la réserve du sous-sol. Ses amis avaient disparu de son existence les uns après les autres. Il les voyait encore, il en voyait même quelques-uns souvent. Mais ils avaient chacun leur vie, à présent, et la vieille camaraderie de l'enfance et de l'adolescence était bien morte. *Ils sortaient avec les filles et ils se sont mariés pendant que moi, j'étais entre les mains des biomédics.* Il hocha la tête. Son seul véritable ami était l'ordinateur. Et le Dr Cobb l'avait même retourné contre lui.

Evelyn avait raison. Je suis seul.

Il reposa la fiche technique et considéra son butin épars sur le sol : le module de fret béant, cylindre de plastique gris de deux mètres de long, intérieurement revêtu d'une mince couche de mousse isolante ; le scaphandre avec son casque transparent ; les volumineux réservoirs d'oxygène verts ; et les cellules thermiques blanches, massives, trapues, sans forme particulière.

Dix kilos de camelote à fourrer dans une boîte de cinq kilos. C'était trop. Il ne pourrait jamais tout mettre dans le module s'il voulait y prendre place, lui aussi.

Il passa la majeure partie de la nuit à refaire ses calculs : consommation horaire d'oxygène, perte calorique du fait de la diffusion de la chaleur à travers l'isolant, quantité d'énergie électrique nécessaire pour réchauffer le vidéoscaph et faire fonctionner les pompes à air...

Sa fatigue était telle qu'il voyait les chiffres flotter dans une sorte de brouillard. Il bâilla et, clignant des yeux, scruta l'écran dans l'espoir d'en lire d'autres, plus favorables. Mais les petits chiffres rouges qui scintillaient demeuraient immuables.

Ça ne marchera jamais.

Épuisé, il s'affala contre le dossier de la chaise de plastique qui tournait le dos aux étagères sur lesquelles s'entassaient les stocks du magasin, le regard braqué sur ces chiffres intraitables. *Tu ferais mieux de rentrer te mettre au lit. Ce n'est pas en restant toute la nuit ici que tu les changeras, et...*

Dormir.

Il se rappela soudain l'un des tests biomédicaux qu'il avait subi quand il était plus jeune... une histoire de contrôle du système nerveux autonome et d'abaissement du taux du métabolisme de base. Les toubibs avaient plaisanté... qu'est-ce qu'ils avaient donc dit ? *Les Hindous... oui, les yogis. Une médecine transcendente programmée et mise sur ordinateur !*

Il se rappelait clairement, maintenant, et sa fatigue avait miraculeusement disparu. On l'avait branché à une sorte d'électro-encéphalographe, mais au lieu d'enregistrer les impulsions électriques de l'activité cérébrale, cette machine induisait un profond, un très profond sommeil. Une transe. Dès qu'on avait posé les électrodes sur son crâne, ou presque, il s'était éteint comme une chandelle qu'on souffle. Plus tard, ils lui avaient dit qu'il avait dormi six heures. Il ne respirait presque plus et son rythme cardiaque était tombé à moins de 30 battements à la minute.

David rangea les diverses pièces d'équipement dans leurs caisses respectives qu'il plaça sur des étagères au fond de la réserve sauf le module qu'il laissa dans un coin. Depuis qu'il travaillait nuitamment, personne ne s'était encore inquiété de la présence de tout ce matériel, personne ne s'était douté qu'il était venu. Dans les entrepôts, il y a toujours tout un fatras qui s'accumule et nul n'y prête attention.

Il enfourcha sa bécane et rentra en poussant son moteur à plein régime.

Une fois chez lui, il resta pendant des heures devant son terminal à consulter les archives de l'ordinateur jusqu'à ce qu'il trouve le programme MT auquel il avait été soumis bien des années auparavant. Tout était là : la technique, la programmation, le résultat des tests. *Si je*

peux faire le voyage en état de transe MT, j'aurai besoin de moins d'oxygène et de moins de chaleur. Et je pourrai alors mettre tout ce qu'il me faut dans le module.

Il leva les yeux et s'aperçut qu'il faisait jour. Il se coucha, enclencha son communicateur buccal et se brancha sur le programme générateur de transe. La durée de la transe était encore fixée à six heures.

Il se demanda furtivement si l'implant fonctionnerait aussi bien que les électrodes qu'on lui avait enfoncées dans le cuir chevelu. Mais, un instant plus tard, il était profondément endormi. Il respirait à peine et était aussi inerte qu'un cadavre.

Papa et maman m'ont accompagné à Browerville et nous nous sommes dit adieu devant le bazar Sanderson pendant que le chauffeur du car attendait que je monte. Maman a été très bien. Elle n'a pas pleuré ni rien. Et j'avais, du coup, encore plus mauvaise conscience que si elle avait fondu en larmes.

Je dicte ceci à l'aérogare de Twin Cities. C'est un vieil aéroport où on ne laisse décoller aucun gros appareil à cause de toutes les maisons et de toutes les usines qui s'entassent autour. Mon avion aura un retard d'une heure ou plus à cause de cette saleté de pluie.

Mais quand je me poserai au Texas, il fera soleil !

Journal intime de William Palmquist.

Jamil al-Hachémi arpentait de long en large le bureau du premier étage de sa résidence de Bagdad. La perspective des scènes auxquelles il allait avoir à faire face lui était on ne peut plus déplaisante mais il savait qu'il n'y avait pas moyen d'éviter l'esclandre.

En premier lieu, il fallait flanquer l'architecte à la porte. Ça, ce serait facile. Mais, ensuite, il faudrait qu'il s'occupe de Bahjat et l'épreuve serait pénible – c'était le moins qu'on pouvait en dire.

Il tira sur sa cigarette fichée dans un long et mince fume-cigarette en ivoire. Fumer était un vice auquel il ne sacrifiait qu'en privé, et encore seulement quand il était très énervé. *Cela m'arrive de plus en plus souvent*, se dit-il. *À mesure que la situation empire et approche du seuil critique, je retombe dans les faiblesses de l'enfance.*

D'un geste rageur, il arracha la cigarette à moitié fumée du fume-cigarette et l'écrasa dans le cendrier incrusté d'argent posé sur son bureau où il y avait déjà quatre autres mégots.

Imbécile ! s'invectiva-t-il. Chiffe molle !

Le téléphone sonna. Il le décrocha et appuya sur la touche VOIX SEULEMENT.

— M. McCormick est là, monsieur.

— Un instant.

Al-Hachémi alla pousser l'aérateur au maximum et tandis que l'appareil bourdonnant aspirait la fumée qui stagnait, il prit un atomiseur dans un meuble et vaporisa un parfum de roses dans la pièce. Il remit ensuite l'aérateur à son régime normal et revint au bureau.

— Faites entrer.

Au moment où il s'asseyait dans le haut et moelleux fauteuil ouvragé, Denny McCormick apparut. L'architecte referma la lourde porte de bois. Son expression était bizarre. Il renifla l'entêtante odeur de roses et fronça les sourcils.

Il y avait un pistolet dans le premier tiroir du bureau et un autre dans la cavité secrète dissimulée à l'intérieur du bras droit du fauteuil. L'émir dut faire un effort sur lui-même pour ne pas saisir l'une des deux armes et abattre le profanateur sur-le-champ.

— Vous souhaitiez me voir ? fit McCormick en se dirigeant d'un pas nonchalant vers la chaise qui faisait face au bureau.

Il plissa le nez à nouveau.

J'ai ordonné ta comparution. Mais al-Hachémi garda son impassibilité et désigna du doigt

la chaise avant que l'infidèle y eût pris place sans y avoir été invité.

McCormick paraissait se porter comme un charme. Il rayonnait de santé. Ses cheveux roux faisaient une frange juvénile sur son front et sa barbe était taillée avec soin.

— Avez-vous apprécié le séjour que vous avez fait chez moi ? lui demanda al-Hachémi d'une voix calme et posée.

— Votre hospitalité a été plus que généreuse.

— Votre blessure est-elle guérie ?

— Pas encore entièrement, mais presque.

— Et le chantier ? Les travaux marchent comme vous voulez ?

Denny agita la main presque comme l'aurait fait un Arabe.

— Il n'est pas très pratique de diriger une équipe par vidéophone. Mais les deux, tours sont terminées et nous avons attaqué les fondations du corps du bâtiment central.

— Parfait. Vous m'en voyez enchanté.

McCormick sourit au cheik.

— Vous avez vu ma fille, n'est-ce pas ?

Le sourire de l'architecte s'effaça.

— Oui, je l'ai rencontrée, reconnut-il.

Al-Hachémi posa les deux mains à plat sur le bureau.

— Monsieur McCormick, l'hospitalité impose certains devoirs et certaines obligations à celui qui la dispense. Mais l'hôte doit, lui aussi, se plier à certains devoirs et à certaines obligations.

Denny parut troublé.

— En tant qu'invité, j'ai eu une attitude aussi irréprochable que la vôtre en tant que maître de maison.

— J'avais averti ma fille de ne pas vous approcher. Elle m'a désobéi. Mais vous, vous êtes un homme et vous connaissiez mes souhaits. C'est donc vous le coupable.

— J'aime votre fille, monsieur.

Al-Hachémi garda le silence.

— Et elle m'aime, reprit Denny.

— C'est une enfant – et une fille. Elle n'a pas le droit d'enfreindre mes ordres.

— Je veux l'épouser. J'avais l'intention de vous en parler mais Bahjat m'a conseillé d'attendre.

Le chien ! Il a l'audace de sourire !

— C'est pourquoi, poursuivit McCormick, je suis heureux que vous ayez posé ouvertement la question. Croyez-moi, je n'aime pas faire des manigances derrière votre dos.

— Assez !

L'émir frappa bruyamment le bureau du plat de la main et Denny sursauta comme s'il avait reçu une gifle. *Le soleil, la lune et les étoiles sont témoins qu'un porc de ton espèce ne peut se racheter par le mariage. En aucun cas ! Ma fille descend d'une lignée de cheiks, de guerriers et de califes qui remonte au fils du Prophète et même au-delà ! Elle ne s'unira pas par les liens du sang avec un inconnu, un étranger incroyant qui n'est même pas capable de contrôler ses passions et de respecter les obligations qui incombent à l'hôte invité.*

— Mais nous nous aimons, insista McCormick.

— Sottise !

— Vous ne pourrez rien faire pour nous en empêcher.

— Tu vas quitter cette demeure. Et j'enverrai ma fille sur Île Un où elle devrait d'ailleurs déjà être depuis des semaines.

— Envoyez-la où vous voulez, sur la Terre ou ailleurs, nous nous retrouverons quand même. Où elle ira, j'irai.

Al-Hachémi retint la réponse qui lui brûlait la langue tandis qu'une lueur de compréhension s'allumait dans les yeux de McCormick.

— Ah ! Je vois ! Une fois que j'aurai quitté votre maison, je ne vivrai pas assez longtemps pour la rejoindre ! C'est cela ?

— Je ne te menace pas.

— Mais vous m'avez gardé chez vous pour que j'y sois en sécurité. Vous m'avez dit que les bandits qui ont essayé de me tuer recommenceraient si je renonçais à votre protection.

— J'ai retrouvé les coupables et ils ont eu le sort qu'ils méritaient. Tu n'as plus rien à redouter.

— Vraiment ?

— Je ne suis pas un assassin, laissa tomber al-Hachémi sur un ton cassant. Si je voulais ta mort, je t'abattrais ici même, à l'instant et de mes propres mains. *Mentir à un infidèle qui a souillé ta fille n'est pas un péché.*

McCormick se leva lentement.

— Eh bien, je vous crois sur parole. Mais, vous aussi, croyez-moi sur parole. J'aime votre fille et je veux l'épouser. Où que vous l'envoyiez, je la rejoindrai.

— Je te conseille de ne pas commettre une pareille folie, répliqua doucement al-Hachémi. (L'on eût cru entendre un cobra crépiter dans sa corbeille d'osier.)

— Vous ne pouvez rien faire pour m'en empêcher sinon me tuer.

L'émir se força à sourire.

— Tu es un imbécile romantique, architecte. Il me suffit d'un seul coup de téléphone pour te réduire à la misère. Je peux te faire arrêter et incarcérer pour des mois. Tu serais étonné de la quantité de pièces à conviction que la police est capable de trouver si elle veut s'en donner la peine : de la drogue, de la fausse monnaie, de la propagande antigouvernementale, des armes illicites... Tu pourrais rester des années en prison.

— Cela ne marchera pas, dit McCormick en secouant la tête.

Il fit demi-tour et se dirigea vers la porte.

L'émir, qui le suivait des yeux, nota qu'il la refermait très doucement sans la faire claquer. *C'est peut-être un romantique mais il sait se contrôler.*

Ce fut après le repas du soir que Bahjat fit irruption comme une furie dans le bureau de son père.

Al-Hachémi leva les yeux de l'écran et éteignit le terminal. Les chiffres comparatifs du coût des pluies qui ravageaient l'Amérique du Nord et des bénéfices à attendre des champs de capteurs du Minnesota s'effacèrent.

Al-Hachémi voyait maintenant sa fille sous un jour nouveau. *Oui, elle est devenue une femme. Une femme très belle. Et très en colère.*

Les yeux noirs de Bahjat lançaient des éclairs et il émanait une furieuse énergie de sa svelte silhouette.

— Tu l'as jeté dehors !

— Évidemment.

— Pour qu'il se fasse assassiner !

— Il ne risque absolument rien. Je me suis occupé de ses meurtriers en puissance.

— C'est vrai ?

— Oui.

Elle parut un instant troublée. Elle était là, debout devant son bureau. Combien de fois n'avait-elle pas interrompu son travail pour grimper sur ses genoux ! Mais il y avait bien longtemps. Al-Hachémi se rendit brusquement compte que, depuis plusieurs années, ils se voyaient de plus en plus rarement et que, lorsqu'ils parlaient ensemble, c'était le plus souvent pour se quereller au sujet de la dernière escapade de la jeune fille. *J'ai eu tort de l'envoyer faire ses études en Occident. J'aurais dû écouter sa mère et l'inscrire à notre université où les filles sont élevées comme il convient.*

— Père, ne le chasse pas. Je...

— Tu l'aimes, je sais. Et lui t'aime aussi et veut t'épouser.

— Il te l'a dit ?

Le visage de Bahjat s'éclaira.

— Oui. Et je lui ai répondu qu'il était un imbécile. Tu vas partir pour Île Un et j'ai d'ores et déjà pris mes dispositions pour qu'il ne puisse pas t'y suivre.

— Tu ne peux pas faire ça !

— C'est pourtant fait.

— Je n'irai pas, père. Je veux rester avec lui.

Al-Hachémi hocha la tête.

— Il n'en est pas question. C'est un porc ingrat. Je sais que tu as couché avec lui.

Elle ne broncha pas sous l'accusation.

— Tu m'espionnais ?

— J'essayais de te protéger.

— De l'amour ?

— Des animaux lubriques prêts à te souiller.

— Eh bien, il est trop tard.

— Cela aussi, je le sais.

— Oui, tu as un an de retard, cracha Bahjat avec une rage froide. (Son visage n'était plus qu'un masque de cuivre.)

Son père la regarda en face.

— Un an ? répéta-t-il d'une voix atone.

— À Paris, précisa-t-elle, retournant le couteau dans la plaie. Paris, la ville des idylles.

— C'est impossible ! Irène était constamment avec toi.

— Pas constamment.

Le mauvais sourire de Bahjat convainquit al-Hachémi qu'elle ne mentait pas. C'était exactement le même sourire que celui qu'il arborait lui-même quand il avait porté un coup douloureux à un ennemi à un endroit sensible.

— Et depuis ?

Elle haussa les épaules.

Alors, l'architecte n'est pas le premier, ni même le second, très vraisemblablement. L'émir s'affaissa dans son fauteuil et laissa ses mains tomber sur ses genoux. Irène avait sans doute une aventure de son côté alors qu'elle aurait dû surveiller ma fille. Nous allons voir si elle appréciera d'avoir pour gardiens quelques gaillards affamés des tribus montagnardes. Si elle y survit...

Bahjat interrompit ses ruminations.

— Ne lui en veuillez pas, père. Ce n'était pas sa faute. J'ai soudoyé les serviteurs pour qu'ils ferment les yeux.

— Je ne peux donc avoir confiance en personne dans cette maison ? Pas même en ma propre enfant ?

— J'ai toujours été une fille obéissante sauf...

— Tu as toujours été une traînée ! éclata al-Hachémi, incapable de contenir plus longtemps la colère qui bouillait en lui. Une catin qui passe de lit en lit, d'homme en homme, derrière mon dos ! Tu n'es pas digne de porter le nom que tu portes ! Tu m'as trahi et tu as traîné notre nom dans la boue !

— Un nom dont nous pouvons être fiers ! rétorqua Bahjat sans broncher. Nous vivons dans le faste pendant que le peuple a faim. Nous ployons l'échine devant le Gouvernement mondial qui le prive de sa liberté. Tu es à la tête d'une puissante société qui vend l'énergie aux riches et laisse les pauvres crever dans les rues. L'argent compte plus pour toi que l'honneur et le pouvoir plus que l'argent.

— Nous sommes une famille d'émirs, tonna al-Hachémi. Notre devoir est de régner.

— De beaux émirs ! s'esclaffa-t-elle. Des émirs des villes, oui ! Des émirs de la finance. Quand tu prends la piste des Bédouins, c'est dans ta voiture climatisée. Un émir, toi ? Un émir affairiste, voilà ce que tu es.

— L'émir que je suis contrôle la colonie spatiale d'Île Un et c'est là où tu vas aller. Dès demain. Plus d'atermoiements, Et ton dernier amant en date, le rouquin barbu, ne t'y suivra pas, je te le garantis !

Elle vrilla son regard au sien et al-Hachémi eut l'impression qu'il le pénétrait jusqu'au cœur.

— Si je pars pour Île Un, me promets-tu qu'il ne lui arrivera rien de fâcheux ?

— Depuis quand un père doit-il marchander avec sa propre fille ?

— Je me soumettrai à tes désirs si tu me promets de ne pas lui faire de mal.

Al-Hachémi hésita. Il saisit son fume-cigarette d'ivoire, puis le reposa.

— C'étaient les gens du Front révolutionnaire des peuples qui ont tenté de le tuer. Je ne suis pas responsable de leurs actes.

— Le F.R.P., je m'en charge, laissa-t-elle tomber avec placidité.

Il leva la tête.

— Toi ?

— Naturellement.

— Que veux-tu dire par là ?

Brusquement, elle parut plus grande, plus droite.

— Tu as entendu parler de Shéhérazade ? Eh bien, Shéhérazade, c'est moi.

— Toi... Shéhérazade ? Non, ce n'est pas possible ! s'exclama-t-il en prenant le ciel à témoin. Pas ma propre fille !

Bahjat fit le tour du bureau et s'agenouilla aux pieds de l'émir.

— C'est la vérité, père. Mais... si tu épargnes l'architecte, Shéhérazade disparaîtra. Je serai à nouveau ta fille docile.

L'esprit en déroute, al-Hachémi balbutia :

— Mais... toi ! Toi acoquinée avec les terroristes du F.R.P. ! Et pas seulement une militante de base mais une dirigeante ! Comment as-tu pu ? Pourquoi ?

— Peut-être parce que je t'en voulais de me tenir pour quantité négligeable et de m'envoyer étudier à l'étranger, répondit-elle avec un sourire triste.

— Oh non... non ! (Il prit le gracieux visage de la jeune fille entre ses mains.) Mais tu aurais pu te faire tuer ! La moitié de la police d'Europe et du Moyen-Orient est à ta recherche. L'armée mondiale...

— Je ne crains plus rien, dit-elle en posant la tête sur les genoux de son père. Shéhérazade a cessé d'exister. Elle a fait don de sa vie en échange de la vie de l'architecte.

Al-Hachémi caressa sa chevelure sombre et lustrée.

— C'est pour ton bien, tu verras. Ce n'est pas par cruauté envers toi que j'agis.

— Je comprends, père.

Il remarqua qu'elle avait l'œil sec.

— Je dois moi-même me rendre bientôt sur Île Un. Tu t'y plairas, tu verras. Dans quelques semaines, un mois tout au plus, tu auras oublié ton architecte.

— Peut-être, murmura-t-elle.

Il lui souleva le menton et, se penchant, la baisa au front. Bahjat étreignit un instant ses deux mains dans les siennes, puis elle se releva et sortit sans un mot.

Al-Hachémi resta longtemps immobile, les yeux fixés sur la *porte* close. Enfin, il décrocha le téléphone.

Il passa trois coups de fil.

Le premier à son majordome pour lui ordonner de prendre toutes dispositions en vue du départ de Bahjat, fixé au lendemain matin.

— Et je veux que sa chambre soit gardée. Portes et fenêtres. Elle court un grave danger et si elle disparaît au cours de la nuit, tu m'en répondras sur ta tête. Et tu choisiras des hommes de confiance, tu m'as compris ? Pas des gens qui se laissent acheter comme ceux qui étaient chargés de surveiller l'étranger.

Il appela ensuite Hamoud qui logeait au-dessus du garage. Quand les traits maussades du chauffeur se formèrent sur l'écran, son maître fut concis :

— Voici mes instructions. Rien de fâcheux ne doit arriver au rouquin aussi longtemps qu'il sera en ville. Mais il cherchera à se rendre demain à l'aéroport. Quand l'avion de ma fille aura décollé, carte blanche.

Hamoud haussa ses épais sourcils noirs.

— Votre fille quitte Bagdad ?

— Oui. Et l'architecte la quittera également aussitôt après. Par une autre porte.

— Je comprends.

Al-Hachémi raccrocha et se renversa dans son fauteuil. *Et maintenant, le dernier coup de téléphone. Pour Irène, servante infidèle. Que le châtiment soit à la hauteur de son crime.*

Le sommeil fuyait Bahjat. Étendue sur son lit hydropneumatique, recouverte seulement par un impalpable drap de soie, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, elle ne cessait de voir le visage de Denny, d'entendre sa voix.

Adieu, mon AH-REESH, songeait-elle. *Je ne t'oublierai jamais. Jamais.*

Elle se dressa d'un bond sur son lit quand un coup fut soudain frappé à la fenêtre. Il y en eut un second, sec et bref.

S'enveloppant dans le drap comme d'un sarong, elle alla ouvrir. Une silhouette massive était tapie sur le balcon.

— Hamoud ! chuchota-t-elle. Qu'est-ce que tu fais là ?

D'un mouvement vif, Hamoud entra dans la pièce.

— Ton père est devenu fou. Ses gardes ont emmené Irène il y a une heure. Il a ordonné qu'on te conduise demain à l'aéroport...

— Oui. Je pars pour Île Un.

— Et il a aussi donné l'ordre d'assassiner ton architecte.

La nouvelle glaça Bahjat mais elle se ressaisit immédiatement.

— Peux-tu m'aider à sortir de la maison ? Tout de suite ? Dans la minute qui suit ?

— Oui.

Il faisait trop noir pour qu'elle puisse voir le sinistre sourire de triomphe de Hamoud.

UNE ENQUÊTE RÉVÈLE QUE LA JEUNESSE PROFITE DU UPWARD BOUND

On constate que les étudiants pauvres sont plus nombreux à poursuivre leurs études lorsqu'ils participent à ce programme.

Il ressort d'une étude effectuée au sujet du Upward Bound, le programme fédéral de 44 millions de dollars par an destiné à motiver les étudiants nécessiteux, qu'il développe l'ambition et incite davantage ceux qui y participent à entrer dans l'enseignement supérieur que ceux qui n'y participent pas.

À l'origine, élément clé de la campagne contre la pauvreté lancée en 1965, le Upward Bound a dépensé depuis cette date 446,8 millions de dollars pour promouvoir l'aide pédagogique, l'enrichissement culturel, les consultations et autres formes d'assistance à l'intention des jeunes gens dont les potentialités étaient mises en échec par une formation universitaire inadéquate et faute de motivation.

D'après les estimations, 82 % des 194 337 bénéficiaires de ce programme étaient des Noirs, des Espagnols, des Américains d'origine asiatique et des Amérindiens...

Un aspect apparemment paradoxal de ce programme est que l'espoir d'une éducation de meilleure qualité combat mieux le mécontentement dû à la médiocrité de la préparation universitaire, à l'absence de l'appui matériel familial et à l'insuffisance de l'aide financière chez les participants que chez leurs homologues non participants.

The New York Times
11 décembre 1977.

Le jour, Manhattan donnait encore l'impression d'être vivable. De vieux bus à vapeur poussifs sillonnaient les grandes avenues, des grappes de gens accrochées aux fenêtres et à la plate-forme. Leur peinture bleue et blanche était pisseuse et leurs flancs étaient naturellement couverts de graffiti. Les taxis avaient disparu depuis belle lurette et il n'y avait pour ainsi dire pas de voitures privées. Toutefois, les half-tracks ferraillants de la Garde nationale patrouillaient constamment dans les rues bruyantes et encombrées.

Le trafic était essentiellement composé de vélos. Il n'était pas difficile de voler un électrocyclo mais le prix de l'électricité était si pharamineux que la plupart des habitants de Manhattan renonçaient à ce moyen de transport une fois que les batteries étaient à plat.

Manhattan avait commencé à mourir longtemps avant les premières crises énergétiques. D'abord lentement, puis de plus en plus vite, la ville s'était désagrégée. Les familles qui en avaient les moyens avaient émigré en banlieue. Les entreprises leur avaient emboîté le pas. Les pauvres, eux, étaient restés. En fait, venues du Sud, de l'Ouest et même de Porto Rico, des familles rurales indigentes envahirent la ville. Et le cycle infernal se perpétuait : les riches contribuables s'en allaient tandis que les miséreux restaient.

Et se multipliaient.

À l'orée du XXI^e siècle, des branches industrielles entières avaient abandonné New York. La Bourse avait fui, suivie par les maisons d'édition et les agences de publicité. Puis le quartier de la confection s'était vidé à son tour et la Septième Avenue était devenue une cité fantôme peuplée d'ivrognes qui ne faisaient pas de vieux os et de rats aux dents aiguës. Les ordinateurs domestiques et le vidéophone avaient tué New York. Grâce à eux, on pouvait vivre où l'on voulait et demeurer en contact avec tout le monde n'importe où à l'intérieur des frontières du pays. Plus d'allées et venues de banlieusards. Les communications avaient porté le coup de grâce aux grandes villes.

D'un bout du monde à l'autre, de Sao Paulo à Tokyo, de Los Angeles à Calcutta, elles agonisaient. Il n'y avait plus de raisons d'habiter les cités. Ceux qui le pouvaient allaient s'installer à la campagne. Ceux qui étaient trop pauvres restaient en essayant de subsister tant bien que mal au milieu des monceaux de détritiques qui ne cessaient de croître et des épidémies.

Pendant la journée, l'animation qui régnait à Manhattan faisait encore impression. Les terreurs nocturnes n'étaient plus qu'un souvenir. Des costauds employés par les commerçants nettoyaient les rues et les débarrassaient des cadavres accumulés durant la nuit. Ils remontaient les rideaux de fer à l'épreuve des balles qui obturaient les vitrines et les fenêtres. Les marchands ambulants étalaient leurs articles sur le trottoir et les charrettes des quatre-saisons avec leur chargement multicolore faisaient leur apparition.

Leo, se frayant son chemin à coups d'épaules à travers la cohue de la Cinquième Avenue, avait un petit air de prospérité. La fumée crachée par les centrales électriques municipales noircissait le ciel. Elles fonctionnaient au charbon, le seul combustible qu'elles pouvaient se permettre d'utiliser et, pour autant qu'il s'en souvenait, jamais Leo n'avait vu leurs filtres antisuie marcher convenablement.

Les magasins de la Cinquième proposaient aux chalands le strict nécessaire : des aliments, des vêtements et quasiment rien d'autre. Des mannequins vivants posaient en devanture. La main-d'œuvre était bon marché et les gamins hâves, au visage méfiant, qui les regardaient enviaient leur somptueuse existence. Les haut-parleurs des boutiques de solde ressassaient de leur voix rauque leur éternel refrain – tout doit disparaître et vous ne trouverez jamais plus des prix aussi écrasés.

Leo – strict complet crème, chemise et écharpe – remontait l'avenue. La foule était bigarrée. La peau des passants était aussi diverse que leurs vêtements. Le brun prédominait : le hâle léger, un peu huileux des Espagnols, le marron chocolat ou café au lait des Noirs, le bistre jaune bambou des Asiatiques. Il y avait très peu de Blancs et presque personne n'arborait le noir africain intense, tirant sur le violet, de l'épiderme de Leo.

Il avançait avec détermination au milieu des badauds et des boutiquiers, des pickpockets et des souteneurs. Son physique imposant lui ouvrait le chemin comme l'étrave d'un navire fendait les flots : automatiquement, les passants s'écartaient à son approche. On aurait dit un énorme brise-glace labourant une mer tumultueuse.

Il tourna à l'angle de la rue qu'il cherchait. Du coin de l'œil, il repéra Lacey, efflanqué et alerte, au milieu de la foule qui se pressait de l'autre côté de la chaussée. Il savait que Fade et Jojo n'étaient pas loin. Leo ne se déplaçait jamais seul.

L'adresse indiquée était celle d'une boutique condamnée par des planches qui, autrefois, vendait du café en provenance de tous les coins du monde. À présent, elle semblait abandonnée. Une bonne douzaine d'affiches superposées recouvraient l'écran de plastique qui aveuglait les fenêtres. La plus récente – VOTER DIAZ, C'EST VOTER POUR UNE AMÉLIORATION DES DISTRIBUTIONS DE VIVRES – était périmée depuis au moins un an.

L'encoignure de la porte sentait l'urine. Un corps à la figure noircie gisait, recroquevillé, parmi les immondices, enveloppé de chiffons crasseux, et il était impossible de déterminer ni son âge ni son sexe.

Le hall était étroit, sale et sombre, la rampe de l'escalier branlante et les marches grinçaient sous le poids de Leo. La pièce du fond dans laquelle il entra directement était aussi sordide que le reste de la bâtisse mais, en plus de la table au dessus de formica graisseux et de l'unique chaise de cuisine qui composaient le mobilier, elle s'enorgueillissait de toute une rangée de scintillantes consoles électroniques tout en plastique et en chrome flambant neuves qui occupaient un mur entier. Les lentilles de verres qui y étaient serties paraissaient fixer Leo.

L'homme mince à la peau noire et aux longues boucles noires et luisantes qui le salua d'une voix haut perchée et chantante se présenta sous le nom de Raja.

Leo s'assit pesamment sur la vieille chaise de bois et dit :

— Avant que la conférence s'ouvre, je veux parler à Garrison.

Raja eut l'air perplexe.

— Je ne sais pas si...

— Mets-moi en communication avec Garrison, le coupa Leo sans bouger, ou je te fais passer à travers ce mur de merde.

L'autre fit aussitôt volte-face et commença à tripoter les machines. Le bourdonnement du courant s'éleva et Garrison jaillit brusquement à l'autre bout de la méchante table encrassée.

Malgré lui, Leo se sentit impressionné par l'apparence de relief et de massivité de la projection holographique. Garrison, enfoncé dans un luxueux fauteuil, semblait morose. Il baignait dans une lumière dorée et son crâne poli miroitait au soleil.

— Qu'est-ce que vous voulez, Greer ? lança-t-il sur un ton hargneux. Je me suis donné une peine folle pour organiser cette conférence à votre demande. Qu'est-ce qu'il vous faut encore ?

Leo se pencha en avant et posa sur la table un avant-bras épais comme un tronc d'arbre.

— Vous aurez encore plus de tintouin avant que ce soit fini. On est tous les deux dans la mélasse.

— Et alors ?

La voix de Garrison était aigre et maussade.

— Alors, c'est bien simple. Avant que je me passe la corde au cou, je tiens à savoir où je me procurerai la camelote.

— Quelle camelote ?

— Les stéroïdes, les hormones. Tout le toutim dont j'ai besoin pour vivre.

Garrison eut un geste impatient.

— Vous les aurez ! Venant en droite ligne de l'endroit même où le Gouvernement mondial se fournit. À qui croyez-vous donc qu'il les achète ?

— Je veux connaître la source. Sinon, je reprends mes billes.

— Mais que vous arrive-t-il ? fit Garrison, visiblement ulcéré. Vous ne me faites pas confiance ?

Un sourire se forma lentement sur les lèvres de Leo.

— Non. Pas plus que vous ne me faites confiance à moi.

— Ça alors ! Sans moi, vous seriez encore...

— C'est pas le problème. D'où qu'elle vient, la marchandise ? Tant que je ne le saurai pas, je ne bougerai pas.

— D'un centre de recherches que je contrôle, répondit l'Américain de mauvaise grâce. Un

laboratoire de biochimie à quelques kilomètres de New York, au bord de l'Hudson. Dans le comté de Westchester. Près de Croton.

— Je vais vérifier.

— Allez-y ! Vérifiez. Vous auriez tort de vous imaginer que vous me tenez, vous savez. Votre histoire, je m'en balance comme d'une guigne.

— Ben voyons ! C'est bien pour ça que vous nous payez le matériel.

Garrison fit un mouvement sec de la main gauche et son image s'évanouit. Leo, songeur, se renversa contre le dossier de sa chaise en se disant : *Faut vérifier pour ce labo. J'ai pas envie qu'il me coupe les vivres.*

— La conférence doit s'ouvrir dans quelques minutes, dit d'une voix nerveuse Raja, planté devant une console de près de deux mètres de haut, hérissée de cadrans et de boutons. T'es prêt ?

— Bien sûr, mec. Prêt à tout et le reste.

Poussant un soupir de soulagement, Raja se pencha sur les commandes. Finalement, il jeta un coup d'œil à la pendule digitale, exhala un nouveau soupir et enfonça un gros bouton rouge.

Instantanément, il y eut onze autres personnes réunies autour de la table, aussi solides et réelles que si elles se trouvaient effectivement dans la même pièce au lieu d'être disséminées dans onze villes différentes situées à des centaines, voire à des milliers de kilomètres les unes des autres.

Raja fit un petit salut constipé et quitta précipitamment les lieux en passant à travers les images holographiques des deux personnes « assises » le plus près de la porte. Sans se préoccuper des bavardages des participants de la conférence, Leo tendait l'oreille, écoutant le déclic de la serrure et le bruit décroissant des pas de Raja dans l'escalier.

Au bout d'un moment, il se tourna vers l'assemblée. Il y avait quatre femmes. Et deux Blancs – dont une femme. Tous avaient été passés au crible et étaient accrédités mais Leo éprouvait de la méfiance envers ce couple.

— C'est Leo que je m'appelle, commença-t-il en parlant fort pour qu'ils se taisent et le regardent. Et j'ai une question à vous poser.

— Laquelle ? demanda l'une des femmes noires en souriant.

— Combien qu'il y a de Noirs aux États-Unis ? Combien d'Espagnols, de Chicanos, d'Asiatiques et d'Indiens ?

— Des foulditudes, dit quelqu'un – et tout le monde s'esclaffa.

Sauf Leo.

— À nous tous, on est des tonnes de fois plus nombreux que les culs-blancs. Comment ça se fait que c'est eux qui dirigent le pays au lieu que ce soit nous ?

Pendant quelques secondes, personne n'ouvrit la bouche. Enfin, un jeune homme trapu à la peau sombre répondit :

— Les Blancs ont l'armée avec eux, mon pote. Ils ont des flingues. Ils sont organisés.

— Voilà ! Ils sont organisés ! C'est ça, leur secret. Eh bien, il est temps qu'on s'organise à notre tour. Au lieu qu'on ait une douzaine de mouvements différents dans une douzaine de villes différentes – ici, le F.R.P., là les Panthères, ailleurs les Latinos –, faut qu'on s'organise et qu'on travaille ensemble.

— Ah bon ? lança l'un des Noirs. Et qui c'est qui dit ça ?

— Moi. Et je dis qu'on peut obtenir toute l'aide qu'on voudra du F.R.P. et des autres.

— Des conneries, oui !

— Cause toujours. Comment c'est ton nom, frère ?

— Mon nom ? Je t'le dirai pas, mon blaze. T'as qu'à m'appeler Cleveland.

— O.K., Cleveland. Comment tu crois qu'on a récupéré tous ces chouettes bidules de communication ? Tu te figures qu'ils sont tombés du ciel ? On a des amis, mon vieux... des amis puissants. C'qu'on a besoin, c'est de s'organiser, de travailler la main dans la main. On peut virer Monsieur Tout-Blanc. C'est notre pays, quoi ! On n'a qu'à le prendre.

— L'armée est presque entièrement noire... ou brune, dit une femme.

— Pas c'te putain d'garde nationale. Et elle est appuyée par la flicaille blanche.

— On peut les posséder, dit Leo. On peut les battre si on travaille ensemble.

Installé dans son fauteuil motorisé, T. Hunter Garrison était attentif. L'intérêt et l'ambition commençaient à transparaître dans l'expression des hommes et des femmes qui écoutaient Leo. Par les fenêtres de la pièce qui dominait la nappe de fumée carbonneuse déployée au dessus de Houston, la vue était dégagée jusqu'à Clear Lake et à la masse fuligineuse, très loin à l'horizon, qui correspondait à la ville de Galveston.

Un large sourire fendait le visage plissé de Garrison qui ne quittait pas des yeux les images holographiques miniatures des douze leaders de mouvements clandestins. On aurait dit des marionnettes assises autour d'une table de poupée.

— Ils sont plutôt minables, hein ?

— Je ne sais pas, répondit Arlène Lee, debout derrière le fauteuil. Celui du bout, avec le bandeau apache... il a l'air assez costaud.

Arlène Lee, une grande femme à la luxuriante chevelure rousse, avait la physionomie fraîche et souriante d'une *cheerleader*. Elle était tout à la fois la secrétaire personnelle de Garrison, son garde du corps, son courrier, sa confidente et son porte-flingue.

— Donne-moi une autre bière, ordonna-t-il sans cesser de suivre la discussion de plus en plus animée que dirigeait Leo.

Arlène disparut derrière un écran de plantes vertes. De l'extérieur, la Tour Garrison ressemblait à tous les autres buildings de style international de Houston : quelques étages de plus, naturellement, davantage de panneaux solaires fixés aux murs assez hauts pour s'élever au-dessus du smog et un hélicoptère sur le toit. Mais les appartements privés de Garrison qui occupaient le tout dernier étage combinaient le confort au fonctionnel : des lambris en bois véritable, des peaux d'ours et autres animaux jonchant le sol, tous les accessoires inséparables de la vie moderne dissimulés derrière des miroirs ou dans des meubles.

Arlène revint avec la bière et elle s'accota au dossier du fauteuil, enroulant autour d'un doigt manucuré les quelques rares mèches qui demeuraient encore sur le crâne de Garrison tout en s'admirant dans la glace.

— Ce ne sont pas des lumières, dirait-on, fit-elle.

— Quoi ?

— Ces gamins qui se prétendent des révolutionnaires. Leur pensée ne va pas très loin. Pourquoi l'idée de travailler la main dans la main ne leur était-elle encore jamais venue ?

Garrison eut un reniflement de mépris.

— La coopération ne s'apprend pas dans les bas-fonds. Le grand moricaud – celui qui se fait appeler Leo – a à lui seul plus de cervelle que tous les autres réunis. Il a déjà largement unifié les gangs de rues de New York.

— Il a une tête qui me dit quelque chose.

— Ce n'est pas étonnant. C'était un footballeur professionnel. De l'équipe de Dallas.

— Comment est-il passé du football à la voyoucratie ?

— C'est une longue histoire, répondit Garrison avec un sourire inquiétant. Regarde dans

les archives si le cœur t'en dit. C'était un homme d'honneur, une conscience. Il voulait une vie meilleure pour ses frères de race. Et puis, il a fait la découverte du pouvoir. C'est la pire des drogues.

Arlène hocha la tête et ses longs cheveux flamboyants caressèrent la calvitie du vieil homme.

— Vous devez en connaître un bout là-dessus !

Il lui sourit.

— Le pouvoir est un aphrodisiaque, pas vrai ?

— Pour ça oui, cher, répondit-elle avec son sourire de chef de claque texan.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce cinéma qu'il faut qu'on travaille ensemble ? grommela Cleveland. Qu'est-ce que tu veux qu'on fasse ? Qu'on t'envoie un télégramme tous les samedis ?

— Non, répondit Leo dans un ronronnement caverneux. Ce que je veux, c'est ébranler jusqu'aux fondations la structure du pouvoir des culs-blancs. Je veux faire quelque chose de si énorme et de si spectaculaire qu'ils seront fous de joie de nous transmettre la barre rien que pour qu'on soit plus sur leur dos.

— Jesu Christo ! Qu'est-ce que tu veux dire, mec ?

Leo sourit et se pencha en avant sans égards pour les protestations de sa chaise.

Est-ce que quelqu'un a déjà entendu causer d'une action militaire qui s'appelait l'offensive du Têt ?

Ce qu'il fait chaud au Texas ! C'est bien simple, on fond au soleil. Le sol est tellement calciné, tellement durci qu'il n'y pousse rien que de l'armoise. En tout cas, c'est ce que des stagiaires m'ont dit.

J'ai téléphoné à papa et maman pour leur dire que j'étais bien arrivé. Ils quittent la ferme la semaine prochaine pour s'installer dans le village de retraite.

Il paraît qu'ici les cours sont drôlement durs mais les professeurs sont bons. C'est fou ce qu'il y a de choses que j'ignore. Dans beaucoup de domaines, je suis ignare. Mais, maintenant, je vais mettre les bouchées doubles.

Mes camarades de classe sont tous formidables. Le premier jour a été consacré aux tests psychologiques. Pour déterminer notre compatibilité et tout ça. Il y a une fille, Ruth Oppenheimer, qui est un vrai crack. Quelqu'un pas du tout comme les autres. Elle arrive de Californie. Je crois qu'elle est juive...

Journal intime de William Palmquist.

Assis sur la chaise bancale dans la réserve du magasin d'électronique, David contemplait le module de fret béant.

On dirait un cercueil, songea-t-il.

Il y avait disposé le scaphandre spatial pour voir la place qu'occuperait son corps. La combinaison était prise en sandwich entre deux bouteilles d'oxygène et la seule cellule calorique qu'il avait conservée était logée sous les pieds. Il avait rajouté de la mousse isolante.

D'après les chiffres qu'affichait le terminal posé à côté de lui sur un rayon, il aurait tout juste assez d'oxygène et de chaleur pour tenir deux jours – la durée du voyage – s'il demeurerait en état de transe MT artificielle.

— Dormir, murmura-t-il. Rêver, peut-être.

Il avait déjà étiqueté le module au pochoir pour identifier son contenu supposé : PIÈCES DÉTACHÉES ÉLECTRONIQUES DIVERSES. Les numéros de code requis étaient peints en orange. Il ne lui restait plus qu'à enfiler le scaphandre, à s'allonger à l'intérieur du module et à mettre en route le programme MT en déclenchant son communicateur buccal. Il l'avait modifié en le réglant sur quarante-huit heures au lieu de six.

Il avait vérifié les calculs. Tout était prêt. Pourtant, il s'éternisait sur sa chaise sans bouger.

Il voyait par les yeux de l'imagination le module fixé au disgracieux transbordeur lunaire, grappe d'étuis métalliques trapus accrochés à des entretoises hérissées d'angles agressifs. Il voyait le transbordeur s'arracher à son quai d'amarrage et s'enfoncer en silence dans le froid meurtrier du vide de l'espace. Et il se voyait lui-même à l'intérieur du module, les yeux fermés, plongé dans sa transe. L'oxygène cessait d'arriver. La cellule thermique cessait de fonctionner. Il se congelait, il n'était plus qu'une statue de glace, de délicats cristaux blancs enrobaient ses cils, les poils de ses narines. Sa peau était d'un bleu laiteux. Il était mort, il était seul, il voguait dans le vide glacé et infini. À jamais.

Il secoua la tête et se morigéna : *Assez d'atermoiements !*

Il revêtit lentement la combinaison pressurisée en se disant qu'il pourrait toujours tout annuler au dernier moment. Se mettant à genoux, maladroit dans l'encombrant scaphandre, il connecta les flexibles d'alimentation aux réservoirs d'oxygène. Mais il n'avait pas refermé son masque et continuait de respirer l'air ambiant. *Il sera temps de passer sur la respiration en bouteille plus tard.*

Méthodiquement, geste après geste, il accomplit les différentes phases de l'opération conformément au plan qu'il avait préparé. Quand ce fut terminé, quand il fut allongé dans le module, il rabattit le couvercle et le scella. L'obscurité était totale. Il enclencha son communicateur et ordonna qu'un camion vienne chercher un colis le lendemain à la première heure.

Cela fait, il s'efforça de se décontracter et de s'endormir naturellement. S'il s'endormit, il ne s'en rendit pas compte. Et s'il rêva, sa conscience n'en garda aucun souvenir.

Soudain, des voix étouffées lui parvinrent. Puis il entendit bourdonner un moteur électrique quand le module fut hissé à bord d'un véhicule. La secousse fut brutale lorsque la grue le lâcha et qu'il retomba sur la plate-forme du camion.

Il avait l'impression d'être complètement aveugle et presque entièrement sourd. Les seules informations qu'il recevait lui parvenaient par son sens du toucher. Le camion démarra en ferraillant en direction des quais d'embarquement. À nouveau, un treuil, des oscillations, des coups sourds. Des voix qui s'interpellaient. Des halètements de moteurs. Le vrombissement de la clé à chocs fixant le module à la coque du transbordeur.

Et puis, plus rien. Le silence. Pendant des heures. Le silence et le froid.

David savait que le module était maintenant boulonné au transbordeur et que celui-ci était à son poste d'amarrage à la pointe extrême du cylindre principal. Les gros miroirs solaires maintenaient la température du quai un peu au-dessus de zéro – mais guère plus. Il avait froid.

Ce sera autre chose quand on décrochera.

Il s'assura par le truchement de son communicateur que l'heure du décollage était toujours maintenue. Elle l'était. *Dans moins d'une heure, le départ.*

Le temps s'écoulait avec une lenteur exaspérante.

David, maintenant, luttait pour ne pas céder au sommeil : son organisme contrariant voulait dormir. *Non, il ne faut pas ! Tu dois absolument rester éveillé pour te mettre en état de transe MT dès que le transbordeur quittera le quai. Sinon, tu mourras frigorifié dans ton sommeil !*

En outre, il avait faim et il prit conscience qu'il y avait près de vingt-quatre heures qu'il n'avait rien mangé. Il était trop surexcité. Il y avait un tuyau à eau à côté de son casque et un tube spécial évacuerait l'urine. Il n'y aurait rien d'autre à faire qu'à dormir et à attendre.

Il sentit plus qu'il n'entendit le navire s'éveiller à la vie. Des trépidations. Le claquement des écoutilles. Puis une secousse. Légère mais qui, néanmoins, le surprit. C'était parti.

Et le froid s'intensifia. Claquant des dents, David mit en service le programme inducteur de transe.

Et si cela ne marchait pas maintenant que je l'ai modifié ? Je n'ai pas eu le temps de faire l'essai sur quarante-huit heures.

Ce fut sa dernière pensée consciente.

— David Adams ?

David émergea du sommeil et son regard trouble se posa sur l'homme penché au-dessus de lui. L'image se stabilisa.

— Hein ? Quoi ?

Il prit soudain conscience qu'il n'était plus dans le module. Il se trouvait dans une pièce bizarre : petite et basse avec des poutrelles de métal nu.

— Vous êtes bien David Adams ?

— Euh... qu'est-ce que vous dites ?

L'homme portait la blouse vert pastel du personnel médical.

— Bienvenue sur la Lune, M. Adams. Mais je dois reconnaître que vous n'avez pas pris le chemin le plus facile !

David leva la tête. Il était couché sur une table d'examen.

— La Lune ? Alors, j'ai réussi ?

Le médecin hocha le menton en souriant. Il avait le teint blafard et portait une moustache blond filasse à la gauloise.

— Vous avez réussi. Comment vous sentez-vous ?

— Un peu ankylosé. Et je crève de faim, répondit David en s'asseyant avec précaution.

— Le contraire m'eût étonné. (Le toubib l'aida à descendre de la table et le guida jusqu'à une chaise.) Faites attention. Ici, la gravité est six fois plus faible que celle à laquelle vous êtes habitué.

— J'ai vécu dans des environnements G faible.

Néanmoins, David s'assit prudemment. Le médecin prit une carafe en plastique posée sur le bureau et versa du café bouillant dans une tasse. David était fasciné par la lenteur avec laquelle le liquide s'écoulait d'un récipient à l'autre.

— Buvez ça pour vous réchauffer. Je vais demander qu'on vous apporte quelque chose à manger.

— Merci.

David prit avec reconnaissance la tasse à deux mains. C'était bon, cette chaleur. Le médecin tapota sur le clavier téléphonique et dit sans regarder le jeune homme :

— Vous êtes dans un sacré pétrin, vous savez.

— Je m'en doute.

David n'avait guère pensé qu'à une seule chose jusqu'à présent : s'enfuir d'Île Un. Mais maintenant qu'il se trouvait dans la zone minière de la Lune, il était toujours sous la juridiction de la Société – et à portée du Dr Cobb. *Bah ! J'ai parcouru 400 000 kilomètres. Encore un peu plus de 1 500 et je suis à Séléné. Mais comment arriver jusque-là ?*

Le toubib disparut quelques instants. Quand il revint, il apportait un plateau et David s'attaqua avec diligence à son contenu. Du poulet, des légumes, du pain tout chaud, des fruits. Le régime était en tout point semblable à celui d'Île Un. *C'est sûrement produit par la colonie.*

Tout en jouant des mâchoires, il répondit aux questions sans fin du médecin intrigué par l'état de transe dans lequel on avait découvert l'insolite voyageur en ouvrant le module.

— Vous avez flanqué une peur bleue à tout le monde, dit-il à David. Sur le moment, on vous a cru mort.

— Je me faisais un peu de bile à ce propos.

— Comment avez-vous fait ?

Tandis que David le lui expliquait, le docteur prenait fébrilement des notes. Ses doigts voletaient sur les touches du terminal de bureau.

— Je vais étudier ça de près. Il y a peut-être là un moyen de transporter les mineurs victimes d'accident à l'hôpital en L4...

David était en train d'exprimer les dernières gouttes de jus de son fruit quand une jeune

femme rondouillette revêtue d'une tenue de saut jaune vif entra.

— David Adams.

C'était une constatation, pas une question. Son badge d'identification était orné d'une étoile d'argent. David connaissait la signification de cet emblème. Les services de Sécurité... Il tendit son plateau au médecin et se leva.

— Oui, c'est moi.

— Suivez-moi, je vous prie.

Elle était assez mignonne – une figure toute ronde, des cheveux acajou coupés court et des yeux assortis. Elle n'était pas armée mais, dans le couloir, deux gardes en uniforme, d'un gabarit impressionnant, emboîtèrent le pas à David.

Il ne savait pas si c'était la faible pesanteur lunaire qui lui liquéfiait les jambes ou si c'était là la conséquence de son long sommeil dans le module. Et la présence des gardes derrière son dos, le martèlement de leurs bottes sur ses talons n'étaient pas de nature à lui remonter le moral. Dans ce long et étroit corridor, il éprouvait un sentiment de malaise. Il faisait de la claustrophobie ! En outre, les rampes fluorescentes, trop espacées, éclairaient mal.

— Où m'emmenez-vous ? demanda-t-il à la femme.

— Le chef de la Sécurité veut vous parler. Il semble que le Dr Cobb a porté l'éther au rouge entre Île Un et ici.

— Je n'en suis pas autrement surpris.

Il y avait des portes de part et d'autre de la galerie. Des gens affairés ne cessaient d'entrer et de sortir. David entendait cliqueter les machines à écrire et fredonner les ordinateurs. Derrière une porte fusa soudain un éclat de rire et il se demanda quelle bonne plaisanterie l'avait provoqué. Enfin, ils arrivèrent devant une dernière porte à laquelle était fixée une pancarte : SÉCURITÉ — M. JEFFERS.

La femme frappa deux coups.

— Faites-le entrer, dit une voix bougonne.

Elle se tourna vers David et fit avec un petit sourire triste :

— Si vous voulez bien pénétrer dans l'ancre du lion, monsieur David...

David poussa le battant et entra.

C'était une petite pièce parfaitement en ordre mais il avait l'impression que le plafond allait l'écraser. Jeffers, assis derrière un bureau métallique gris et nu comme la main, tirait sur une pipe noircie. Le regard qu'il décocha à son visiteur était glacé. Il était grand – le genre d'homme dont la seule taille intimide. Ses cheveux gris acier étaient taillés en brosse. Un nez aquilin. Des yeux d'un bleu de givre. Des mains épaisses et noueuses.

Un autre homme était debout devant un alignement d'armoires de classement désuètes. Grand, lui aussi. Les épaules assez larges pour donner l'impression qu'il remplissait à lui tout seul cette pièce exiguë, une poitrine comme une futaille et des muscles qui faisaient presque craquer sa combinaison. Et il était furieux. Il fusillait David du regard en émettant des petits reniflements secs et saccadés. Ses mains semblables à des battoirs se nouaient et se dénouaient rageusement.

— Vous êtes bien David Adams ? commença Jeffers.

— Oui.

— Exactement ce que disait Cobb, gronda le deuxième homme. Un petit morveux qui fait une fugue.

— Du calme, Pete.

Jeffers leva la main qui tenait la pipe. L'autre lui lança un coup d'œil indigné mais il garda la bouche close.

— Pourquoi êtes-vous venu ici ? reprit Jeffers.

— Pour me rendre à Séléné. Je voulais quitter Île Un.

— Et pour ça, vous avez embarqué clandestinement à bord d'un de nos transbordeurs, dit Pete — et c'était presque un rugissement. Si vous étiez mort, vous savez ce que seraient devenus nos tarifs d'assurances ? On ne plaisante pas avec ça, bon Dieu !

— J'ai risqué ma vie. Je ne plaisante pas.

— Entendre ça ! (Il se tourna vers Jeffers.) Je propose qu'on le réexpédie d'où il vient par le même chemin.

— Allons, Pete, vous savez bien...

— Je veux aller à Séléné, insista David. Vous n'avez pas le droit de me retenir.

Pete le toisa.

— Pas le droit ! Mais pour qui te prends-tu, espèce de foutriquet ?

— Et vous, pour qui vous prenez-vous ? rétorqua le jeune homme avec emportement. Je n'admets pas qu'on m'insulte.

L'autre fit un pas en avant et son poing droit partit. David qui fréquentait les gymnases depuis des années n'ignorait rien des arts martiaux, qu'il s'agisse de l'aïkido ou du sport cher au marquis de Queensberry, mais il fut pris au dépourvu et, en raison de la faible pesanteur, il coordonna mal sa parade et le poing de Pete s'écrasa sur sa mâchoire. Il ne sentit rien mais, brusquement, il décolla, partit lentement en arrière et entra en collision avec la porte. Ses genoux ployèrent sous lui et il se retrouva sur les fesses.

Poussant un juron, Jeffers contourna son bureau, empoigna Pete par l'épaule et le tira en arrière.

— Ce n'est qu'un gamin, s'écria-t-il. Vous perdez la tête.

Pete se dégagea.

— J'ai sous mes ordres vingt-six personnes, hommes et femmes, qui risquent leur peau tous les jours. Et voilà ce galopin qui vient plastronner en se figurant qu'il est le patron !

David se releva. Il avait un goût de sang dans la bouche. Chaud et salé. Quand Jeffers poussa Pete vers la porte, il s'écarta en se palpant la mâchoire, les yeux plantés dans ceux, déments, de l'homme qui l'avait frappé. La rage bouillonnait en lui.

Calme-toi, se dit-il. N'oublie pas les gardes dehors. Attends le moment où tu pourras le coincer seul à seul. Mais quelque chose au fond de lui criait vengeance.

Quand le contremaître fut sorti, Jeffers referma la porte.

— Vous avez besoin d'un médecin ?

David fit non de la tête. Son menton lui faisait mal mais il s'astreignit à ne pas y porter la main.

— Vous avez encore toutes vos dents ? insista Jeffers.

— Ce n'est pas grave.

— Tant mieux. Pete est un peu soupe au lait mais c'est un bon contremaître. Quand quelque chose — ou quelqu'un — perturbe le travail, ça le fait sortir de ses gonds. (Comme David gardait le silence, il enchaîna :) Le Dr Cobb veut que vous l'appeliez sans perdre de temps.

— Bon.

David se rendit compte que son ton était maussade. Il prit place sur la seconde des deux chaises, quelques sangles entrecroisées sur de fragiles montants d'aluminium, tandis que Jeffers pianotait sur le clavier d'appel.

L'écran s'alluma et le visage taraudé du Dr Cobb s'y encadra.

— Comme ça, tu as filé ! commença-t-il sans autre préambule.

— Bien forcé. Il fallait que je quitte la colonie quelque temps.

— Tu as pris un satané risque en procédant de cette façon.

— Vous ne m'aviez pas laissé d'autre choix.

Les lèvres de Cobb se pincèrent.

— Et tu as fait bon voyage ?

David passa sa langue derrière ses dents avant de répondre :

— Ça a été reposant.

— Je n'en doute pas ! Bon. Et maintenant, qu'est-ce que tu comptes faire ?

— Que voulez-vous dire ?

Les épais sourcils du vieil homme se levèrent et retombèrent.

— Tu es aux mines. As-tu envie de rester là-bas quelques jours pour voir comment on vit ailleurs ?

— Oui, répondit David, surpris par la proposition. Ce serait peut-être le mieux.

— Mais ne va pas te faire d'idées, attention ! Tu demeureras strictement confiné au périmètre minier. Pas question d'aller te promener à Séléné ou ailleurs. Vous êtes là, Jeffers ?

D'un frôlement du doigt, le chef de la Sécurité élargit l'angle de la caméra pour entrer dans le champ.

— Oui, monsieur.

— Empêchez notre jeune aventurier de s'approcher des fusées. Il est assez timbré pour voler un lanceur balistique et répandre sa précieuse cervelle d'un bout à l'autre de l'aire de contact de Séléné.

Jeffers acquiesça en souriant.

— Comptez sur moi, patron. En dehors de cela, peut-il bénéficier d'une complète liberté de mouvement à l'intérieur de la base ?

— Si vous estimez que c'est raisonnable.

Jeffers jeta un coup d'œil à David.

— Je crois qu'on peut. Un garde lui montrera les lieux.

— Parfait. Eh bien, David, c'est d'accord. Fais ta folle et ta fière. Mais tu rentres à la fin de la semaine. Compris ?

— Compris, répondit David en se contrôlant pour ne pas grimacer car la mâchoire qui commençait à enfler le cuisait douloureusement.

En moins d'une journée, David avait vu tout ce qu'il voulait voir dans le complexe minier. La population de la base comptait moins d'une centaine de personnes. La plupart étaient des mineurs qui creusaient la surface au bulldozer. La poussière lunaire ainsi recueillie était comprimée et placée dans l'accélérateur de masse qui la catapultait dans l'espace pour être récupérée par un collecteur orbital et expédiée aux fonderies et aux usines d'Île Un.

Le jeune homme observa les mineurs au travail. Revêtus de combinaisons pressurisées de type astronautique, ils grimpaient dans la cabine des énormes excavatrices à moteur nucléaire qui sillonnaient la mer des Tempêtes pour en labourer la surface.

— J'aimerais bien conduire un de ces tracteurs, dit-il au garde qui lui avait été affecté.

— Il faut que je demande au chef.

Ils téléphonèrent à Jeffers depuis le dôme d'observation où ils regardaient le chantier et, après avoir hésité, Jeffers répondit :

— Voyez ça avec Pete Grady. C'est lui le contremaître et il n'aime pas qu'on gêne le travail. Mais s'il est d'accord...

Ainsi, il s'appelle Pete Grady.

Mais le garde ne voulait pas importuner Grady pendant le boulot : le tempérament colérique de l'homme n'était un secret pour personne.

— Je lui parlerai ce soir au dîner, promit-il.

David acquiesça et l'autre l'escorta jusqu'à son logement de fortune : une alcôve guère plus spacieuse que le module à bord duquel il s'était embarqué. Le garde s'en fut après lui avoir renouvelé sa promesse de parler à Grady.

À peine la porte refermée, David enclencha son communicateur. Quand il entendit le gazouillement de l'ordinateur non vocal du complexe minier, il lui ordonna de le mettre en liaison avec l'ordinateur principal d'Île Un.

Plusieurs essais furent nécessaires pour obtenir le dossier personnel de Pete Grady mais il finit par trouver le code permettant d'accéder à la banque de données. Enfant déjà, il exultait quand – plaisir interdit – il triomphait de la répugnance de l'ordinateur à lui livrer les informations qu'il voulait. C'était beaucoup plus drôle que de voler des biscuits.

Après avoir étudié pendant une heure les renseignements qui clignotaient sur l'écran encastré dans la paroi de son cagibi, David téléphona à Grady. Comme le contremaître n'était pas chez lui, il donna pour directive à l'ordinateur de laisser un message sur son écran :

Monsieur Grady,

J'espère que vous ne m'en voulez plus d'être venu ici clandestinement. Sincèrement, je ne pensais pas que cela porterait préjudice à votre travail aux mines. (*Votre travail... ça flattera sa vanité.*) Je n'avais pas d'autre moyen. J'ai regardé l'équipe travailler toute la journée et j'ai trouvé cela si fascinant que j'aurai peut-être envie de devenir un jour ingénieur des mines... c'est-à-dire si j'arrive à passer le diplôme. Je me rends bien compte que cela doit être rudement difficile. J'aimerais bien voir le travail de près si vous êtes d'accord. Mais si c'est trop risqué, si ça gêne les opérations ou si c'est dangereux pour vous de me faire voir, je comprendrai. (*Provoquer son masochisme !*) Merci de m'avoir écouté et sans rancune.

Ce « sans rancune » était un fieffé mensonge mais tout en se dirigeant en sifflotant vers le réfectoire, David rêvait, se voyant déjà aux commandes d'un de ces monstrueux tracteurs nucléaires.

Quand il se réveilla, un voyant rouge clignotait sur l'écran, signe qu'il y avait un message en attente. David, encore tout ensommeillé, se dressa sur son séant et se cogna le crâne au plafond. Il se baissa un peu et appuya sur le bouton adéquat.

Le visage de Pete O'Grady, volontaire, les lèvres minces, surgit.

— D'accord, mon gars, dit-il. Si tu veux voir le travail de près, trouve-toi au sas tracteurs à 8 heures recta. Je ne t'attendrai pas une minute. Alors, sois à l'heure.

D'après les chiffres qui scintillaient à l'angle inférieur de l'écran, Grady avait envoyé ce message un peu après minuit. David effleura la touche de la pendule, sous l'écran. Il était 6 h 45. Il avait largement le temps de prendre un solide petit déjeuner avant de se rendre au sas.

Il y arriva avec dix minutes d'avance après s'être régalé de jus de fruits, d'œufs, de saucisses, de gaufres, de petits pains à la confiture et de café. Le garde, un autre que celui de la veille, l'avait regardé s'empiffrer d'un air renfrogné.

— On ne vous donne donc rien à manger sur Île Un ? lui avait-il demandé.

— Si, bien sûr, mais c'est bien meilleur chez vous, avait répondu David.

Et il avait silencieusement ajouté : *Et c'est peut-être mon dernier repas avant longtemps.*

Voire le dernier tout court.

Le sas était installé dans la paroi arrondie d'un des dômes qui se hérissaient comme autant de cloques sur la surface lunaire. À l'intérieur de la plupart d'entre eux étaient alignées des théories de tracteurs colossaux dont les lourdes chenilles avaient laissé des traces profondes dans le plancher de ciment. *Des empreintes de dinosaures*, songea David en se remémorant les enregistrements paléontologiques qu'il avait étudiés autrefois.

Le tambour du sas ressemblait à l'épaisse porte d'acier chromée d'une chambre forte géante. Vingt hommes auraient facilement pu y passer de front et il y aurait encore eu de la place pour une demi-douzaine d'autres rangées de vingt superposées.

— Enfile une combinaison, lui lança Grady en guise de bonjour.

Il avait presque l'air déçu que David fût exact au rendez-vous. Du doigt, il désigna les placards qui occupaient toute une paroi. Ils contenaient des combinaisons aux couleurs vives et un casque était suspendu au-dessus de chacune d'elles à un crochet. Toutes portaient un nom écrit sur la poitrine.

— Pas celles-là, maugréa Grady. Tu ne vois pas qu'elles appartiennent à des gens ? Les blanches, au fond.

Est-ce qu'il est toujours d'aussi mauvais poil ou est-ce que c'est seulement moi qui le mets en rogne ? se demanda David.

Il se dépêcha de revêtir une combinaison blanche. Le garde l'aida à la boucler hermétiquement tandis que le jeune homme coiffait le casque et le fixait au collier métallique.

— Je vous attendrai ici, lui lança-t-il en se dirigeant lourdement vers le tambour de sortie.

Grady, revêtu d'un vidoscaph vert bouteille, était déjà aux commandes d'un tracteur jaune, celui qui se trouvait le plus près du sas. David gravit pesamment l'échelle métallique conduisant à la cabine et prit place à côté de lui. Il agita le bras en signe d'adieu et le garde parut trop gêné pour lui répondre.

— Eh bien, tu y as mis le temps, grommela le contremaître. Accroche ton assistance.

Il pointa un doigt en direction de l'espèce de sac au dos de métal posé entre les deux sièges.

— La cabine n'est pas pressurisée ? s'enquit David en se tortillant pour passer ses bras dans les sangles.

— Foutre pas. Tu crois qu'on passe la journée calés sur ses fesses comme si on était des chauffeurs ? Faut descendre et se salir les gantelets dix, vingt fois par jour. On ne va pas s'amuser à repressuriser cette foutue cabine à tous les coups.

— Je vois, fit David qui espérait bien que cela se passait ainsi. Et ces bouteilles derrière les sièges ? C'est une réserve d'air supplémentaire, n'est-ce pas ?

— Ouais. Maintenant, baisse ta visière et en route.

— Je n'arrive pas à brancher les tuyaux.

Poussant un grognement d'exaspération, Grady empoigna les flexibles qui sortaient du barda de David et les connecta aux embouts du gorgerin de sa combinaison.

— Voilà. Tu ne veux pas que je te mouche aussi le nez pendant que j'y suis ?

— Merci, dit David, insensible au sarcasme. (Il vérifia les manomètres fixés à son poignet et rabattit la visière de son casque.) Je suis paré.

Grady fit de même et mit les moteurs en marche. Ils étaient alimentés non par des batteries mais par l'énergie nucléaire. Chaque tracteur recelait au fond de ses entrailles un générateur isotopique miniature protégé par un épais blindage de plomb.

Grady empoigna les leviers de commande. David l'observait avec attention tandis qu'il lançait des ordres dans le micro incorporé de son casque. Le tambour intérieur du sas s'ouvrit

pesamment et le tracteur s'engouffra dans la brèche noire et béante. Le sas était une énorme matrice de métal. Une fois le tambour refermé, quand les pompes commençaient à chasser l'air, l'obscurité était totale. La seule lumière était la lueur rougeâtre des instruments de bord.

Elle éclairait le visage de Grady et David le regardait. *Et si tu le tues ?* se demandait-il. Il répondit aussitôt à sa question muette : *Il ne mourra pas. Tout au plus, il demeurera inconscient pendant un moment et, après, il sera dans ses petits souliers. Ça lui servira de leçon.*

Tout l'air du sas était maintenant évacué. Le tambour extérieur s'ouvrit à son tour. David jeta un coup d'œil au tableau de bord. La pendule digitale indiquait 8 heures pile.

Le regard du jeune homme se posa sur le paysage lunaire.

Un paysage d'une désolation totale. À perte de vue se déployait une étendue rocailleuse vide, nue, morte. Une plaine à peine vallonnée, grêlée de milliers – non, de millions – de cratères dont certains n'étaient pas plus profonds que le doigt. Un monde noir et gris sous un ciel ténébreux piqueté d'étoiles. Un monde usé, un monde très vieux, sans air, sans eau, exposé depuis des milliards d'années à l'érosion météoritique. À gauche s'élevaient quelques collines émoussées par cet immémorial travail d'attrition qui en avait amolli les reliefs. On aurait dit des blocs de cire qui avaient fondu au soleil.

Mais devant cette vision, on avait le souffle coupé. Une immensité désertique qui s'étendait jusqu'à l'horizon sans le moindre signe de présence humaine. Et le silence. Les seuls sons que percevait David étaient le léger bruissement électrique du tracteur et sa propre respiration régulière.

Il n'avait encore jamais vu une ligne d'horizon sauf en photo. *C'est vraiment comme la limite du monde.* Au-delà, rien que le vide de l'espace et les étoiles solennelles qui ne scintillaient pas.

Soudain, Grady braqua à droite et David vit alors les mines. À mesure qu'ils approchaient de la fosse d'extraction, le jeune homme vit à quel point elle était petite. *Les champs de la colonie sont plus grands.*

Ce n'était qu'une excavation de quelques mètres de profondeur. Deux pelleteuses repoussaient des tas de poussière vers une benne ventrue que tractait un troisième engin.

— C'est... c'est ça ?

Le rire de Grady crépita dans les écouteurs.

— Eh oui, mon gars, c'est ça. Toute la matière première destinée à votre jolie petite colonie vient de ce trou.

David regarda son compagnon. Eh oui, le contremaître souriait ! Il avait l'air détendu, presque joyeux. *Je me demande s'il change comme ça chaque fois qu'il sort du sas...* Grady n'était plus ni hargneux ni tendu.

Le tracteur atteignit le bord de la fosse et avant que David ait eu le temps de dire ouf, il s'engageait sur la rampe de poussière compressée qui conduisait au chantier.

— Pour commencer, dit Pete, tout le matériel qui a servi à construire Île Un est venu d'une fosse qui a à peu près la même taille que celle-ci. Elle est de l'autre côté du dôme. L'accélérateur de masse aussi.

— Je sais, je l'ai vu hier au poste de contrôle.

— Ouais. Maintenant, on va jeter un coup d'œil sur le site pour chercher de nouveaux puits. J'ai une équipe de repérage qui va s'amener dans... (Grady consulta la montre du tableau de bord)... dans douze minutes.

Il avait autant de bagout qu'un guide touristique et David était furieux. *Pourquoi as-tu cessé de me faire la gueule ? Si tu continuais de jouer les grosses brutes, ça me faciliterait la*

tâche !

À l'autre extrémité de la fosse, Grady lança le tracteur à l'assaut du plan incliné et ils retrouvèrent l'étendue désolée. On avait l'impression d'être en pleine mer ; rien que l'horizon à perte de vue dans toutes les directions et le ciel noir.

Le contremaître stoppa.

— T'as pas envie de faire une petite promenade ? De poser tes empreintes sur la Lune ? (Il commença à s'extraire de son siège. Comme David se penchait, il se tourna à moitié vers lui en s'écriant :) Mais non, ahuri ! Sors par ton côté.

Il était courbé en deux, une botte sur le premier barreau de l'échelle extérieure, l'autre posée sur le rebord de la trappe d'accès. David se pencha et l'empoigna sous les aisselles.

— Hé ! Qu'est-ce que tu...

La faible gravité lunaire permit à David de le soulever et de le mettre debout sans difficulté. D'une poussée, il l'éjecta du tracteur et le lâcha.

La silhouette verte fit des moulinets avec ses bras pendant un temps interminable avant de retomber, les pieds en avant. Un tourbillon de poussière s'éleva paresseusement au moment du contact et Grady bascula à la renverse.

— Mais qu'est-ce qui te prend, espèce de petit saligaud ? vociféra-t-il en s'asseyant, jambes écartées. Je m'en vais te fracasser les osselets...

Il se remit debout. David s'installa dans le siège de conduite, agrippa les commandes, enfonça la pédale de l'accélérateur et le tracteur démarra.

— Reviens, graine de crapule !

David se pencha à l'extérieur. La combinaison verte s'éloignait. Grady, dans sa rage, sautillait sur place en levant les bras au ciel et en poussant des hurlements de fureur impuissante.

— Que se passe-t-il, Grady ? demanda une voix. Quel est votre problème ?

C'était le contrôle de la base. Mais le contremaître était incapable de faire autre chose que de proférer une litanie de blasphèmes.

— Grady, où êtes-vous ? Que vous est-il arrivé ?

— Je le tuerai, cet enfant de salaud ! Je te réduirai en bouillie, Adams ! Je t'écorcherai vif !

David se réinstalla. Il souriait. *Je préfère ça. Je retrouve enfin le Pete Grady de mon cœur !*

Quelques minutes plus tard, d'autres voix s'entrecroisaient sur les ondes.

— Il a volé le tracteur ?

— Où est-ce qu'il se figure qu'il va aller comme ça ?

— Le seul endroit, c'est Séléné.

David approuva du chef. *Tout juste, l'ami.*

— Séléné ? Il ne pourra jamais y arriver. C'est beaucoup trop loin.

— Il a assez d'air... peut-être.

— Oui, mais il n'y a pas d'aides de navigation entre la base et Séléné. Personne ne s'y rend par voie de surface. Dans deux heures, il sera bel et bien perdu.

— Tant mieux ! gronda la voix de Grady. J'espère que ce petit fumier va étouffer dans son jus ! Je ne regrette qu'une chose : qu'il n'y ait pas quelques buzzards pour bouffer son cadavre !

La situation météorologique anormale qui a affecté la majeure partie de l'hémisphère nord au cours de l'hiver et du printemps a été provoquée par l'inversion des basses pressions polaires prédominant dans les conditions normales au niveau des masses d'air arctiques. Un système de haute pression statique s'est installé à la place, causant un renversement consécutif des jet-streams dans l'hémisphère nord, d'où un régime des vents et des ouragans aberrants dans la troposphère. Le résultat de ce phénomène a donc été des inondations surabondantes dans le Midwest américain et la péninsule scandinave tandis qu'une sécheresse généralisée sévissait aux latitudes inférieures.

Si cette situation est due à une intervention humaine, les modifications climatiques auxquelles il a été délibérément procédé ont revêtu une telle ampleur que les ordinateurs de l'Agence internationale de Météorologie sont dans l'incapacité de prévoir la fin de la chaîne des phénomènes anormaux associés. En d'autres termes, les conditions climatologiques peuvent redevenir normales dans quelques semaines, dans quelques mois, dans quelques années – ou jamais. Nous n'avons pas d'informations suffisantes pour établir un pronostic valable.

*Dr R. Copeland III,
coordinateur en chef de l'A.I.M.
Déclaration faite devant
la commission d'assistance aux sinistrés,
du G.M., 22 juin 2008.*

Debout sur la terrasse, Hamoud regardait la ville. Autrefois, quand l'exportation de son pétrole apportait tant d'or à l'Irak, Bassora était un port actif et animé.

Mais, aujourd'hui, le port était presque paralysé. La plupart des quais pourrissaient sous le soleil caniculaire. Les tours des anciennes raffineries, délabrées faute d'entretien, se dressaient contre le ciel, semblables à des ruines noircies. Il n'y avait dans la rade que deux cargos fatigués et mangés de rouille qui chargeaient des dattes et des ballots de laine. *Les mêmes marchandises que Sinbad embarquait*, songeait Hamoud avec amertume.

Le pétrole s'en était allé et, avec lui, l'or qu'il faisait affluer. Où avait-il disparu, cet or ? Dans les coffres des al-Hachémi et consorts. Dans les poches des étrangers qui revenaient à présent construire des centres de tourisme pour que les riches Occidentaux puissent narguer les Arabes misérables et arriérés.

Hamoud serra les poings. *Pour eux, nous sommes tous des Arabes. Kurdes, Pakistanais, Libanais, Saoudiens, Hachémistes... tous des Arabes. Des conducteurs de chameaux et des marchands de tapis. Voilà comment ils nous voient.*

Rien ne bougeait ou presque dans la ville assoupie, écrasée de soleil. Mais Hamoud attendait en scrutant le ciel flamboyant. Bahjat, un peu plus loin, faisait fébrilement les cent pas.

Il n'avait pas eu de peine à la faire sortir clandestinement de la demeure de son père. Ensuite, il était rentré chez lui pour ne pas attirer les soupçons. Al-Hachémi avait fouillé

Bagdad de fond en comble pour la retrouver mais Hamoud avait fait traverser à la jeune fille la frontière iranienne avant l'aube pour la mettre à l'abri à Shiraz. L'émir l'avait alors convoqué pour lui demander – pas lui ordonner – d'utiliser ses contacts avec le F.R.P. afin de la récupérer. Il paraissait savoir que Bahjat et Shéhérazade ne faisaient qu'un, bien qu'il n'en eût pas parlé ouvertement.

— C'est là.

Le pilote tapa sur l'épaule de Denny et tendit le bras. L'architecte regarda dans la direction indiquée et vit des ruines éparses au milieu de l'étendue désertique.

— Babylone ? cria-t-il pour dominer le bruit des pales de l'hélicoptère.

— Babylone, confirma le pilote en souriant de toutes ses dents.

— Vous ne pouvez pas descendre un peu plus bas ?

— Il ne faut pas trop brûler de carburant si vous voulez qu'on atteigne Bassora sans faire escale.

Néanmoins, il descendit et Denny balaya du regard les colonnes brisées et les pierres disséminées, vestiges de ce qui avait été l'une des sept merveilles du monde antique. Babylone émergeait des sables comme les ossements blanchis d'un monstre préhistorique.

Je vous ressusciterai, promit silencieusement Denny aux pierres mortes. *Et les gens viendront des quatre coins de la Terre pour vous contempler à nouveau avec stupeur.*

Déjà, il dressait le plan de la future ville dans sa tête. Le temple ici. Là, le portique et ses colonnades. Au bout, le palais et les jardins suspendus...

L'hélicoptère reprit de la hauteur comme une feuille happée par un tourbillon et, laissant les ruines derrière lui, piqua vers le sud. Denny, sanglé dans son harnais, se pencha pour jeter un dernier coup d'œil à Babylone et se réinstalla dans son siège.

Bahjat lui avait téléphoné et lui avait donné des instructions précises d'une voix haletante et pressante. Loue une voiture et rejoins Mossoul. N'essaie surtout pas de prendre l'avion à Bagdad : l'aéroport est surveillé. Une fois arrivé à Mossoul, va voir un professeur de l'université nommé as-Saïd. Il t'aidera à accomplir la deuxième étape du voyage. Et elle avait raccroché avant que Denny ait eu le temps de placer un mot.

Le professeur en question se révéla être un jeune mathématicien barbu au regard ardent qui considéra Denny avec une grande méfiance pour ne pas dire avec aversion. McCormick, qui avait entendu raconter que l'université de Mossoul était une pépinière de militants du F.R.P., pensa qu'as-Saïd était peut-être un de ces activistes révolutionnaires. Autrement, pourquoi Bahjat aurait-elle affaire avec lui ?

Qu'il appartînt ou non au F.R.P., le professeur le conduisit dans les collines jusqu'à un héliport privé et le fit embarquer à bord de l'hélicoptère rouge et blanc qui faisait présentement route vers le nord. Vers Bassora. Vers Bahjat.

L'architecte songea fugitivement au palais du calife. Sans lui, le chantier serait interrompu. *Et alors ?* Bahjat était plus importante. Rien n'avait plus d'importance qu'elle. Le travail attendrait. Ils partiraient tous les deux pour Messine et il demanderait d'être déchargé du projet pour raisons personnelles. Quand ils verraient Bahjat, là-bas, ils comprendraient.

Comment reconstruirai-je Babylone si son père est toujours aussi monté contre nous ? Ce fut avec un sourire qu'il répondit à sa propre question : *Qu'est-ce que cela peut faire ? Tant que Bahjat sera avec moi, qu'importe ce que nous ferons et où. Le monde entier nous appartiendra !*

Bahjat et Hamoud attendaient toujours sur la terrasse. Le soleil, à l'ouest, semblait

derrière les montagnes.

— Tu ne sais pas ce qu'est devenue Irène ? s'enquit la jeune fille.

— Non. C'est toi qui comptes, pas elle.

— Mais elle est mon amie.

— Chez nous, il n'y a pas d'amis. L'amitié est un luxe que nous ne pouvons pas nous permettre.

Les épaules de Bahjat s'affaissèrent.

— C'est une cruelle manière de vivre.

— Tu aurais préféré rester chez ton père ?

— Tu aurais préféré qu'il m'expédie sur Île Un ? riposta Bahjat avec colère.

— Peut-être as-tu eu tort de refuser d'y aller.

— Que veux-tu dire ?

— Avoir quelqu'un à nous dans la colonie aurait peut-être été une bonne chose. Tu te rends compte de ce qui se passerait si nous réussissions à la détruire ?

— La détruire ? Mais pourquoi ?

— Pourquoi pas ? N'est-elle pas le symbole des multinationales et du pouvoir des riches ? En la détruisant, nous montrerions notre force.

Bahjat tourna la tête et leva les yeux vers le ciel rouge.

— L'hélicoptère est en retard.

Hamoud grimaça intérieurement. *Elle attend son amant comme une chienne en chaleur. Mais bientôt il n'y aura plus que moi, et moi seul, dans sa vie.*

— Es-tu sûr de nos camarades de Mossoul, Hamoud ?

— On peut avoir entièrement confiance en as-Saïd. Comment crois-tu qu'il se débrouille pour conserver son poste à l'université ? Et sauver sa peau ? *On peut se fier à lui pour deux choses*, ajouta Hamoud dans son for intérieur. *Les mathématiques et les bombes à retardement.*

Un coup de vent venu des collines lointaines arracha un frisson à Bahjat qui croisa frileusement les bras sur sa poitrine.

Enfin, une tache d'argent apparut dans le ciel à présent violet.

— C'est lui ?

— Certainement, répondit Hamoud.

L'hélicoptère se rapprochait lentement. Blancs et rouges, ses feux clignotaient, leur faisant signe. Il suivait un cap légèrement oblique comme un cheval au galop et Hamoud en déduisit que le pilote devait lutter contre un violent vent latéral.

C'est un bon pilote, se dit-il. *Mais la cause exige des sacrifices. Elle ne me croirait pas si un de mes hommes ne mourait pas dans l'accident.*

L'hélicoptère grossissait. On entendait maintenant le grondement lointain de son rotor. Il approchait de l'aire d'atterrissage attenante au port.

Et, soudain, il se transforma en une gerbe de feu tandis que s'épanouissait dans le ciel une immense et sombre fleur de fumée et de flammes. Juste avant que leur parvienne le coup de tonnerre de l'explosion, Hamoud entendit le « Non ! » étranglé que Bahjat laissa échapper.

Elle demeurait pétrifiée, les yeux fixés sur l'épave qui tombait en tournoyant vertigineusement, vomissant des débris incandescents semblables à des boules de feu charbonneuses.

— Non..., répétait-elle d'une voix hachée de sanglots. Non... non...

Hamoud, bras ballants, conservait un masque impassible.

L'hélicoptère s'écrasa avec un bruit de ferraille. Un réservoir se rompit et explosa dans un

nouveau geyser de feu.

— Je l'ai tué, murmura Bahjat dans un soupir torturé. C'est ma faute, ma faute...

— Non. C'est ton père qui l'a tué. Il a sans doute renoncé à l'idée de se servir de lui pour te retrouver.

Bahjat regarda Hamoud. Ses yeux étaient rougis et son visage défait.

— Mon père. Oui, c'est lui. Il détestait Denny.

Hamoud ne dit rien.

— Et maintenant, je le hais ! gronda-t-elle. (La fureur s'était substituée à sa douleur et elle brandit le poing vers le ciel.) Je le vengerai ! Le monde entier paiera pour son meurtre ! (Et, se tournant vers Hamoud, elle ajouta :) Nous détruirons Île Un. Toi et moi... ensemble.

J'ai appelé papa et maman ce soir. Leur logement a l'air terriblement petit mais ils disent qu'ils s'y trouvent bien. Probable qu'ils m'ont raconté des blagues pour que je ne me fasse pas de bile pour eux.

On a déjà des examens. Ils ne perdent pas de temps, ici ! Je n'ai pas parlé de Ruth à papa et à maman. D'ailleurs, je ne lui ai même pas fait part de mes sentiments à elle. On a tellement de travail !

Journal intime de William Palmquist.

Piloter le tracteur à travers l'Océan des Tempêtes, c'était comme franchir une vaste mer houleuse par gros temps à ceci près que cette « mer » lunaire était faite de roches. Mais sa surface solide se hérissait de vagues pétrifiées, c'était une succession de collines coupées de vallées, de cratères dont la pente glissante faisait dérapier les chenilles de l'engin qui cahotait, d'interminables étendues vides qui rendaient David somnolent.

C'était comme un océan liquide : il n'y avait pas de bornes, il n'y avait pas de poteaux indicateurs et il était facile de se perdre. On ne pouvait même pas se fier aux étoiles car le nord lunaire ne correspondait absolument pas à la direction de l'étoile polaire de la Terre.

Mais grâce au communicateur qui lui avait été greffé, David pouvait « parler » directement avec les satellites de navigation en orbite, très haut au-dessus des rocailleux déserts de la Lune.

Si les fusées balistiques sont capables de naviguer guidées par les satellites, je peux en faire autant, se disait-il.

Il ne doutait pas un seul instant qu'il se dirigeait droit sur Séléné qui était située à 1 000 kilomètres de là sur la rive opposée de l'inhospitalier Océan des Tempêtes. *Mais est-ce que j'aurai assez d'air ?* Oui, disaient les calculs qu'il avait effectués à l'ordinateur – tout juste assez. Il n'avait évidemment pas de vivres. Son breakfast serait le dernier repas qu'il prendrait avant longtemps.

Trente-six heures, estimait-il. Les maigres réserves d'eau de son scaphandre devraient, elles aussi, durer pendant tout ce temps.

David n'avait oublié qu'une seule chose dans ses prévisions : qu'il aurait besoin de dormir. La monotonie du farouche paysage désertique était accablante et, de temps en temps, il succombait presque au sommeil. *Reste réveillé ! Tu dormiras quand tu seras à Séléné. D'ailleurs, tu viens de passer deux jours à faire la bulle.* Mais la tentation de l'assoupissement était permanente.

Le tracteur ne possédait ni pilotage automatique ni système de guidage et il fallait le contrôler sans trêve ni répit. Avec tous les rochers et tous les cratères qui parsemaient la surface, le moindre instant d'inattention risquait d'être fatal. À deux reprises, David s'endormit et se réveilla en sursaut quand le véhicule fit une embardée en entrant en collision avec la paroi raide d'un petit cratère de formation récente aux bords acérés. La troisième fois, le tracteur accrocha un rocher de la taille de sa maison d'Île Un. La chenille mordit sur sa surface lisse, faisant furieusement tanguer l'engin. David, éjecté de son siège,

se retrouva en train de glisser vers la trappe d'accès béante de la cabine. Il essaya de couper le moteur mais il n'avait pas encore l'habitude des commandes et la lourde machine continua de grimper en vrombissant et en donnant de la bande tandis que la chenille sur laquelle elle reposait encore s'obstinait à tourner en soulevant des nuages de poussière.

S'il bascule, il m'écrasera sous sa masse.

Mais, comme animé d'une volonté propre, le tracteur obstiné poursuivit son ascension et, ayant franchi l'obstacle, il retomba lourdement de l'autre côté, d'aplomb sur ses chenilles. Sur la Terre, le choc aurait brisé la colonne vertébrale de David mais, même sous la faible pesanteur lunaire, son crâne heurta violemment la garniture matelassée de son casque.

Couvert d'une sueur froide et frissonnant de peur rétrospective, il arrêta l'engin. *C'est bon. Il faut que je dorme un peu.*

Seulement, traumatisé par la catastrophe à laquelle il avait échappé de justesse, il était maintenant incapable de fermer l'œil.

Alors, il continua. Quelques heures plus tard, comme ses paupières en plomb ne pouvaient plus rester ouvertes, il fit à nouveau halte et s'accorda un bref somme.

Il repartit. Il tэта un peu d'eau au flexible de son casque, vérifia sa provision d'air qui s'amenuisait et essaya de capter une émission pour se maintenir éveillé. Mais rien. Absolument rien. Les fréquences radio qu'il explorait étaient aussi mortes, aussi vides que le paysage. Seuls lui parvenaient les signaux codés des satellites de navigation.

Music and News, zéro ! Mais il n'entendait pas davantage dialoguer d'éventuels poursuivants. Et il ne serait pas alerté si jamais devait se produire une de ces éruptions solaires dont le rayonnement mortel vous carbonisait un homme en moins de deux s'il ne se réfugiait pas vite fait dans un abri souterrain. Le plus proche se trouvait vraisemblablement à Séléné.

David se mit à chantonner et à discuter avec l'ordinateur qui n'avait pas d'autre sujet de conversation que les données qu'il débitait pour lui indiquer la direction de la nation lunaire. Il ne se désaltérait qu'avec une parcimonie extrême mais, finalement, il épuisa toute l'eau dont il disposait. Et il lui restait encore plus de quatre cents kilomètres à faire.

— À vingt à l'heure, ça représente une vingtaine d'heures à mijoter là-dedans, dit-il à haute voix. Pas trop mal. Moins d'une journée sans compter le temps de sommeil.

Sa progression était beaucoup plus lente qu'il ne l'avait pensé.

Il mourait d'envie de frotter ses yeux brûlants, de se gratter, car il fourmillait de démangeaisons mais pas question d'ouvrir son scaphandre sous peine de mort. La faim le tenaillait et il n'était pas possible de faire la sourde oreille aux douloureuses protestations de son ventre creux. Il avait le dos en compote après toutes ces heures passées aux commandes, des crampes dans les jambes et il ne sentait plus ses bras.

Et l'air commençait à être fétide. Et il fut épouvanté quand il s'aperçut qu'il avait un goût acide, métallique. *Il n'y a plus grand-chose dans les bouteilles.*

Selon le satellite de navigation, Séléné était à moins de trois cents kilomètres mais derrière le hublot embué de son casque, David était incapable de dire s'il se trouvait à proximité de la nation lunaire ou toujours dans les parages du complexe minier. Il n'y avait aucune différence : c'étaient les mêmes rochers, les mêmes cratères, la même étendue poussiéreuse et nue, le même horizon abrupt telle une lame qui fendait le noir velours de l'espace. Mais il n'apercevait pas d'étoiles dans ces ténèbres. Il ne voyait même pas la Terre.

Mon hublot est embué. À moins que ce soit ma vision qui s'éteint ? Tordant le cou, il passa sa langue sur la surface intérieure de la vitre de plastiverre. Elle était froide et sèche, sans trace d'humidité. *C'est moi. Ma vue se brouille.*

Il aurait fallu qu'il dorme un peu mais il n'osait pas perdre la moindre parcelle de temps. Chaque aspiration rapprochait la fin d'une bouffée. Si ses réserves d'air s'épuisaient avant qu'il atteigne Séléné, c'était la mort sans phrase. Il ne pouvait pas se permettre de s'endormir, même s'il courait le risque de fracasser le tracteur contre les rochers ou de tomber dans un cratère.

Il poursuivit sa route. Groggy, la bouche aussi sèche et racornie que la plaine aride qui le cernait de toutes parts, les yeux larmoyants et brûlants, si fatigué qu'il ne tenait que par la force de sa volonté. Chaque mouvement, chaque contraction des muscles, chaque flexion des bras ou des jambes lui était une torture.

Tant mieux. La douleur est une bonne chose. Elle te tient éveillé. Vivant.

Il ferma les yeux l'espace de ce qui lui sembla être une seconde. Quand il les rouvrit, les chenilles crissaient sur les pierres et les débris d'un cratère de bonne taille à l'assaut duquel s'était lancé le tracteur. Lentement, péniblement, David redescendit en marche arrière et, arrivé, en bas, il entreprit de contourner l'entonnoir.

Lorsqu'il fut de l'autre côté et qu'il vit à nouveau l'horizon, son cœur se mit à battre à grands coups dans sa poitrine. Le globe blanc et bleu qui était la Terre flottait dans le ciel, presque au ras de la ligne d'horizon. Jamais David n'avait rien vu d'aussi beau.

Si, il y avait plus beau encore : le petit dôme trapu, de béton, ponctué de fenêtres d'observation, qui se dressait à quelques centaines de mètres à peine, peint de bandes blanches et rouges – les couleurs de la nation lunaire, Séléné.

Après, tout devint nébuleux dans la mémoire de David. Il se rappela que, quand il avait hurlé dans son micro, sa voix lui avait paru étrangement éraillée. Rauque et hystérique. Un panneau s'ouvrit dans le dôme. Plusieurs tracteurs en émergèrent et se dirigèrent vers lui. Il se rappela l'inoubliable fraîcheur de l'air d'une bouteille neuve. Puis ce fut la nuit. Il perdit conscience.

Il ne garda qu'un seul autre souvenir de son sauvetage, le moment où, enfin, à l'abri dans le dôme, on lui retira son casque et où on commença à lui ôter sa combinaison. Quelqu'un s'écria alors :

— Bon Dieu ! Quelle puanteur !

LIVRE III

JUILLET 2008

Population mondiale : 7,27 milliards d'habitants.

19

POUR DIFFUSION IMMÉDIATE

Messine : Le Gouvernement mondial a fait savoir aujourd'hui que le directeur Emanuel De Paolo a été victime d'une crise cardiaque légère « il y a quelques jours ». Une équipe médicale se relaie à son chevet. La date exacte de cet accident cardiaque n'a pas été révélée.

Le Dr Lorenzo Matriglione, l'une des sommités européennes en matière de cardiologie, a déclaré ce matin, lors d'une conférence de presse convoquée d'urgence, qu'il n'y a pas de raison de s'alarmer outre mesure. « L'état de santé du directeur De Paolo est bon. Il se repose. Nous avons affaire à une insuffisance cardiaque, non à un infarctus. »

Parmi les spécialistes mondiaux qui se sont rendus à Messine la semaine passée se trouvait le Dr Michael Rovin de l'école de bionique et de prothétique médicale du Massachusetts Institute of Technology. « Je n'ai pas le sentiment, a dit le Dr Rovin, que le directeur aura besoin d'un cœur artificiel ni même d'un stimulateur temporaire. »

Toutefois, d'autres célébrités du monde médical de réputation internationale ne font pas mystère de leur préoccupation. Le grand âge du chef du Gouvernement mondial est leur principal motif d'inquiétude...

*Dépêche International News,
1^{er} juillet 2008.*

Il fallut près d'un mois à David pour repartir de Séléné.

Un mois d'inactivité forcée. Un mois d'attente. Et d'interrogatoires. Et de négociations. Légalement parlant, il était apatride. Et, sur le plan technique, il était un bien meuble, propriété de la Société pour le Développement d'Île Un, et il avait rompu le contrat de travail qui le liait à celle-ci. Mais il demanda à bénéficier du statut de citoyen du monde, nia qu'il eût été compétent selon la définition de la loi quand le contrat avait été signé cinq ans auparavant et sollicita le droit d'asile jusqu'à ce que le Gouvernement mondial lui accorde la citoyenneté qu'il réclamait.

Il passait ses journées à déambuler dans les corridors et les salles communes surpeuplées de Séléné. Au bout de quelques heures, la petite communauté lui sortait déjà par les yeux. Près de cinquante mille personnes s'entassaient au coude à coude dans un espace de

quelques kilomètres cubes presque entièrement occupé par des cultures souterraines malingres et d'énormes machines. Tous les endroits se ressemblaient : la grisaille et le surpeuplement. C'était rébarbatif. Mais les Sélénites étaient très fiers de leurs jardins et des immenses étendues de la surface.

David, lui, en avait sa claque.

Finalement, il eut une entrevue avec un Russe du nom de Leonov. Leonov était l'un des fondateurs de Séléné, un héros de la révolution lunaire, l'un des rebelles qui avaient fait des colonies américaines et russes de la Lune une nation une et indépendante.

La peau de son visage paraissait flaccide comme si l'âge avait liquéfié la chair qu'elle recouvrait, mais ses cheveux blancs retombaient en une frange juvénile sur son front et ses yeux d'un bleu arctique étaient vifs et alertes. Il avait été plusieurs années le chef du gouvernement sélénite. Maintenant, il tenait le rôle d'un sage respecté. En dépit de sa vieillesse, il était plein d'allant et de pétulance. Sa voix de basse avait des sonorités graves, ses rides tenaient autant au rire qu'aux outrages du temps, ses mains étaient mobiles et expressives – elles ne cessaient de remuer que lorsqu'il allumait une des longues et minces cigarettes blanches qu'il affectionnait.

Il consacra presque un jour entier à écouter le récit du jeune homme en ouvrant lui-même à peine la bouche, se contentant de fumer à la chaîne et d'opiner du menton. Enfin, il ferma les yeux et murmura :

— C'est l'occasion ou jamais de repasser l'enfant, comme on dit. À mon avis, nous devrions vous laisser vous rendre à Messine. Et au Gouvernement mondial de jouer !

David eut l'impression d'être soulagé d'un gros poids.

— C'est formidable ! Merveilleux...

Leonov leva un doigt pour doucher son enthousiasme :

— Mais ce n'est pas moi qui décide, attention. Il va falloir en parler avec l'administrateur en chef.

David passa encore une journée à traîner son désœuvrement à travers les galeries et les placettes souterraines de Séléné avant de recevoir un coup de téléphone de Leonov l'avertissant de se présenter le lendemain matin au bureau de l'administrateur en chef.

Pas très impressionnant, ce bureau : juste une petite pièce, deux divans et un terminal. En guise de plancher du gazon auquel les rampes fluorescentes encastrées dans le roc nu du plafond donnaient une teinte rougeâtre.

L'administrateur en chef était un ex-Américain noir, petit et sec, du nom de Franklin D. Colt. Il serra la main de David d'une poigne ferme en le scrutant intensément. Le jeune homme avait l'impression d'être jaugé par un lion.

Tout le monde s'assit, Leonov parfaitement détendu, David si crispé qu'il ne posait que deux centimètres de son derrière sur le coussin à côté du vieil homme, Colt se prélassant en face d'eux.

Quand David eut brièvement exposé son affaire, Leonov dit :

— Nous devrions le laisser partir pour Messine comme il le souhaite. Ce n'est pas notre problème. Il ne nous appartient pas de décider s'il est un citoyen du monde ou s'il fait légalement partie du bien-fonds d'Île Un.

— Les consortiums n'apprécieraient pas que nous ne leur restituions pas un patrimoine qui leur appartient, répliqua Colt d'une voix sèche et tranchante.

Leonov haussa les épaules.

— Vous oubliez que je suis né dans une société socialiste, mon cher. D'accord, les consortiums sont maîtres de la quasi-totalité de la Terre et de la totalité d'Île Un. La Russie

elle-même s'en est accommodée. Mais pas moi. Dans la déraison de ma seconde enfance, je continue à espérer que le vrai communisme s'instaurera un jour.

Colt sourit.

— Vous n'êtes pas d'avis que nous devions laisser la société d'Île Un nous imposer sa loi de gré ou de force ?

— Sommes-nous une nation indépendante, affiliée au Gouvernement mondial, ou sommes-nous les laquais des capitalistes ?

L'administrateur lança un coup d'œil à David.

— Je n'ai jamais approuvé ces contrats de travail léonins. Cela ressemble un peu trop à l'esclavage.

— Il est important que j'aille à Messine, dit David. J'ai des informations d'un intérêt vital sur les multinationales et leurs intentions à communiquer au directeur du Gouvernement mondial.

— Vous êtes las de vivre au paradis ?

— Je suis las de vivre dans un paradis frelaté.

— Eh bien, il serait bon, en effet, que vous vous rendiez sur la Terre, fit Colt avec un sourire sarcastique. Messine sera un bon début. Mais je vous conseillerais d'aller plus loin.

— Où ça ?

— Dans les montagnes de Sicile où il y a encore des vendettas sanglantes et où on se sert toujours d'araires en bois pour enlever les pierres des champs. Ou dans le sud du Sahara que la famine a totalement dépeuplé. Ou en Inde où des charrettes évacuent les cadavres tous les matins mais où on laisse les immondices pourrir dans les rues. Ou dans une de ces grandes villes américaines où je suis né et où les pauvres vivent dans les ghettos des quartiers insalubres tandis que ceux qui ont un peu d'argent habitent les banlieues résidentielles. C'est un monde de toute beauté. Vous aimerez !

David regarda fixement Colt.

— Mais si c'est aussi atroce, là-bas, pourquoi n'essayez-vous pas de faire quelque chose ?

Leonov soupira et Colt éclata d'un rire amer.

— On a fait quelque chose. Nous avons empêché la guerre nucléaire et nous avons contribué à créer le Gouvernement mondial. Nous aurions été mieux inspirés de les laisser se suicider et aller en enfer.

Des joyeux cumulus mouchetaient allégrement le ciel bleu cobalt. La chaleur du soleil de la Méditerranée et le rythme nonchalant du schooner que berçaient les vagues apportaient à Bahjat un délasserement physique.

Mais sa tension mentale ne la quittait pas. Chaque fois qu'elle fermait les yeux, elle revoyait l'hélicoptère exploser, projetant des débris embrasés à travers le ciel, tuant son amant et mettant fin à sa propre vie avant même qu'elle ait vraiment eu le temps de commencer. Elle n'avait pas dormi depuis près d'un mois – depuis la mort de Denny – sauf quand elle s'abrutissait à coups de somnifères. Et même alors, son sommeil était hanté de rêves épouvantables, rêves de mort, de feu, de mutilations.

Mais l'homme qui mourait dans ses rêves était son père.

Hamoud l'avait cachée et, des semaines durant, elle avait fui l'armée de sbires que l'émir avait lancée à sa poursuite. Habitée depuis longtemps à la vie aventureuse des clandestins la célèbre ex-rebelle nommée Shéhérazade avait constaté que c'était tout autre chose quand on n'a pas un asile sûr qui vous sert de sanctuaire. La fastueuse demeure paternelle et sa domesticité étaient plus dangereuses pour elle que le grenier étouffant et sans fenêtres du

taudis d'un malheureux travailleur. Elle ne pouvait même pas utiliser sa carte de crédit pour aller à l'hôtel ou au restaurant.

Malgré sa douleur, elle ne pouvait s'empêcher de sourire. *Être un fugitif à temps complet, c'est beaucoup moins romantique.* Mais elle savait qu'elle affronterait n'importe quelle épreuve, ferait face à n'importe quel péril, paierait n'importe quel prix pour venger l'assassinat de l'homme qui l'avait aimée.

Adossée au mât de bois poli et lisse, elle contemplait les flots creusés de vagues, s'émerveillant que l'horizon fût si rectiligne, si parfaitement tranché. Rien, ni brume ni nuages, ne voilait la ligne de partage des eaux et du ciel. *On est d'un côté ou de l'autre, il n'y a pas de milieu. J'ai trop longtemps joué à être une révolutionnaire. Hamoud avait raison. Je ne détruirai pas la classe privilégiée en restant moi-même une privilégiée.*

Traquée à chaque coin de rue, sur chaque quai, dans chaque boutique, Bahjat n'avait pu demeurer longtemps à Bassora. Là, il était impossible de trouver un bateau, lui avait dit Hamoud. Ils étaient sortis de la ville à bord d'un camion transportant un chargement de balles de feutre conduit par un jeune militant du F.R.P. Étouffant presque sous les ballots pleins de poussière qui la grattaient, elle avait senti les mains de son compagnon courir le long de son corps, sa bouche s'écraser sur sa peau. Elle ne s'était pas débattue, n'avait pas résisté. Même quand Hamoud lui avait détaillé par le menu d'une voix rauque ce qu'il attendait d'elle, elle avait simplement écouté et elle avait obéi. Ce n'était que de son corps qu'il usait. Si cela lui procurait du plaisir, ce n'était pas payer cher son concours.

Mais Bahjat devait se concentrer sur la moiteur gluante et écoeurante qui l'enveloppait pour chasser le souvenir de Denny de son esprit.

À Tripoli, dans l'ancien Liban, ils soudoyèrent un capitaine qui accepta de prendre Bahjat à son bord, Hamoud ayant estimé qu'il serait plus sûr de voyager séparément.

L'équipage se composait de trois hommes aidés d'un ordinateur qui s'occupait de presque toutes les manœuvres de gréement. Les bateaux à voile, qui ne consommaient pour ainsi dire pas de carburant, étaient silencieux et ne polluaient pas ; ils étaient lents mais ils faisaient faire des économies. Les affréteurs qui les retenaient longtemps à l'avance voyaient leurs frais de transport réduits de moitié grâce à la voile.

Les deux marins ne s'occupaient pas de Bahjat. Apparemment, ils étaient plus intéressés l'un par l'autre que par une femme. Le capitaine, un Turc solidement bâti, au regard surnois, dont une dent de devant s'ornait d'un diamant, avait proposé à la jeune femme de partager sa carrée le soir même où ils avaient quitté Tripoli. Elle avait refusé mais, un peu plus tard, il était venu la rejoindre dans sa cabine. Il avait calmement ouvert la porte, le sourire aux lèvres.

La lumière avait alors jailli et il s'était soudain trouvé nez à nez avec le museau de l'automatique que cette petite *hourî* étreignait d'une main aussi ferme qu'un roc. À la vue de l'arme, il avait hésité. Mais quand il avait remarqué qu'elle était munie d'un silencieux, il avait tourné les talons sans un mot.

Elle sait se servir d'un revolver : telle avait été sa première pensée. La seconde : *Quelqu'un a sûrement offert une récompense pour sa capture. Il faut que je trouve qui quand on sera arrivé à Naples.*

Depuis cet incident, le capitaine avait laissé Bahjat tranquille. Debout sur le pont, s'adossant avec lassitude au mât puissant qui grinçait, elle balayait du regard l'immensité vide de la mer et du ciel. *Un désert*, pensait elle. *Le monde entier est un désert aussi vide que mon âme.*

Pour ne pas pleurer, elle se mit à songer à ce qu'elle allait faire pour aider Hamoud à

détruire Île Un.

FLASH FLASH FLASH

Pretoria : Les rebelles sud-africains bénéficiant de l'assistance militaire occulte du mouvement révolutionnaire d'Amérique latine dirigé par El Libertador affirment que le soulèvement éclair lancé contre l'Union de l'Afrique du Sud a été couronné de succès.

Le gouvernement en titre a demandé un cessez-le-feu et accepté les conditions posées par les rebelles, à savoir de remettre ses pouvoirs à une junte biraciale formée par les dirigeants de l'insurrection.

Selon certains bruits, El Libertador serait en Afrique du Sud en personne, encore que selon d'autres rumeurs il est toujours en Argentine, pays tombé aux mains de son armée révolutionnaire il y a deux mois.

Il semble que le Gouvernement mondial soit frappé de stupeur par la rapidité avec laquelle les rebelles se sont emparés de la nation la plus méridionale de l'Afrique. Les milieux militaires de Messine paraissent partagés : si certains généraux sont partisans d'une intervention en vue de remettre le gouvernement démissionnaire en selle, d'autres craignent qu'une action de ce genre ne plonge tout le continent africain dans la guerre et ne sape l'autorité du Gouvernement mondial.

Les rebelles ont d'ores et déjà annoncé leur intention de faire sécession et de dénoncer le traité d'affiliation associant l'Afrique du Sud au Gouvernement mondial, initiative qui...

David avait finalement quitté la taupinière surpeuplée et suffocante de Séléné à destination de la station Alpha à bord de l'astronef régulier, un bâtiment bulbeux aux aménagements ultraconfortables qui amenait deux fois par mois les touristes à la nation lunaire. Il avait eu droit à une cabine de première classe pour lui tout seul. Il avait pour tout bagage une unique combinaison de saut de rechange – bleue à parements rouges selon la mode sélénite – et un portefeuille bourré de bandes d'identification et de lettres d'introduction adressées par Leonov à Emanuel De Paolo.

Il fallait deux jours pour rallier la station spatiale en orbite à quelques centaines de kilomètres de la Terre tout au plus et le voyage fut une fiesta de quarante-huit heures pour les passagers, presque tous des touristes qui avaient versé des sommes extravagantes pour se livrer à des divertissements extravagants. Ils ne cessaient de danser, de s'amuser à des jeux de société, de jouer et de faire bonne chère. Et à peu près toutes les autres distractions qu'ils pouvaient éventuellement réclamer de surcroît leur étaient dispensées. La section de gravité nulle non pivotante du vaisseau était la grande attraction et le sexe sous 0 G était le principal sujet de conversation.

David tâta de ces singuliers passe-temps. C'était un danseur gracieux mais spontané. Il dévorait de façon prodigieuse en prenant soigneusement note des mets qui lui étaient inconnus : beefsteak, riz, pastèques, gibier, magret de canard. C'était d'ailleurs le magret qu'il préférait à tout. Dans la section 0 G nommée *Brave New World* baignant dans une pénombre rougeâtre, il trouva des partenaires qui ne demandaient pas mieux que de partager l'intimité

tiède et parfumée d'un moelleux nid d'amour de gravité nulle. La majorité des filles de son âge n'avaient encore jamais expérimenté l'apesanteur et elles avaient un vif désir de combler cette lacune.

Mais chaque fois que David regagnait sa cabine, si fatigué qu'il fût, la première chose qu'il faisait était d'allumer l'écran d'observation pour contempler le globe bleu et blanc de la Terre qui grossissait à vue d'œil ; *C'est pour de vrai*, se disait-il. *J'y vais pour de vrai*.

Il se demandait parfois furtivement ce qu'était devenue Evelyn. À Séléné, il avait essayé à plusieurs reprises de lui téléphoner à *International News* mais on lui avait répondu qu'elle n'appartenait plus à l'agence et on avait refusé de lui donner un numéro où il pourrait la joindre. L'analyse par ordinateur de la liste complète des abonnés de Londres n'avait rien donné. Quelques semaines auparavant, Evelyn avait effectivement une ligne à son nom, mais celle-ci était à présent coupée.

Beaucoup de passagers restèrent à la station Alpha pour poursuivre leurs vacances. C'était la plus ancienne structure spatiale artificielle habitée et il n'était pas un écolier qui ne connût par cœur les photos de cette espèce de roue de bicyclette, copieusement reproduites dans les manuels comme sur les écrans.

Mais l'impatience de quitter Alpha dévorait David qui ne s'attarda que le temps qu'il fallut pour jeter un bref coup d'œil derrière les longues vitres incurvées de la section de transfert. Immense, la Terre se déployait sous ses yeux, occultant tout le reste, si proche qu'on aurait pu la toucher. Des nuages blancs mouchetaient l'azur éblouissant des océans. Des taches brunes et vertes prenaient soudain des formes familières : il reconnut la corne de l'Afrique, la péninsule arabe et même la botte italienne.

Aussi excité qu'un enfant, son petit sac de voyage à la main, il se fraya un chemin à travers la cohue pépiante des touristes qui tournaient en rond, suivant les panneaux et les flèches lumineuses indiquant la direction du quai où attendait la navette en partance pour la Terre.

Les formalités de douane, le contrôle automatique de son billet et la fouille destinée à s'assurer qu'il n'avait pas d'armes, ni sur lui ni dans ses bagages, ne prirent que quelques minutes. Une hôtesse souriante le pilota jusqu'à la trappe d'accès de la navette qu'il se baissa pour franchir et être accueilli par une autre hôtesse tout aussi souriante qui le conduisit à sa place.

Il n'y avait pas de hublots mais un écran était encastré dans le dossier de chaque siège. David boucla son harnais et examina les programmes des divers canaux. Il jeta son dévolu sur l'enregistrement en temps réel fourni par les propres télécaméras de la navette.

Un Oriental bedonnant et asthmatique s'installa pesamment à côté de lui au bord de l'allée centrale. Murmurant quelque chose en japonais, il attacha sa ceinture de sécurité en travers de sa brioche, ferma les yeux et, croisant ses mains boudinées sur sa panse, il ne tarda pas à piquer du nez. David fit le compte des mentons de son voisin – il arriva au total de cinq – et reporta son attention sur l'écran.

Le départ fut d'une telle douceur que si l'hôtesse ne l'avait pas annoncé, le jeune homme ne se serait aperçu de rien. Il bascula vivement sur la caméra de poupe : les longrines d'acier du quai s'éloignaient lentement. Quelques minutes plus tard, la station Alpha, série de roues emboîtées dans d'autres roues qui pivotaient majestueusement sur la toile de fond étoilée du ciel, fut entièrement visible.

David revint à la vue de la Terre. Son aspect se modifiait à mesure que la navette amorçait sa longue orbite ellipsoïdale autour de l'étincelante planète bleue et blanche.

Les haut-parleurs de la cabine se mirent à débiter les conseils d'usage préenregistrés. Les passagers étaient priés de ne pas quitter leurs places sans l'aide d'une hôtesse ou d'un

steward. Les *Garrison Aerospace Lines* déclinaient toute responsabilité en cas d'accidents sous gravité nulle dus à l'inobservation des consignes de sécurité. Puis la voix du commandant de bord s'éleva tandis que son visage, menton carré et tempes grises, apparaissait sur les écrans :

— Nous nous placerons sur une orbite terrestre basse dans une demi-heure environ et la procédure d'entrée en atmosphère interviendra lorsque nous serons à l'ouest de l'isthme de Panama. Je vous recommande de bien regarder l'Amérique centrale sur les écrans avant que nous ne mettions en place les boucliers antithermiques devant les caméras. Nous devrions arriver dans la capitale mondiale à l'heure prévue. Il fait un temps superbe à Messine...

David cessa d'écouter et jeta un coup d'œil sur ses compagnons de voyage. C'étaient apparemment presque tous des hommes d'affaires revenant sans doute d'Île Un. La station Alpha était le point de correspondance utilisé par la majeure partie du trafic à destination et en provenance de la Terre. Il reconnut quelques touristes qui avaient pris le même vol que lui, dont une des partenaires de ses ébats sous gravité nulle. Plusieurs autres passagers, cependant, n'étaient ni des touristes lunaires ni des industriels : c'étaient des gens de son âge.

Le capitaine avait fini son discours. L'image de la Terre se forma à nouveau sur l'écran et David s'abîma dans la contemplation de la planète.

Il était si absorbé qu'il ne remarqua pas que quelques-uns des passagers les plus jeunes se levaient et progressaient en flottant dans la travée centrale. Ils étaient six. Trois d'entre eux se dirigèrent vers l'office, à l'arrière. Quelques minutes plus tard, trois autres se propulsèrent vers le poste de pilotage à l'avant.

Bahjat avait été sidérée par le manque de sérieux de Hamoud en matière de planification. Elle avait été obligée de se mettre elle-même en quête de cinq camarades ayant déjà voyagé sous gravité nulle : il n'avait même pas songé à ce problème. Les cinq hommes n'appartenaient pas plus qu'elle aux masses misérables et affamées. C'étaient des fils de famille qui militaient au F.R.P. parce que ça faisait chic.

Hamoud ne participait pas à l'opération. Il n'avait jamais été dans l'espace et ce détournement était une affaire trop importante pour que l'on puisse se reposer sur quelqu'un qui risquait d'être malade en expérimentant pour la première fois les conditions d'apesanteur.

Et ç'avait été Bahjat, encore, qui avait choisi le meilleur endroit pour faire atterrir la navette volée : l'Argentine. Le commando se poserait chez *El Libertador* et lui demanderait le droit d'asile : il ne pourrait décemment pas le refuser à des corévolutionnaires.

Il fallait qu'elle agisse en douceur et avec subtilité. Hamoud – nom de code : Tigre – était le patron et il n'admettrait jamais que Shéhérazade soit le cerveau de l'opération.

Sa grande terreur avait été de se faire arrêter au spatiodrome d'Anguillara, à côté de Rome. Sa photo et son code d'identification avaient été diffusés dans le monde entier par les soins de son père. Les consortiums et le Gouvernement mondial la recherchaient. Mais les carabiniers, grands gaillards pleins de superbe avec leurs longues tuniques bleues et leurs coquines moustaches, ne l'avaient même pas remarquée quand elle était descendue du train et avait pris son billet pour la navette d'Alpha. Ils paraissaient beaucoup trop occupés à se pavaner et à se faire admirer pour s'intéresser aux petites Arabes voilées qui trottaient dans la gare. Il fallait reconnaître qu'Hamoud avait eu le nez fin en jetant son dévolu sur l'Italie comme nouvelle base d'opération.

Bahjat détacha la ceinture de sécurité et se dégagea doucement. Elle avait pris un fauteuil au bord de l'allée centrale afin d'avoir une pleine liberté de mouvement. Son nécessaire à

maquillage à la main, elle se propulsa en direction de l'office et des toilettes, au fond de la carlingue.

Un steward se précipita à sa rencontre. Il avançait en prenant appui sur les poignées extérieures dont étaient munis les fauteuils qui bordaient la travée sans que ses pieds touchent le plancher garni de velcro.

— Il ne faut pas vous déplacer toute seule, mademoiselle.

Mais le sourire qui s'épanouissait sur son visage rougeaud atténuait la sévérité de son ton. Il avait les cheveux roux. *Comme Denny*. Mais pas le même accent. Un Australien ? Aucune importance. *Tu es vivant et il est mort*, songea Bahjat, la gorge nouée par une boule d'amertume.

— Je vais aux toilettes.

Le steward la prit par le bras, veillant à ce que les babouches de la jeune femme soient bien en contact avec le velcro. Bahjat se laissa guider. Elle savait que Marco était déjà en train de préparer sa panoplie dans les toilettes des hommes. Et le troisième membre du groupe tactique bavardait dans l'office avec les deux hôteses qui attendaient que les plateaux-repas se réchauffent dans les fours à micro-ondes.

Dès que la porte des toilettes se fut refermée, Bahjat sortit les atomiseurs de son nécessaire. Substituer un gaz somnifère à la laque capillaire qu'ils contenaient originellement avait été un jeu d'enfant. Aucun douanier, aucun détecteur ne pouvait déceler la différence.

C'était un produit inoffensif, Hamoud le lui avait assuré, mais elle n'ignorait pas qu'un cardiaque ou une personne présentant certaines formes d'allergie pouvait en mourir. Elle se mira dans la glace surmontant le minuscule lavabo et haussa les épaules. *Nous ne sommes pas responsables de leur état de santé*.

Elle consulta sa montre. Encore quarante-cinq secondes. Le visage qui lui faisait face dans le miroir était tendu. Ses yeux cernés étaient rougis par le manque de sommeil.

Ils vont commencer à payer pour ta mort, mon amour, fit-elle intérieurement. Nouveau coup d'œil au cadran. *Ils vont commencer... Maintenant !*

Elle ouvrit la porte à l'instant même où Marco sortait des toilettes des hommes. Son visage basané, encadré de boucles, était crispé et il avait dans chaque main un atomiseur qu'il serrait si fort que ses phalanges en étaient blanches. Reynaud, qui se vantait d'avoir de l'eau glacée dans les veines à la place de sang, racontait une bonne histoire au steward tandis que les deux hôteses s'esclaffaient. Tout se passait conformément aux plans.

Bahjat balaya l'allée centrale du regard. Tous les passagers bavardaient, lisaient ou dormaient sauf le grand blond à la carrure athlétique qui n'avait pas quitté son écran des yeux depuis le départ. *Il risque de nous créer des ennuis s'il décide de jouer les héros*. Tous les autres n'étaient qu'un troupeau de moutons stupides.

Les trois membres du second groupe commencèrent à déboucler leurs ceintures. Leur objectif était le poste de pilotage.

Le steward leur tournait le dos mais l'une des hôteses, que les histoires pas piquées des vers que débitait Reynaud faisaient pouffer, s'aperçut que trois passagers quittaient leurs places et elle fit signe à leur collègue qui se retourna et soupira :

— C'est pas vrai ! Ils ne se mettront jamais ça dans le crâne !

Bahjat se planta devant le steward pour lui barrer l'accès du couloir.

— Ne bougez pas.

Elle avait parlé bas mais distinctement.

— Il faut que je... (Brusquement, il comprit.) Mais qu'est-ce que vous...

Elle lui envoya un jet de gaz en pleine figure. Le steward tituba et ses yeux chavirèrent.

Reynaud l'empoigna et le poussa à l'intérieur de l'office hors de vue des passagers.

Les hôtessees étaient blêmes. Blêmes mais muettes.

— Faites ce qu'on vous dira de faire et tout se passera bien, leur dit Bahjat d'une voix sifflante. Surtout, taisez-vous et gardez votre calme. Si vous faites du tapage, nous y resterons tous.

Les yeux exorbités, les deux filles la dévisagèrent. Puis elles se tournèrent successivement vers Reynaud qui, souriant nonchalamment, eut un haussement d'épaules bien français et vers Marco qui leur décocha un regard menaçant.

— Appelez le commandant de bord, reprit Bahjat. Vous lui direz que le steward a été pris de malaise et que vous avez besoin de son aide.

La plus grande des deux hôtessees, celle qui était le plus près de l'interphone, hésita un instant mais quand Marco fit un pas dans sa direction en grondant, elle décrocha l'appareil et dit quelques mots sur un débit précipité.

Bahjat s'assura que ses trois autres complices avaient pris position devant la porte du cockpit. Ils s'efforçaient d'avoir l'air décontracté de gens qui jouissent de l'apesanteur. Ils étaient, eux aussi, armés d'atomiseurs dissimulés dans leurs poches.

La porte du cockpit s'ouvrit, livrant passage au commandant. L'un des pirates se jeta aussitôt sur lui tandis que ses compagnons s'engouffraient dans le poste de pilotage.

Entendant des éclats de voix, David leva la tête juste à temps pour voir le commandant en train de se colleter avec un homme beaucoup plus jeune que lui. La bagarre fut brève : l'assaillant vaporisa quelque chose droit dans la figure de l'officier qui s'affaissa instantanément.

— Que se passe-t-il ? s'exclama David.

Son voisin, l'homme d'affaires japonais, continuait de dormir du sommeil du juste.

Une voix tomba soudain des haut-parleurs :

— Veuillez rester à vos places. Tant que vous demeurerez assis, vous ne courrez aucun danger.

David se retourna. Trois passagers étaient debout au fond de l'allée devant l'office. Le steward et les hôtessees étaient invisibles. Quand il dirigea son attention vers l'avant, il vit sortir du cockpit un garçon osseux et dégingandé, le visage fendu d'un large sourire. Il leva le pouce en l'air. De l'autre main, il étreignait un atomiseur.

— Que se passe-t-il ? demanda une femme.

— Est-ce que quelque chose est...

Les haut-parleurs mirent un terme aux questions :

— C'est l'officier en second Donaldson qui vous parle. Le bâtiment vient d'être détourné par un commando du Front révolutionnaire des peuples. Je suis chargé de vous dire que si nous obéissons aux ordres, personne n'aura à en pâtir. Mais si nous ne coopérons pas, ils nous exécuteront tous.

Ce fut une explosion de cris et de hurlements. Tous les passagers braillaient à qui mieux mieux et s'agitaient – à l'exception de David et de l'obèse endormi.

— Silence !

C'était une voix de femme. Et qui n'avait pas besoin de l'interphone pour se faire entendre. Bahjat redescendit l'allée centrale en brandissant ses deux atomiseurs comme si c'étaient des grenades.

Ce sont peut-être des grenades, songea David.

— Taisez-vous et ne quittez pas vos places, disait-elle. Nous ne nous poserons pas à

Messine mais vous arriverez sur la Terre sains et saufs... *si vous faites ce qu'on vous dira !*

Elle était belle, elle était jeune, c'était une fille svelte et menue, au teint bistre, qui avait une frimousse de petit chat à l'expression farouche mais néanmoins fragile.

Et elle était folle ! *On ne détourne pas une navette spatiale. Ils vont nous tuer tous. Le commandant est déjà hors de combat, mort ou inconscient. Dans quelques minutes, nous allons commencer la manœuvre de rentrée atmosphérique...*

David entreprit de déboucler sa ceinture. Il ne savait pas ce qu'il ferait au juste, mais une chose était sûre : il ne pouvait pas rester assis à se tourner les pouces.

La fille à la frimousse de chat pivota sur elle-même et lui fit face.

— Restez dans votre fauteuil !

— Attendez ! Vous n'êtes pas capables de piloter la navette...

— Asseyez-vous !

Ses yeux lançaient des éclairs et elle leva un de ses atomiseurs comme pour en menacer David.

— Mais j'essaie de vous expliquer...

Il y eut un sifflement et un vaporeux brouillard qui picotait la peau se répandit sur sa figure et David retomba sur son siège, inconscient.

Amanda Parsons : Mais c'est tellement assommant, la Lune ! Franchement, quand on a posé les pieds dans la poussière d'une « mer » ou ce que vous voudrez, qu'on a grimpé une ou deux vieilles collines et qu'on a visité le monument Apollo, que reste-t-il ? Une taupinière surpeuplée et encombrée de personnel superfétatoire. Séléné n'intéresse pas nos lecteurs.

Même la station Alpha commence à être démodée. Tout le monde y est allé, ce n'est plus original. D'ailleurs, même sous gravité nulle, les permutations dont le corps humain est capable sont en nombre limité, après tout.

Nous avons besoin de quelque chose de différent et d'excitant pour notre page voyages. Sur Terre, on ne peut aller nulle part sans être assailli par les mendiants ou sans tomber sur des terroristes d'une espèce ou d'une autre. Pourquoi ne pas publier quelque chose sur Île Un ? Vous avez fait les frais d'y envoyer une journaliste et vous l'avez mise à la porte à son retour, c'est entendu, mais peut-être que nous pourrions quand même...

Wilbur St. George : C'est hors de question, Amanda. Je l'ai balancée et il n'y a pas à revenir là-dessus. Et ne pensez plus à faire de papiers sur Île Un. Ma décision est irrévocable.

*Transcription d'une communication
téléphonique entre Londres et Sydney,
enregistrée lors d'une surveillance de routine par les
services d'écoute, 2 août 2008.*

Le studio d'Evelyn était un capharnaüm invraisemblable. *Voilà ce qui arrive quand on n'a qu'une seule pièce, se dit-elle en guise d'explication. On ne peut cacher le fouillis nulle part quand on veut faire du rangement.*

Enveloppée dans un peignoir informe, pieds nus, elle était en train de mettre le placard au-dessous de l'évier sens dessus dessous à la recherche d'une boîte de thé. Le lit défait était en désordre. Elle avait un goût de pâte dentifrice dans la bouche.

— Ce n'est pas possible que je l'aie fini, murmura-t-elle.

Mais le placard n'était pas assez abondamment garni pour qu'une boîte de thé puisse se dissimuler derrière quelque chose. Plusieurs semaines s'étaient écoulées depuis que St. George l'avait fichue à la porte et aucune autre agence n'avait voulu embaucher Evelyn. Elle n'arrivait même pas à faire des piges. Son armoire à provisions et son compte en banque, frappés l'une et l'autre d'anémie pernicieuse, approchaient rapidement du seuil critique.

Elle se demanda pour la dixième fois de la matinée si elle ne devrait pas encore essayer d'appeler David maintenant que sa ligne était rétablie. Comme, désormais, elle payait les factures de ses deniers au lieu de les imputer à *International News*, il fallait, bien sûr, qu'elle fasse également preuve de parcimonie sur ce poste de son budget.

— Les tarifs du vidéophone ne sont quand même pas tellement exorbitants, dit-elle à son reflet dans le miroir de la coiffeuse.

Tu es amoureuse de lui, espèce de gourde.

— Non, se répondit-elle tout haut. Absolument pas.

Tu te conduis comme une monstrueuse oie blanche.

— Je ne l'aime pas. Il se fiche éperdument de moi. Je le déteste.

Alors, pourquoi n'as-tu pas cherché à placer son histoire ? Les feuilles à scandales se seraient jetées dessus.

— Ne sois pas tellement sûre que je ne le ferai pas, ma petite vieille. Ce serait de l'argent dont j'aurais l'usage, même s'ils sucent mon nom.

Mais il est si gentil. Tu ne peux pas lui faire ça.

— Pourquoi est-ce que je me gênerais ?

C'est qu'il est si beau, si sympa, si brave...

— Il ne m'a pas téléphoné ! Il ne répond pas à mes appels !

Comment veux-tu qu'il fasse ? Cet horrible Dr Cobb le tient prisonnier. S'il pouvait, il te téléphonerait.

Le sifflement de la bouilloire interrompit le dialogue d'Evelyn avec elle-même. Elle fronça les sourcils.

— Tu peux siffler jusqu'à ce que tu sois à sec. Il n'y a pas de thé. Je n'ai rien à mettre dans ton eau.

Au moment où elle se préparait à éteindre le réchaud, le téléphone sonna. Elle souleva la bouilloire, ce qui eut pour effet de couper automatiquement le brûleur, la posa sur la plaque et se laissa choir sur le lit chaotique pour décrocher. Elle enclencha la touche VOIX SEULEMENT et le visage de Sir Charles Norcross se forma sur le mini-écran. Il avait assez de charme pour être une vedette de variétés. Ou Premier ministre. *Il le sera un jour*, se dit Evelyn Une physionomie aristocratique, presque hautaine, mais une flamme malicieuse dansait dans ses yeux bleus. Sa fine moustache commençait à virer au gris mais ses cheveux étaient toujours d'un blond éclatant.

— Vous êtes là, ma petite Evelyn ? L'écran est vide. Ils n'ont pas encore coupé votre téléphone, j'espère ?

— Je ne suis pas présentable.

— C'est vrai ? Je peux être chez vous dans cinq minutes.

— Et vous risqueriez votre carrière pour une dénicheuse de scandales en chômage ? J'en doute fort.

Sir Charles sourit.

— Pour vous, cela en vaudrait presque la peine. Je rêve avec concupiscence de votre corps depuis le jour où vous m'avez interviewé pour la première fois.

— Oui, c'est ce que vous m'avez dit à l'époque. Eh bien, mon corps va divorcer d'avec mon âme si je ne trouve pas bientôt un reportage à faire.

— International News vous a mise sur la liste noire, c'est cela ?

— En tête, même.

— Je serais heureux de pouvoir vous aider. Au fait, pourquoi n'écrivions-nous pas ensemble ma... heu... ma biographie. Je vous narrerais par le menu la longue et fastidieuse histoire de ma vie.

— Et nous l'écrivions sur le plafond de votre chambre à coucher ? Je ne suis pas cliente.

— Vous avez trop de scrupules, répliqua Sir Charles en faisant mine de froncer les sourcils. Vous n'iriez pas très loin dans la politique.

— Vous, si.

— Indiscutablement.

— C'est parfait. Comme ça, quand vous serez Premier ministre, vous pourrez ouvrir une enquête afin de déterminer pourquoi Evelyn Hall, jeune journaliste promise au plus bel avenir, est morte de faim dans son appartement de Paddington.

— C'est à ce point là ?

— La situation est plutôt sombre.

Sir Charles caressa sa moustache.

— Je... euh... j'ai une nouvelle assez délicate à vous apprendre. Si j'ai bonne mémoire, vous m'avez demandé de m'informer sur le statut légal d'un jeune homme que vous avez interviewé quand vous étiez à Île Un. Un certain David Adams, c'est bien cela ?

Evelyn s'assit sur le lit.

— Oui. David Adams.

Sir Charles eut un instant d'hésitation avant de reprendre, après avoir jeté un coup d'œil derrière lui comme pour s'assurer que personne ne l'observait :

— Tout cela est archi-secret pour le moment mais il semble qu'il y ait eu un détournement dans l'espace. Le Front révolutionnaire des peuples s'est emparé d'une navette partie de la station Alpha et faisant route vers Messine.

— Une information aussi énorme, on ne peut pas l'étouffer.

— Sans doute. Même l'actuel gouvernement en est conscient. Le F.R.P. va l'annoncer à son de trompe à la Terre entière d'une minute à l'autre. Mais j'ai pensé qu'il vous intéresserait de savoir qu'un dénommé David Adams figure sur la liste des passagers. Il est parti de Séléné et il a indiqué comme lieu de domicile Île Un.

Evelyn sentit soudain le sang affluer à ses tempes.

— Il est là !

— Comme il a été détourné, on ne sait pas au juste où il se trouve. La navette devait originellement rallier Messine.

— Il faut que j'y aille !

Sir Charles secoua la tête.

— N'y comptez pas. Les services de sécurité ont entièrement bouclé la capitale du G.M. L'endroit le plus proche où vous pouvez vous rendre est Naples.

— Eh bien, va pour Naples !

— J'ai l'impression qu'il m'est très antipathique, votre David Adams. Pouvez-vous vous payer le voyage ? ajouta Sir Charles après un silence.

Evelyn avait l'estomac noué. L'impression d'être creuse à l'intérieur...

— Je me débrouillerai. J'ai encore un compte crédit pas trop raplapla.

Son interlocuteur haussa imperceptiblement les sourcils.

— Mon bureau s'occupera de votre réservation et vous retiendra une chambre à Naples.

— Je ne peux pas...

— Mais bien sûr que si ! Et dépêchez-vous ! Dommage que j'aie tant de travail, soupira-t-il avec un sourire lugubre. Enfin... Je crois savoir qu'il fait une chaleur infernale là-bas à cette saison de l'année.

— Est-ce que vous êtes folle ? Vous n'avez donc aucune jugeote ? Vous ne voyez pas plus loin que le bout de votre nez !

El Libertador arpentait rageusement l'ancienne et somptueuse salle de bal. Des portraits de généraux en uniforme, de vieux messieurs au col empesé, de dames pâles et languides ornaient les murs de la pièce haute de plafond. Trois lustres, avalanche de cristal, réfléchissaient la lumière qui s'engouffrait par les larges fenêtres au-delà desquelles on ne

voyait que les prairies sans limites qui se déployaient jusqu'à l'horizon que barraient des pics embrumés semblables à de frémissants mirages.

Bahjat était désespérée. Et elle se sentait sale. Elle n'avait pas pris de bain et ne s'était pas changée depuis qu'elle était montée à bord de la navette à Alpha, trente-six heures plus tôt. Le reste du commando se trouvait dans une autre aile de cette « pension de famille » en pleine pampa argentine. La police de l'air, à l'aéroport de Buenos Aires, n'avait pas accepté l'aimable cadeau de la navette spatiale. Bahjat s'y était attendue mais elle avait pensé qu'*El Libertador* serait enchanté. Hamoud lui-même avait assuré que les révolutionnaires latino-américains feraient le meilleur accueil à la jeune femme et à ses otages.

Eh bien non : *El Libertador* était hors de lui. L'homme cramoisi, grand et maigre, qui tournait comme un ours en cage dans la somptueuse salle de bal, était l'image même du courroux.

Il a le même âge que mon père, se dit Bahjat. Et cela la mettait bizarrement mal à l'aise.

En tout cas, il n'était pas vêtu avec plus de recherche qu'elle : son treillis kaki chiffonné ne valait même pas le chemisier de soie et les babouches qu'elle portait. Assise sur une des chaises raides en vrai bois alignées le long du mur lambrissé, elle suivait des yeux l'homme dont les bottes sonnaient sèchement sur le parquet.

Enfin, il s'immobilisa. Si près d'elle qu'elle put se rendre compte que ses yeux étaient injectés et son regard las. Il secoua la tête.

— Pourquoi le F.R.P. ne m'a-t-il pas contacté préalablement ? Comment avez-vous eu l'audace de me mettre cette cargaison d'otages sur les bras sans me prévenir, sans même me demander... (Laisant sa phrase en suspens, *El Libertador* exhala un soupir et reprit sur un ton plus faible :) J'ai tort de m'emporter. Je viens de rentrer d'Afrique du Sud. Vous savez sans doute que la révolution est victorieuse, là-bas ?

— Oui, répondit Bahjat avec une joie qui n'avait rien de feinte. Cela a été une merveilleuse nouvelle.

— Qui a fait près d'une centaine de morts dans les rangs de l'armée du Gouvernement mondial. Ce qui est moins merveilleux.

— Mais elle défendait un régime malfaisant.

— Les soldats obéissaient à leurs ordres. Il y a trois jours, c'était un contingent anonyme de l'armée mondiale. Maintenant, ces hommes sont des martyrs et la Terre entière crie vengeance.

Bahjat ne répliqua pas et le vieil homme se laissa choir pesamment sur la chaise voisine.

— Voyez-vous, nous ne pouvons pas nous permettre de nous mettre aussi radicalement à dos le Gouvernement mondial. S'il mobilise ses troupes contre nous...

— Mais elles sont numériquement faibles. Nous pouvons lancer contre eux des forces cent fois plus nombreuses.

— Ce sont des troupes professionnelles. Elles disposent de deux atouts : la mobilité et la puissance de feu. Nous, nous avons le nombre et l'enthousiasme – la chair à canon, quoi.

— Nous nous battons jusqu'à la victoire.

— Jusqu'à ce que nous soyons tous massacrés, plutôt. Pourquoi avez-vous détourné cette navette ? Quel intérêt cela représentait-il ?

— Pour mettre en évidence la fragilité du Gouvernement mondial, répondit Bahjat qui ne voulait pas avouer ses véritables motifs. Pour l'obliger à verser une rançon en échange des otages, ces industriels et ces touristes gras à lard.

— Et vous les avez conduits ici parce que vous pensiez que je vous protégerais ?

— Oui.

— Mais je ne pourrais même pas me protéger moi-même si l’armée mondiale envahissait l’Argentine.

— Vous êtes un révolutionnaire, oui ou non ?

— Oui, dit-il en se redressant. Mais pas un terroriste. Pas un pirate.

— Nos buts sont les mêmes, même si notre tactique est différente.

— Croyez-vous ? Je me le demande.

— Vous êtes une source d’inspiration pour nous tous. Pour tous les gens du Front, vous êtes un modèle.

El Libertador la dévisagea longuement.

— Parlez-vous sérieusement ?

— Bien sûr.

— Le Front marcherait derrière moi ?

— D’un bout à l’autre de la planète, vous êtes pour nous le symbole de la résistance au Gouvernement mondial. Si vous acceptez d’être notre chef, nous vous suivrons comme un seul homme.

Le regard du vieil homme se fit lointain.

— Lors de la constitution du Gouvernement mondial, nous étions officiers de l’armée chilienne, murmura-t-il d’une voix si sourde que Bahjat se demanda si c’était bien à elle qu’il s’adressait. Nous avons alors soutenu De Paolo à fond. Le G.M. mettrait fin à tous nos maux, il rendrait la terre au peuple, il expulserait les sociétés étrangères. Mais il n’a jamais rien fait de tel. Les choses sont encore pires qu’avant.

— Nous pouvons lui déclarer la guerre.

— À qui voulez-vous faire la guerre ? Aux touristes ? Aux commerçants ? Détourner des navettes spatiales... Vous croyez que c’est une façon de combattre ?

— Nous faisons ce que nous pouvons.

Bahjat avait presque l’impression que c’était à son père qu’elle parlait.

El Libertador hocha la tête.

— Non, mon petit. C’est contre les gouvernements, les dirigeants, les décideurs qui ne pensent qu’à eux et pas au peuple qu’il faut se battre.

— Contre les riches.

— Pas les riches, rétorqua-t-il sèchement. Ceux qui servent les riches et qui se servent eux-mêmes sans se soucier des pauvres.

— Que pouvons-nous faire ?

— C’était sérieux ce que vous disiez ? Que le F.R.P. me suivrait ?

— Oui ! s’exclama Bahjat avec passion. Vous coordonneriez nos luttes fragmentaires pour en faire un seul et vaste mouvement planétaire. Si nous étions unis, si nos forces avaient de la cohésion, nous pourrions combattre les oppresseurs dans le monde entier.

— Eh bien, soit ! La première chose à faire est de libérer les passagers et de rendre la navette. Nous ne faisons pas la guerre aux touristes et aux travailleurs.

— Mais...

— Vous avez réussi ce que vous vouliez. Vous avez montré que le Gouvernement mondial est incapable de protéger ses citoyens face au F.R.P. Vous bénéficiez d’une publicité énorme. L’heure de la générosité a maintenant sonné.

Bahjat n’était pas encore convaincue. *El Libertador* se pencha vers elle avec un vague sourire.

— Les foules ont un faible pour les bandits romanesques, les Robin des Bois et les Pancho Villa... tant qu’ils ne s’attaquent pas aux innocents. Ne dressez pas l’opinion publique

contre vous en gardant trop longtemps vos prisonniers.

Bahjat soutint le regard ferme d'*El Libertador*. En définitive, elle n'avait pas le choix. Il avait pris une décision et il avait les moyens de l'appliquer.

— Je comprends, dit-elle. Est-ce que vous... pouvez-vous vous entremettre et proposer vos bons offices pour organiser leur libération ?

— Je vais voir ce que je pourrai faire.

— Le Gouvernement mondial exigera que vous nous livriez, souligna Bahjat.

— Je ne l'accepterai évidemment pas. C'est le prix qu'ils devront payer. D'accord pour leur restituer les otages et la navette mais pas les... les révolutionnaires du Front.

Il a failli dire « les terroristes ». Elle acquiesça. Elle lui faisait confiance – jusqu'à un certain point.

Quand il se réveilla, David était encore dans la navette, sanglé dans son fauteuil. La migraine lui taraudait le crâne. Son voisin, le Japonais obèse, n'était plus là. Tous les passagers avaient disparu. Il n'y avait plus personne à bord sauf un soldat à l'uniforme vert olive avachi contre la trappe avant, à côté de la porte donnant sur la cabine de pilotage.

On a atterri. Mais...

Ce fut seulement alors qu'il comprit. *Je suis sur la Terre !* Toutes les autres pensées désertèrent son esprit.

Il tenta de se lever mais les sangles du harnais lui scièrent les épaules. Il détacha la boucle avec impatience et se mit sur ses pieds. La douleur hurlait dans sa tête et il avait les jambes en coton. Il lui fallut prendre appui un instant sur le fauteuil de devant. Le garde le vit et porta la main à la crosse du pistolet qui se balançait à sa hanche.

David songea confusément que pour avoir récolté une pareille migraine, il avait dû encaisser une sérieuse dose de gaz. Après avoir pris plusieurs profondes aspirations, il se rappela les maîtres zen et les yogis qui savent effacer la douleur par un effort de volonté. Il se concentra mais cela eut pour seul résultat d'aggraver encore la souffrance. *Il faut l'aide de l'ordinateur pour que ça marche*, conclut-il.

Il s'engagea dans la travée centrale et se dirigea vers la trappe béante. L'air avait une odeur singulière et des bruits étranges lui parvenaient du dehors. *À moins qu'ils ne soient dans ma tête ?*

— Alto ! aboya le garde. *Se siente !*

David ne comprenait pas l'espagnol. Il enclencha son communicateur buccal pour que l'ordinateur le plus proche lui fournisse la traduction mais rien ne se passa. Il essaya à nouveau.

Toujours rien.

Ils n'ont pas d'ordinateurs ! Il était sidéré à l'idée que des gens puissent vivre quelque part sans disposer, au moins, d'un terminal relié à un ordinateur collectif à portée d'un communicateur greffé.

Il était abasourdi. Il avait depuis toujours l'habitude d'utiliser le complexe réseau d'ordinateurs en dérivation d'Île Un comme mémoire surnuméraire, comme une encyclopédie toujours à sa disposition qui lui fournissait les informations dont il avait besoin à la vitesse de la lumière. Même sur la Lune, il pouvait se brancher sur les ordinateurs et les minuscules et rudimentaires « cerveaux » électroniques des satellites de navigation. Mais ici, sur la Terre, il était coupé de tout. C'était comme devenir subitement aveugle ; comme si toutes les bibliothèques du monde vous étaient fermées. C'était comme une amputation, une lobotomie.

— Se sientez ! répéta la sentinelle en agitant une main tandis que l'autre se refermait sur la crosse du pistolet.

Désarmé, David se laissa tomber dans le fauteuil le plus proche. Le garde cria quelque chose à quelqu'un à l'extérieur, puis son regard revint se poser sur David. Celui-ci comprit pour la première fois qu'il devait sûrement faire nuit : les plaques lumineuses du plafond étaient allumées et, d'après le peu qu'il pouvait voir par la trappe, il faisait noir dehors.

Il essaya de s'allonger et de dormir mais la migraine continuait de le lacerer. *J'ai fini par arriver sur la Terre*, ronchonna-t-il, *et on ne me laisse rien voir*.

Il se rendit compte qu'il s'était assoupi quand le contact d'une main sur son épaule le réveilla. Une femme se tenait debout devant lui. Celle qui l'avait gazé.

— Vous êtes revenu dans le monde des vivants, dit-elle en *International English* tandis qu'un léger sourire se formait sur ses lèvres.

David voulut opiner mais la douleur lui arracha une grimace.

— Vous avez mal ? s'enquit la femme.

— Et comment ! À cause de vous.

Elle eut l'air gêné.

— Vous n'auriez pas dû chercher à résister. Je vous avais averti de ne pas bouger.

— C'était mon premier détournement.

— Venez, fit-elle en lui tendant la main. On va vous trouver quelque chose qui calmera votre migraine.

Il prit la main offerte et se leva. L'une guidant l'autre, ils passèrent devant le garde et descendirent les marches de la passerelle métallique.

David s'immobilisa quand il eut touché le sol et jeta un coup d'œil autour de lui. Le ciel d'un bleu sombre et léger était lumineux. Les étoiles scintillaient doucement. Elles ne ressemblaient en rien aux points lumineux fixes à l'éclat cru que l'on voyait sur Île Un. Elles étaient moins nombreuses mais elles dessinaient des configurations qu'il connaissait pour les avoir vues dans les livres : le Chasseur, le Vaisseau, la Croix-du-Sud. Il distinguait même la vague nébulosité des Nuages de Magellan.

Des champs s'étiraient à perte de vue mais il faisait trop noir pour qu'il fût possible de dire s'ils étaient cultivés ou non. La silhouette d'une maison se détachait sur le ciel. Quelques fenêtres étaient éclairées.

Mais c'étaient les sons et les odeurs qui frappaient surtout David. Le grésillement des grillons, l'arôme de la terre tiède, de l'herbe, des animaux. Le vent lui caressait le visage, une brise fraîche et curieusement intermittente qui mourait pour renaître aussitôt, plus forte.

— C'est encore sauvage, dit-il à haute voix. Rien n'est sous contrôle. Une nature qui ne sera jamais totalement apprivoisée !

Bahjat le tira par le bras.

— Allons à l'hacienda. Il y a de l'aspirine.

— Non. (David fit quelques pas. Il sentait le sol sous ses semelles.) Non, je veux voir. Je veux voir le soleil se lever.

— Il ne se lèvera pas avant plusieurs heures, répondit-elle en riant.

— Ça m'est égal.

À la clarté des étoiles, il discernait à peine l'expression de la jeune femme mais sa voix était sèche et méfiante quand elle le mit en garde :

— Il serait stupide d'essayer de vous enfuir. Il n'y a pas d'autre habitation dans un rayon de cent kilomètres et plus.

— Où est la Lune ? s'enquit David en faisant un cercle complet sur lui-même.

— Elle sera là d'ici une heure environ.

— Ah ! (Il tendit le doigt vers le ciel.) Et cette étoile brillante, c'est sûrement Île Un.

Elle le scruta. *Ou il n'est pas encore remis du gazage, ou il cherche à tromper ma vigilance pour prendre la poudre d'escampette.*

— Vous ne pouvez pas rester là toute la nuit. Les autres sont...

— Pourquoi pas ? fit-il simplement.

— Les autres sont tous dans l'hacienda.

— Et alors ? Ils connaissent la Terre. Pas moi. C'est si beau !

— Vous êtes originaire de Séléné ?

David fit signe que non. Il commençait à avoir moins mal à la tête.

— Non, je suis né sur Île Un et je ne l'ai jamais quittée. Il n'y a que quelques semaines que j'en suis parti pour la première fois.

— Il faut que vous veniez à l'hacienda, insista-t-elle.

— Je ne veux pas. J'ai été claustré toute mon existence !

Bahjat n'avait pas d'armes. *Il est beaucoup plus fort que moi et il est en excellente forme.*

Après avoir pesé le pour et le contre, elle haussa les épaules. *Je pourrais toujours appeler le garde. Et où irait-il ? Je le vois mal se cacher au milieu de cette plaine vide.*

— Eh bien, d'accord. Nous allons juste passer à l'hacienda une seconde et nous reviendrons voir la Lune se lever.

Le phénomène était beaucoup plus lent que sur Île Un, naturellement. La Lune s'élevait dans le ciel de façon presque imperceptible. David était à tel point fasciné par la nouveauté du spectacle qu'il était incapable de prononcer un mot mais Bahjat, assise à côté de lui dans l'herbe odorante, n'arrêtait pas de parler et de se répandre en explications comme pour se justifier.

— ... c'est peut-être dur et dangereux, cruel, même, mais on ne peut pas laisser le Gouvernement mondial nous imposer sa loi. Nous devons conquérir notre liberté !

— Mais le Gouvernement mondial n'est pas une dictature, rétorqua David, les yeux toujours fixés sur la Lune qui montait majestueusement dans les cieux. *On dirait vraiment un visage, c'est pas croyable !*

— Ils nous extorquent des impôts sans rien nous donner en échange, poursuivit Bahjat. Ils transforment tout en une grisaille uniforme. Pourquoi nous autres Arabes devrions-nous nous habiller comme les Européens, qui s'habillent comme les Américains, qui s'habillent comme les Chinois ?

— C'est pour cela que vous vous êtes emparés de la navette ? Parce que vous n'aimez pas les vêtements que vous portez ?

— Vous faites dans l'ironie ?

— Oui, reconnut David en cessant de contempler le ciel. Mais vous n'êtes pas très réaliste. Les impôts que vous versez ne représentent même pas les dépenses militaires de l'Irak et des autres pays avant l'avènement du Gouvernement mondial.

— Si les impôts que nous lui payons sont moins lourds, comment se fait-il qu'il y ait plus de pauvres qu'avant ? Pourquoi les gens meurent-ils de faim dans les rues ?

— Parce qu'ils sont plus nombreux, riposta David. Quel est le chiffre de la population mondiale, aujourd'hui ? Plus de sept milliards. Tant que le taux de croissance démographique sera aussi élevé, vous courrez à la catastrophe.

— Je parle des hommes et des femmes qui meurent. Des mères, des bébés, des vieux qui crèvent de faim sur la Terre entière.

— Mais ce n'est pas la faute du Gouvernement mondial !

— Bien sûr qui si ! Qui d'autre en serait responsable ?

— Ceux qui font autant de bébés. Ceux qui maintiennent ce taux de croissance démographique vertigineux.

— Ils sont ignorants et ils ont peur.

— Alors, éduquez-les. Et donnez-leur de quoi manger. Cela vaudra mieux que de perdre votre temps à détourner les navettes spatiales et à faire des prises d'otages.

— Comment voulez-vous les nourrir ? Les nations nanties gardent leurs ressources pour elles. Ce sont les consortiums qui les dirigent. Et le Gouvernement mondial.

David fit un signe de dénégation.

— J'ai vu toutes les données. Je connais les projections. Il n'y a pas assez de nourriture pour tant de bouches, c'est tout. Même si vous n'accordiez à chacun qu'une ration de subsistance, ce serait encore insuffisant. Avec plus de sept milliards de gens, la famine est inéluctable.

— Non. Ce n'est pas vrai. Nous ferons en sorte que ce ne soit pas vrai.

La Lune était maintenant complètement visible. Elle était presque à son plein et, à sa lumière douce, la figure de Bahjat était visible. Elle était belle, véritablement belle en dépit de la crainte et de la colère que trahissait son expression.

— Les vœux pieux ne servent à rien, dit David en mettant toute la douceur qu'il pouvait dans sa voix. Il n'existe aucun moyen d'empêcher le désastre qui se prépare. Il est déjà trop tard.

— C'est inhumain. Vous êtes inhumain !

Bahjat se leva d'un bond et s'éloigna à grands pas en direction de l'hacienda.

David la suivit quelques instants des yeux, puis il se remit à contempler la Lune. Elle lui souriait d'un sourire en coin.

Bahjat se réveilla avec le soleil. Encore ensommeillée, elle s'étira et jeta un regard circulaire autour d'elle. Sur le moment, elle ne se rappela ni où elle était ni pourquoi elle se trouvait dans cet endroit étranger. La pièce était petite mais confortable. Les rideaux des fenêtres entrouverts laissaient filtrer la clarté matinale.

Bahjat descendit du lit, trop mou et trop haut, alla s'examiner dans la glace en pied fixée à la porte. Elle avait toujours rêvé d'avoir le corps voluptueux d'une vedette de cinéma mais, au lieu de cela, elle était maigre, petite, étroite des hanches et plate du ventre. Pas du tout le corps qu'il fallait pour faire des bébés, disaient les matrones de Bagdad, quand elles croyaient que Bahjat ne les entendait pas.

Il y avait une douche dans un coin, manifestement installée longtemps après que l'hacienda eut été construite. Les tuyaux nus disparaissaient dans le mur. Au passage, Bahjat jeta un coup d'œil par la fenêtre. *Il est encore là !* Elle se dissimula derrière les rideaux à moitié tirés. *Il a dû rester dehors toute la nuit, cet imbécile !* David était couché dans l'herbe, les mains derrière la nuque. La jeune femme ne put réprimer un sourire. *Il dort. Il a raté son premier lever de soleil.* Puis une autre pensée lui vint :

Il n'a sans doute jamais entendu parler de la rosée ni de la gelée. Il va certainement attraper un rhume. Ou une pneumonie. C'est stupide de passer la nuit à la belle étoile !

Quand elle eut pris sa douche et remis ses vêtements de la veille, elle décida d'aller voir si David allait bien.

Mais, comme elle descendait le large escalier de bois, l'un des militaires – un gradé – lui sourit et lui annonça :

— El Libertador veut vous parler de toute urgence.

Oubliant tout le reste, elle le suivit jusqu'à la salle de bal où avait eu lieu sa première entrevue avec le chef des révolutionnaires. Mais la pièce était vide. Les portraits étaient toujours là, de même que les lustres et les chaises inconfortables alignées le long du mur, mais personne ne l'attendait.

— Où donc...

L'officier sourit à nouveau et appuya sur un bouton.

Un panneau encastré dans la paroi à côté de la porte coulissa, révélant un écran éteint. L'homme approcha une chaise, s'inclina légèrement et sortit en refermant la porte sans bruit.

Brusquement, l'écran s'éclaira et l'image tridimensionnelle d'*El Libertador* s'y forma. On aurait dit qu'une niche s'ouvrait dans la salle de bal. *El Libertador* était assis derrière un vieux bureau métallique cabossé. Le mur du fond était d'un vert pisseux. On y distinguait des fissures.

Il a peut-être des équipements de communication holographiques mais il ne vit sûrement pas dans l'opulence. Il ne lui paraissait plus aussi vieux, maintenant. Il a dû bien dormir, cette nuit. Pourtant, il est réveillé et déjà débordant d'activité dès les aurores. D'après la lumière, ce n'est même pas encore l'aube, là où il est.

— J'espère ne pas vous avoir tirée du lit, commença-t-il avec courtoisie.

— Non. Je me suis levée en même temps que le soleil.

El Libertador s'autorisa un sourire.

— C'est là un luxe que je ne peux pas me permettre quand je dois conférer avec les gouvernements et les journalistes aux quatre coins du monde. (Comme Bahjat ne répondait pas, il enchaîna :) Toutes les dispositions sont prises pour la libération des otages. Mes hommes se chargeront de les transférer à Buenos Aires où le Gouvernement mondial les prendra en charge.

— Parfait.

— Les médias ne parlent que de Shéhérazade et de l'audacieux combat symbolique qu'elle livre au Gouvernement mondial. (Il avait légèrement insisté sur le mot *symbolique*.)

— Eh bien, nous avons atteint notre objectif essentiel.

Brusquement, Bahjat en avait assez de toute cette histoire. C'était absurde et vain, c'était une bataille sans espoir qui s'achèverait inévitablement par la défaite. Sept milliards d'êtres ! Comment les aider ? Personne ne le pouvait.

— Si votre objectif essentiel était la publicité, disait *El Libertador*, vous avez gagné au-delà de vos rêves les plus chers. Vous avez même contribué à me faire atteindre le mien.

— Lequel ?

— J'ai négocié un... arrangement avec le Gouvernement mondial. En contrepartie de la libération des otages, il accepte de... euh... d'« oublier » le soulèvement sud-africain et le massacre de ses soldats.

— C'est merveilleux, laissa tomber Bahjat sur un ton ouvertement sarcastique. Nous avons notre publicité et vous ne serez pas envahi par l'armée mondiale.

Les lèvres étroites d'*El Libertador* se pincèrent.

— Vous n'êtes pas contente ?

— Comme vous l'avez souligné, nous bénéficions d'une publicité énorme.

— Êtes-vous toujours disposée à vous soumettre à mes ordres ? demanda-t-il après un temps d'hésitation. À réunir vos efforts dispersés en vue d'une bataille unifiée à l'échelle de la planète.

— Oui.

— Même si cela doit vous coûter très cher personnellement ?

La peur étreignit soudain Bahjat comme un étau.

— Que voulez-vous dire ?

— L'accord que j'ai conclu avec le Gouvernement mondial... ce marché... la libération des otages en échange de l'éponge sur l'incident de Johannesburg...

— Oui. Et alors ?

— Mon interlocuteur était l'un des membres du Conseil du G.M., l'émir Jamil al-Hachémi.

Il a posé deux conditions.

Bahjat attendit dans un silence glacial. Elle les devinait.

— La première est que le passager David Adams, en rupture de contrat de travail, soit remis à son employeur, à savoir Île Un.

Bahjat acquiesça. Un espoir infime renaissait en elle bien qu'elle sût qu'il était vain.

— Et la seconde condition ?

— L'émir al-Hachémi m'a dit que sa fille se trouvait incognito parmi les passagers de la navette. Il exige qu'elle lui soit rendue. Pour lui, Shéhérazade est morte. Mais il veut sa fille. Sinon, l'armée mondiale attaquera l'Argentine.

La petite étincelle d'espoir s'était définitivement éteinte.

— Je suis donc le prix qu'il faut payer ?

El Libertador eut un haussement d'épaules impuissant.

— Je ne peux pas me permettre de livrer une guerre à outrance au Gouvernement mondial.

La guérilla, c'est une chose. Des batailles rangées... c'est prématuré...

— Je vois.

— N'essayez pas de quitter l'hacienda, je vous prie, ajouta-t-il tristement. Mes hommes ont ordre de vous soumettre à une stricte surveillance jusqu'à ce que le moment soit venu de vous remettre aux mains de votre père.

5 août 2008

ORDRE DU JOUR GÉNÉRAL 08-441

Origine : *Dir. De Paolo.*

Destinataires :

Amiral Johnson. G.Q.G. Mer.
Général Buchalev, G Q.G. Terre.
Maréchal Peng, G.Q.G. Air.

Objet : *Contre-attaque en Argentine.*

Bien que l'on soit en droit d'espérer des résultats satisfaisants des négociations en cours avec le gouvernement argentin, il apparaîtra peut-être nécessaire de faire une démonstration de force avant que ledit gouvernement restitue les otages enlevés par le Front révolutionnaire des peuples lors du détournement d'une navette spatiale.

En conséquence, j'ordonne que soit immédiatement déterminé le temps qu'il faudra pour : (a) mobiliser, (b) déployer et (c) engager les forces suivantes contre les centres clés militaires, industriels, commerciaux et/ou de population en Argentine :

- 1. Forces exclusivement aériennes en vue d'attaques non nucléaires dirigées contre tout ou partie des objectifs ci-dessus désignés ;*
- 2. Forces aéronavales ayant mission d'effectuer le blocus des ports argentins et d'interdire l'utilisation des réseaux ferroviaire et routier ;*
- 3. Forces aériennes, terrestres et navales combinées ayant mission de s'emparer de certaines zones du territoire argentin et de les tenir.*

*Note dictée mais non signée
par le directeur, E. De Paolo.*

David se chauffait au soleil, adossé à un arbre au tronc vigoureux. Une brise égale caressait la plaine immense dont rien, ou presque, ne venait rompre l'uniformité. Les arbres même étaient pratiquement inexistants en dehors de ceux, peu nombreux, qui poussaient autour de l'hacienda.

Des nuages gris s'amoncelaient à l'horizon où, enveloppées de brume, se dressaient des montagnes dont les pics enneigés paraissaient coupés du reste du monde.

Mais David ne s'intéressait pas au paysage. Il observait l'hacienda et les allées et venues. La plupart de ceux qui y entraient ou qui en sortaient étaient des soldats en tenue vert olive.

Je voulais me présenter au siège du Gouvernement mondial à Messine et je me retrouve au milieu de révolutionnaires en Argentine, se disait-il. Une erreur de navigation de dix mille kilomètres !

Il se tenait systématiquement à l'écart des autres passagers qui, eux, ne se quittaient pas et bêlaient comme un troupeau de moutons. Ils se mettaient à table quand on le leur disait et s'efforçaient de ne pas montrer leur peur. Ils papotaient entre eux et inventaient des

rumeurs. Pour David, c'était clair : si jamais l'occasion de s'évader se présentait, il faudrait qu'il soit seul pour la saisir au vol. Autrement, les autres lui mettraient des bâtons dans les roues.

Et il savait comment faire pour brûler la politesse à ses ravisseurs. C'était simple. Des voitures et, mieux encore, des électrocyclos étaient parqués devant l'hacienda. Le soldat qui montait la garde, nonchalamment accoté au chambranle de la porte, s'intéressait plus aux cigarettes qu'il fumait à la chaîne et aux otages du beau sexe avec qui il bavardait qu'à la surveillance des véhicules.

Mais où aller ? C'était là le hic. David n'avait pas la moindre idée de l'endroit où il se trouvait et, partant, de la direction à prendre pour atteindre une destination valable. Il était coupé de l'ordinateur et ce silence l'épouvantait au plus profond de son être. *Seul. Je suis tout seul dans un monde de plus de sept milliards d'individus.* Pas un seul qui puisse lui donner les renseignements qui lui étaient nécessaires. Pas un seul qui puisse entrer directement en contact avec son esprit pour lui fournir des informations d'ordre géographique, politique, cartographique, météorologique, d'intendance, sur la foule de détails qu'il lui était indispensable de connaître avant même de tenter de s'évader.

Il n'était pas question de s'enfuir à l'aveuglette. Ce serait d'une folle imprudence. Et l'aventure ne pourrait s'achever que par sa mort ou sa capture.

Soudain, il vit Bahjat sortir de l'hacienda et se diriger à pas lents vers la prairie déserte qui se déployait à perte de vue. Deux soldats, carabine en bandoulière, la suivaient.

Elle a droit à une escorte. Pourquoi ? Quel danger court-elle ? Les passagers ? À moins qu'elle soit peut-être prisonnière à son tour.

Un peu plus tôt, David avait aperçu deux autres pirates de l'espace déambuler dans le domaine, libres de toute escorte. *Donc, ils ne sont pas prisonniers. C'est peut-être une sorte de garde d'honneur. Elle est leur chef.*

Mais elle paraissait soucieuse. La tristesse marquait son visage émouvant de beauté.

Il lui est arrivé quelque chose. Elle sait...

David se redressa, saisi d'une brusque illumination. *Elle sait des tas de trucs ! Tout ce que j'ai besoin de savoir moi-même pour tirer ma révérence. Il y a dans cette tête ravissante un ordinateur où sont emmagasinées toutes les infos qu'il me faut.*

Et, d'un seul coup, David ne fut plus qu'un lion tapi dans la savane qui guette sa proie, rusé et patient.

Bahjat errait, désœuvrée, regardant droit devant elle sans rien voir. David, attentif, attendait. Le soleil basculait vers l'ouest, les nuages couleur d'ardoise flottaient derrière lui. Le vent avait forci. David ne prêtait pas attention au fait que l'air devenait humide et froid, et il traitait par le même mépris ses crampes d'estomac. Il était resté à l'affût toute la nuit et il avait sauté le repas pour pouvoir étudier la maison, les gardes, l'organisation des patrouilles, les voitures, les bécanes.

Finalement, Bahjat fit demi-tour après s'être tellement éloignée que les deux soldats et elle n'étaient plus que trois petits points presque invisibles, noyés dans l'immensité de la plaine. Un sourd et lointain grondement de tonnerre retentit, et un éclair fulgura à la limite de son champ de vision, mais David n'avait d'yeux que pour la fille et les soldats. Il eut un sourire narquois. *Le kidnapper kidnappé ! Quel juste retour des choses !*

Le trio s'approchait maintenant sans hâte de l'entrée principale de la maison devant laquelle s'alignaient les voitures et les cyclos. L'homme de garde, son éternelle cigarette au bec, fort occupé à tailler une bavette avec quelqu'un qui se trouvait à l'intérieur, tournait le dos à la pampa.

David se mit lentement debout et, peu désireux d'attirer l'attention, se glissa sans bruit derrière les deux gardes qui escortaient Bahjat. Ils avaient toujours leurs carabines à l'épaule. L'un d'eux avait en outre un pistolet automatique à la hanche.

De nouveaux éclairs fusèrent des nuages et le grondement caverneux du tonnerre roula sur la plaine. Les soldats levèrent les yeux vers le ciel et échangèrent quelques mots en espagnol, puis l'un des deux dit en *International English* pour que Bahjat comprenne :

— Il ne va pas tarder à pleuvoir.

— Et ça va tomber ferme, approuva son camarade dans la même langue. Heureusement qu'on sera à l'abri.

— Je ne verrais pas d'inconvénients à me faire mouiller avec elle, moi. J'irais même jusqu'à la protéger des éléments en la couvrant de mon corps.

— Et la foudre te tomberait sur le cul.

Ils s'esclaffèrent.

David franchit les vingt derniers mètres qui le séparaient des gardes comme un fauve qui fond sur sa victime. D'une solide manchette à la nuque, il mit d'abord hors de combat celui qui avait le pistolet.

Voyant son collègue s'écrouler, l'autre pivota sur lui-même tout en dégageant sa carabine, la bouche grande ouverte et les yeux écarquillés sous l'effet de la surprise. Il n'a pas plus de dix-huit ou dix-neuf ans, songea David en lui expédiant son talon dans le diaphragme.

Le soldat se plia en deux et ses poumons se vidèrent avec un bruit d'explosion. David lui arracha son arme et, la prenant à deux mains, lui assena un brutal coup de crosse à la tempe. Le militaire s'effondra dans l'herbe et demeura inerte.

Cela avait été si facile que, sur le moment, David n'en revenait pas. Les conseils du moniteur qui lui avait enseigné les arts martiaux remontèrent à sa mémoire : *la surprise est l'arme la plus efficace. Il faut toujours faire ce que l'adversaire n'attend pas.* L'Okinawaïen sec et nerveux aurait été satisfait de son élève.

Quand Bahjat se retourna pour voir d'où venait le bruit qu'elle avait entendu, le jeune homme se baissait pour ramasser la seconde carabine. Il se l'accrocha à l'épaule et sortit le pistolet de l'étui. La sentinelle de faction à la porte n'avait pas bougé. Elle était en grande discussion avec une des hôtes de la navette. Bahjat regarda David en silence.

Glissant le pistolet dans sa ceinture, il fit un geste avec la carabine et lui lança à voix basse.

— La voiture la plus proche ! (Voyant qu'elle hésitait, il reprit dans un murmure farouche :) L'auto ! Montez dedans et faites-la démarrer !

Elle s'approcha du véhicule qu'il lui désignait, ouvrit la portière et chuchota :

— Vous avez la clé ?

David jeta un coup d'œil à la sentinelle et son regard revint à Bahjat.

— Quelle clé ? Elle n'est pas fermée.

— La clé de contact. Sans elle, on ne peut pas mettre le moteur en marche.

Il n'existait pas d'automobiles sur Île Un et les électrocyclos étaient simplement équipés d'un lanceur qu'il suffisait de solliciter.

David, ne sachant s'il devait croire ou ne pas croire la fille, était indécis et la panique montait en lui.

— Les bécanes aussi ?

Le factionnaire saisit son mégot presque éteint entre le pouce et l'index. Il allait se retourner pour le lancer d'une chiquenaude sur l'aire de parking comme les fois précédentes.

— Naturellement, répondit Bahjat.

Est-ce qu'elle dit la vérité ? Qu'est-ce que je peux faire si elle ment ?

Mais elle passa devant lui.

— Je vais faire démarrer une bécane en trafiquant l'allumage. C'est enfantin.

Un éclair zébra le ciel et David sourcilla dans l'attente du coup de tonnerre. Bahjat se rua en courant vers le cyclo le plus proche et se pencha au-dessus du moteur. La sentinelle se retourna pour regarder le ciel et le tonnerre éclata à la verticale au moment où il se figeait sur place, pétrifié par la surprise. Sa cigarette était un point rouge brasillant dans l'ombre de la porte.

David jeta un coup d'œil derrière lui. Ses deux victimes étaient toujours inanimées. Mais le factionnaire de garde devant l'hacienda, l'arme à la hanche, descendait les marches de pierre pour aller voir ça de plus près. L'hôtesse, immobile dans l'encadrement de la porte, paraissait transformée en statue.

David n'avait jamais tiré qu'au stand. Cela faisait partie des tests que l'équipe biomédicale lui imposait. Il visa haut, vérifia du pouce que le cran de sécurité était déverrouillé et appuya sur la détente. Le coup partit et le fusil tressauta. De la poussière et des éclats de pierre jaillirent du linteau de la porte.

En militaire bien entraîné, la sentinelle plongea pour se mettre à couvert et s'aplatit au bas des marches.

— Ça y est ! cria Bahjat. Venez !

Elle avait enfourché l'électrocyclo. David fit encore feu en visant le sol loin devant le garde, cette fois, et se précipita vers la bécane pour prendre place sur le tandsad. La seconde carabine cognait contre ses reins.

La sentinelle s'efforçait farouchement de ne faire qu'un avec le sol bétonné sur lequel elle était à plat ventre. Elle étreignait son fusil mais gardait la tête baissée afin d'offrir le moins de surface possible au tireur.

Bahjat embraya et le cyclo s'élança avec un vrombissement strident.

— Les voitures et les autres bécanes ! hurla-t-elle en se retournant. Tirez dessus !

— Quoi ?

Un éclair déchira le ciel, immédiatement suivi d'un assourdissant coup de tonnerre. Le paysage trembla et parut s'embraser. D'énormes gouttes commencèrent à s'écraser sur le sol.

— Tirez sur les autos et les bécanes, répéta Bahjat en s'époumonant pour dominer le vacarme. Il faut les détruire pour qu'ils ne puissent pas nous poursuivre.

À présent, il faisait noir. La pluie noyait tout, ils étaient déjà tous les deux trempés jusqu'aux os et la visibilité n'excédait pas quelques mètres. David se pencha légèrement de côté et, sans épauler, tira sur les véhicules immobiles. Les détonations l'étourdisaient et la carabine dansait comme pour s'arracher à son étreinte. Bahjat fit faire volte-face à sa machine et David, brutalement éjecté, tomba à la renverse dans une mare d'eau.

Il se releva en ahanant et continua de tirer. Un réservoir d'oxygène explosa, projetant vers le ciel un brûlant geyser de flammes orange. Un autre réservoir eut le même sort. David ne voyait plus rien – ni le garde, ni Bahjat, ni la bécane. Autour de lui, les cyclos dégringolaient pêle-mêle et des morceaux de métal arrachés aux voitures réduites à l'état d'épaves filaient comme des balles à travers les airs. Il continuait d'actionner la détente. Les flammes lui brûlaient le visage et la pluie glacée ruisselait sur son dos.

La carabine éructa une dernière fois avant de se taire. Bahjat était à deux mètres de lui. Le phare de son cyclo avait du mal à percer les ténèbres et les rafales de pluie.

— Montez ! Vite !

David lança au loin la carabine vide et sauta en selle derrière la jeune fille. « Filons », répondit-il en écho au moment où la bécane, démarrant en flèche, plongeait à travers la

tempête et la nuit.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE